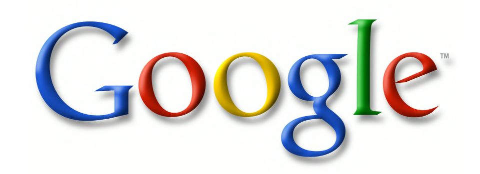
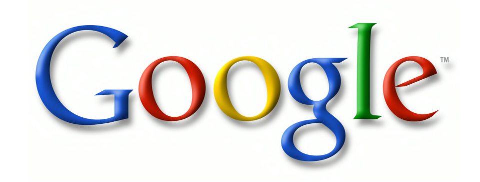

Google






SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



EN ORIENT

IMPRESSIONS

ET

RÉMINISCENCES.

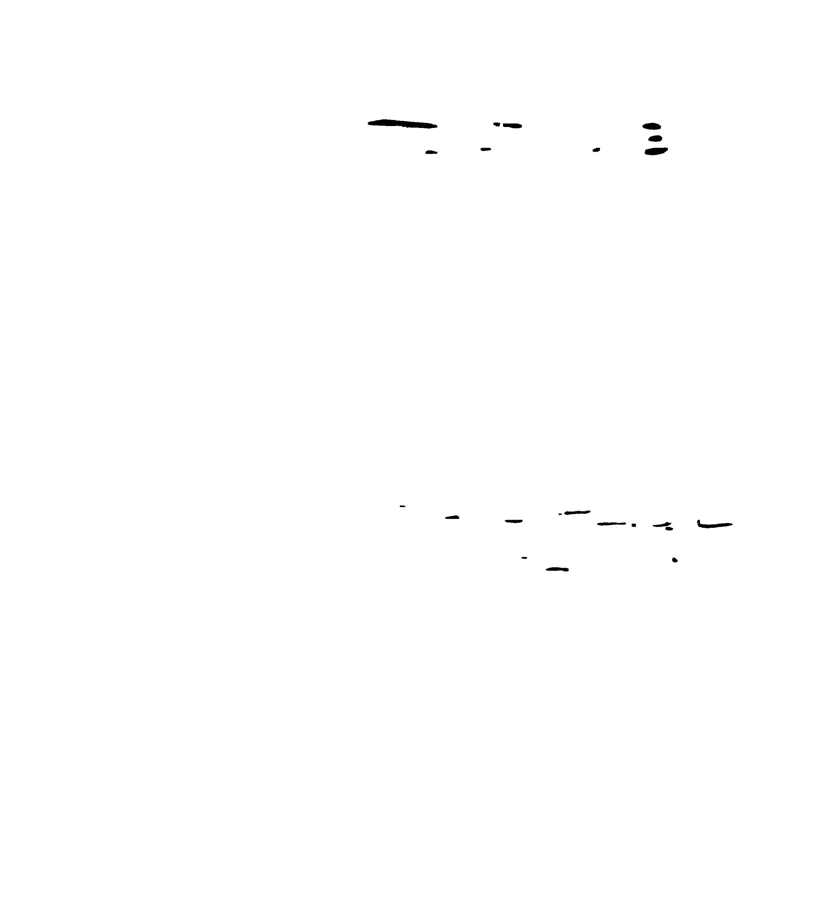
Graf Nikolai Adlerberg.

I. VOLUME.

S^T PÉTERSBOURG.

IMPRIMERIE CENTRALE DU MINISTÈRE DES FINANCES.

1867.





AVANT-PROPOS.

La forme de journal que l'auteur a cru devoir adopter pour le récit d'une série de circonstances et d'impressions diverses, recueillies au fur et à mesure qu'elles se sont présentées, tantôt sérieuses, tantôt terre-à-terre, rendra le lecteur indulgent à l'égard de quelques passages d'un interêt relativement secondaire.

Un livre, quelque inférieur qu'en soit le mérite littéraire, consacré en grande partie à la reproduction de pieux souvenirs, ayant pour objet la Terre-Sainte et Jésus-Christ, ne peut manquer d'être favorablement accueilli par les bien-pensants et les fidèles, surtout à une époque où, à la honte de l'humanité, l'on voit

surgir des écrits contestant jusqu'au dogme de la Divinité du Seigneur.

Pour répondre d'avance aux accusations éventuelles, d'avoir exagéré ses impressions, et de vouloir imposer à ses lecteurs certaines croyances, qui leur paraîtraient insuffisamment motivées, l'auteur déclare tout d'abord: qu'il n'a rien écrit, qu'il n'ait en effet recueilli par la pensée et par le cœur; que laïque et homme du monde, il est loin de vouloir s'arroger une supériorité religieuse qui ne lui appartient pas et enfin, qu'il est plein de tolérance pour les confessions étrangères à la sienne.

Voyageur, — c'est la solitude, la contemplation du ciel, et de l'espace infini; soldat — c'est la guerre, apprenant à regarder la mort en face, qui l'ont successivement amené à de sérieuses méditations sur les mystères de l'éternité et les divins enseignements;

Chrétien sincère, de cœur et de conviction, il désirerait compenser, ne fut-ce que par la piété de ses sentiments, ce qui lui manque sous le rapport de l'application pratique des saintes doctrines.

Ne pouvant se flatter de réussir à rallier à lui toutes les opinions, l'auteur borne son ambition à obtenir les suffrages de ceux, qui en dehors des différences de rite, acceptent la religion du salut, non pas sous l'influence fébrile de ces esprits inquiets, qui toujours ont soif de soulever le doute, de scruter et d'approfondir l'insondable, mais avec cet élan frais et pur, d'une foi instinctive, ardente, qui ne s'érige point en juge de ce qu'il ne nous est point donné de comprendre, mais qui s'incline devant les saintes choses, qu'il est seulement permis d'adorer.

Dans l'Adriatique,

à bord de l'América.

15—17 Mars.

— Croyez-vous que le temps reste au beau ?

— Pensez-vous que le vent fraîchisse ?

— Les tempêtes sont-elles fréquentes dans cette saison ?

Ces questions, et une infinité d'autres semblables, ne cessaient de pleuvoir autour du pauvre commandant, qui se promenait silencieux sur le pont du navire.

Marin de profession, ignorant les souffrances que cause la mer, impatienté par des demandes qui lui paraissaient sortir des limites de sa compétence, le respectable

patron de l'América, avait pris carrément son parti, il se contentait pour toute réponse de hausser les épaules et de lever l'index vers le ciel, comme s'il eût voulu dire : — Pourquoi vous adressez-vous à moi? Demandez plutôt là-haut.

Comme le temps est calme et la mer tranquille, je m'installe sur le tillac, et je parcours le journal d'un voyage antérieur, analogue à celui que j'entreprends en ce moment.

Qu'il me soit permis, à cet effet, d'entrer dans quelques détails rétrospectifs.

C'était en 1845.

Bien que très-jeune à cette époque, de vagues atteintes de tristesse, un besoin d'idées plus sérieuses et plus recueillies me portaient à me retremper au contact d'impressions nouvelles.

Cette disposition d'esprit m'inspira le projet d'un voyage lointain, sortant de la

prosaïque ornière des péregrinations habituelles du touriste européen. Je me décidai pour les Saints Lieux de la Palestine.

Visitant Jérusalem et ses environs, j'eus la satisfaction de puiser à cette source intarissable de sensations grandes et pures, de douces impressions et de bien chers souvenirs.

Qui n'a pas éprouvé dans sa vie ce mouvement de curiosité instinctive, ce sentiment spontané de vénération, que provoque dans toute âme qui sent, dans tout esprit qui pense, la vue d'un souvenir de l'antiquité, la trace d'une gloire qui fut? qui, par exemple, à l'aspect des ruines du Colysée, du Capitole, qui à la vue de la statue de Marc-Aurèle, à la vue de tous ces arcs-de-triomphe, de ces colonnes, érigés par la reconnaissance et l'enthousiasme publics à la mémoire des césars et des aigles romaines, n'a pas senti sa pensée se reporter toute émue, aux époques glorieuses

dont ces monuments aspirent à perpétuer le souvenir? et cependant à tout prendre, que vaut toute cette gloire humaine devant l'imposant mystère de l'éternité? que sont devenus ces héros et ces actions d'éclat dont notre imagination se plaît encore à évoquer le souvenir? Il n'en reste que quelques pages d'histoire, un vain amas de pierres: triste témoignage du néant des choses humaines.

Si de là vous dirigez votre regard et votre pensée vers ce coin de terre élue, vers cette Jérusalem éternelle, où pour le salut du monde s'est accompli le double mystère de la mort et de la résurrection d'un Dieu, vous comprendrez ce que ces lieux sacrés, d'antique et impérissable mémoire, inspirent d'émotion et de ferveur. A chaque pas d'irrécusables traditions vous rappellent les grands arrêts de l'Etre éternel, dont les anges glorifient au ciel l'infaillible puissance.

Jérusalem aussi a passé par la main du

temps et des hommes. Selon la prédiction de Jésus à ceux qui lui faisaient admirer les marbres et les riches ornements du temple, il n'y est pas demeuré pierre sur pierre; mais la montagne du Calvaire! — le Golgatha! ce rocher qui servit de piedestal à l'Homme-Dieu, il est toujours là, avec son indéstructible masse, pour dire au chrétien: — qui que tu sois, souverain de la terre, pontife, guerrier, savant, artiste, riche ou pauvre, incline-toi, recueille-toi et prie, car c'est ici, ici même, que pour ton salut, Jésus-Christ expira sur la croix!

Non loin de là une grotte modeste, taillée dans le roc, indique la place où fut enseveli le divin martyr et où il réssuscita en léguant à l'humanité l'immortalité et le pardon.

Tout-près de la ville encore c'est le mont Sion, témoin de la Sainte Cène, et

où fut institué le sacrement de l'Eucharistie, origine et symbole de la communion chrétienne, pain des vivants, consolation toujours prête pour quiconque croit et l'invoque, consolation que vous invoquerez surtout à cette heure suprême, où la mort ternissant votre regard, il vous faudra franchir le seuil redoutable de l'éternité, et comparaître devant le tribunal du juge incorruptible et tout-puissant, sévère quelquefois, juste toujours, miséricordieux par-dessus tout, et vers lequel tendront vos dernières pensées, vos derniers vœux, pour implorer l'admision à ce saint mystère dont l'institution première sanctifia ce lieu à jamais.

Ailleurs se présente encore, avec ses trois pointes traditionnelles, la montagne des oliviers avec ce jardin, où le Sauveur du monde, accablé d'une immense douleur, priait, quand Judas vint le livrer aux bourreaux, cette montagne du haut de laquelle Jésus

monta au ciel, en bénissant les apôtres, et en leur léguant ses pouvoirs.

Plus loin c'est Gethsémané, où fut ensevelie la Vierge; puis Bethanie où Lazare fut ressuscité; à chaque pas de pieux souvenirs, à chaque pas de palpitantes émotions!

Mais — objectera quelque esprit-fort, — qui prouve par exemple, que cet endroit qu'on vous indique comme ayant été le lieu de sépulture de Jésus, soit authentiquement celui où il fut enseveli? — que cette étoile d'argent, qu'on voit briller dans les dalles d'une chapelle souterraine de l'eglise de Bethléem, marque infailliblement la place où le Christ est né? — que cette cavité enfin, que l'on aperçoit dans le rocher du Golgotha, et devant laquelle vous vous inclinez, soit indubitablement celle, qui y fut pratiquée jadis pour fixer la croix du Seigneur?

— Qui le prouve? —

D'abord, pourrai-je répondre, c'est l'émotion spontanée, indéfinissable, que l'on ressent à la vue de ces divins souvenirs, émotion profonde, irrésistible, et qui imprime à l'âme la ferme certitude, que c'est là, précisément là, sur ces différents points devant lesquels on s'incline, que se sont accomplis les grands évènements de la foi chrétienne.

Cet argument seul, bien que tout de sentiment, fait plus que prouver, il constate.

Ensuite, comment pouvait on mettre en doute, que la Sainte Vierge, que Saint-Jean, que Marie-Madelaine, que d'autres élus enfin, dont tous les soupirs, toutes les larmes, tous les voeux se tournaient vers les lieux sacrés où naquit, vécut, souffrit, mourut et ressuscita le Christ, Sauveur de l'humanité, n'aient été invinciblement entraînés à les signaler à la vénération des fidèles, que ceux-ci

n'aient éprouvé le même besoin irrésistible à l'égard de leurs successeurs?

Le zèle des premiers chrétiens, loin de se ralentir sous les coups de la persécution, ne fit que s'en accroître, et dans leur sainte ferveur, ils durent s'appliquer à garder et à transmettre intact le précieux dépôt qui leur avait été confié. C'est ainsi, que, par une chaîne non interrompue de témoignages, de fidèle à fidèle, de famille à famille, de génération à génération, ces pieuses traditions sont arrivées jusqu'à nous, dans toute leur grandeur et dans toute leur pureté primitive.

Ayant pour ma part visité cette terre élue, ses localités sanctifiées, en vrai chrétien, s'est-à-dire: la foi dans l'âme et l'évangile à la main, les impressions que j'y recueillis, furent de la nature de celles qui durent, non pas quelques jours, non pas une semaine, un mois, une année, mais la durée

de toute une existence, et qui brillent comme des phares lumineux et bienfaisants, à travers le chaos nébuleux des impressions vides et passagères, que tracent dans l'âme les circonstances extérieures de ce monde.

Ce voyage, comme je l'ai déjà dit, je l'avais accompli en 1845. De retour en Europe, ces vives impressions, loin de s'émousser, firent germer en moi l'irrésistible désir d'aller les renouveler à la source. Je résolus de faire un second voyage à Jérusalem. Cependant les années se succédaient, sans qu'il me fut possible d'écarter les obstacles, que les circonstances avaient l'air d'accumuler tout-exprès sur mon chemin.

Enfin 1860 s'est dessiné sous de méilleurs auspices et c'est avec bonheur, qu'après une période de quinze années, je me retrouve, cette fois avec ma famille, sur un navire qui fait voile vers l'Orient, esquissant mes impressions nouvelles.

Le 10 Mars, — les préparatifs achevés, les passeports en poche, les malles faites, il ne s'agissait plus que de partir. Cependant avant de nous mettre en route, nous nous rendîmes à l'église pour appeller humblement sur nous la protection Divine. Nous souvenant des paroles de notre Seigneur: — vous ne pouvez rien sans moi, — nous fléchimes le genou avec ferveur devant le saint autel où l'aumônier de la mission chanta un Te-Deum et nous bénit.

Avec le coup de onze heures du soir nous étions lancés à toute vapeur dans la direction de Vienne à Trieste, où nous devions nous embarquer pour l'Orient.

Après vingt-deux heures de voyage, exécuté sur des rails passablement usés, et dans des wagons à l'avenant, nous avions dans la soirée du 11 atteint la capitale de l'Autriche. Notre séjour n'y fut pas de longue durée: il ne se prolongea que jusq'au sur-

lendemain soir, où nous recommençâmes à rouler pour Trieste.

Un temps affreux nous accompagnait avec un entêtement désolant; neige, pluie et grêle se disputaient successivement le soin de nous impatienter, et de glacer l'atmosphère qui nous entourait.

Le passage du Sömmering, un des plus pittoresques qui existent, s'opéra à notre grand regret sous le bandeau d'une nuit noire, de sorte que, malgré tous nos désirs, nous ne pûmes l'admirer qu'en rêve.

Le mauvais temps, et principalement la violence du vent, retarda de trois longues heures notre arrivée à Trieste.

Le jour suivant, semblable à un sourire de bonheur succédant à des larmes, un soleil radieux brillait sur un ciel sans nuages.

Sous nos fenêtres une forêt de mats encombrait le grand bassin du port, où la mer venait jeter ses eaux d'un bleu ver-

dâtre, d'une transparence inimitable. Je m'empressai d'ouvrir la croisée, pour aspirer le premier souffle du printemps.

Comme dès la veille nous avions arrêté nos places à bord, réglé nos comptes, fait viser nos passeports, il ne nous restait plus qu'à aller aborder pour huit jours cette maison mouvante, dont le fondement est un abîme, dont les murs sont des planches que fouettent et caressent alternativement la vague et la lame, et dont l'intelligence humaine a su tirer profit, en y appliquant cette grande puissance du siècle — la vapeur.

Nous montons donc vers les neuf heures à bord de l'Amérique; — c'est un vaste bâtiment de la force de quatre cents chevaux, arrangé avec élégance, pourvu d'un service attentif, alerte et poli, bien commandé par un vieux loup de mer: le capitaine Florio, monténégrin de naissance, cosmopolite de manières qui, pendant sa longue carrière, a

traversé plus d'une mer et essuyé plus d'un rude coup de vent. — Le commandant, malgré sa mine bourrue, nous recoit avec une extrême politesse; et dès nos premiers pas sur son territoire mouvant, il nous entoure des plus aimables prévenances. — Ce surcroît de politesse est en outre dû aux recommandations pressantes de l'administration du Loyd, qui, parmi ses diverses attentions à notre égard, avait eu l'obligeance de nous munir d'une lettre à cachet-volant, adressée collectivement à tous les commandants des pyroscaphes et à tous les agents de la société, pour nous recommander spécialement à leurs soins.

L'ancre est levée à dix heures. — Le tintement de la cloche de départ, suivi du perçant coup de sifflet, met les roues en mouvement, et bientôt le port de Trieste, n'aperçoit à la place de l'América, que deux sillons écumants sur la nappe azurée de ses eaux.

Nous filons dix à onze lieues à l'heure, et nous sommes condamnés à franchir mille deux cents lieues pour atteindre la côte d'Afrique. Le nombre des passagers, fort heureusement, n'étant pas considérable, je parviens facilement à m'installer sur un canapé, dans une grande cabine de passage, bien aérée, parfois trop aérée peut-être; car je suis à côté d'une insupportable porte, que tous ceux qui passent se font un devoir de laisser entre-bâillée. L'air est froid, le ciel est couvert, le vent souffle contre la poupe, mais nous ne sentons pas le mouvement du bateau.

L'América a vu le jour dans la partie du monde dont il s'est approprié le nom. Ce bâtiment a coûté à la compagnie du Lloyd une dépense de cinq cent mille florins. En quittant le chantier paternel, il possédait une force de locomotion en rapport avec son volume, c'est-à-dire, que son maximum

de vîtesse pouvait atteindre jusqu'à treize et quatorze nœuds à l'heure ; mais l'administration s'étant aperçue un jour que ce bateau occasionnait une trop grande dépense de charbon, il fut décrété qu'on remplacerait ses chaudières par de plus petites, qui en consumeraient moins, et voilà le mouvement considérablement ralenti, l'équilibre du bateau désorganisé, les passagers mécontents et la dépense du charbon plutôt augmentée que diminuée, puisque le bâtiment, avançant plus lentement, reste d'autant plus longtemps en mer. Voilà de quoi prouver, une fois de plus, que souvent le mieux est l'ennemi du bien.

Vers le soir, le vent commence à fraîchir, et la mer se prépare à adresser à notre navire une indiscrète invitation à la danse.

Cependant, contre toute attente, la nuit s'est convenablement passée. Je n'ai pas précisément dormi comme un charme ;

ma couche était étroite comme une lame de couteau, et de plus, elle me faisait l'effet d'être rembourrée de noyaux de pêches; mais la mer ne me soulevait pas le cœur, et c'était tout ce que je demandais.

Parmi les passagers se trouvent: mon cousin le P-ce C. S., aussi bon qu'il est gros, c'est tout dire; un jeune diplomate fort aimable, un Français répondant au nom de Mougel, se faisant appeler de préférence Mougel-Bey, titre qu'il tient des faveurs de l'un des vice-rois d'Egypte, pour avoir pendant nombre d'années fonctionné dans ce pays avec succès en qualité d'ingénieur en chef, et ensuite, fait des études de terrain relatives au percement de l'isthme de Suez. Mougel-Bey est de fort bonne éducation, instruit, spirituel, parlant bien et beaucoup, bref un trésor de compagnon de mer, alors que le temps est si long et le monde si ennuyeux; aussi Mougel fait-il notre bonheur, nous le laissons parler à perte d'haleine, et n'avons qu'une

chose à lui reprocher: c'est qu'à côté de ses manières, du reste de très bon goût, il se plaît à porter des pantoufles, qui de plus, sont vertes et aussi usées que laides. C'est à ces trois messieurs que se borne notre cercle. Une nombreuse famille de négociants allemands se rendant aux Indes, et composée de trois mâles et d'autant de femelles, tous de fort braves gens sans doute, mais d'une agitation agaçante, courant de tous côtés laissant les portes ouvertes, défaisant et refaisant à tout bout de champ toutes leurs malles, montant et descendant les escaliers quatre à quatre, mangeant des oranges à toute heure, en jetant l'écorce par terre, s'ingurgitant de café à tout instant, formait une coterie à part avec un vieux bon homme, leur compatriote, ennuyeux comme la pluie, et quelques autres individus incolores. Une troisième coterie se compose de quatre humbles sœurs de charité, âmes généreuses et pures qui, mues par l'amour du prochain et les paroles du Sei-

gneur, allaient du fond de la Bavière déployer sous le soeil ardent d'un pays à demi-sauvage et hérissé de dangers de tous genres, les bienfaits de leur charitable et précieuse vocation. Ces pauvres mais saintes filles sont édifiantes de résignation, de chaste naïveté et de misère, avec cela modestes et discrètes. Elles venaient de s'embarquer pour ce long et pénible voyage, dotées, il est vrai, de la force que donnent la religion et le sentiment d'une bonne action, mais presque sans argent. Cependant elles n'obsèdent personne, elles savent en effet que pour prix de leurs souffrances, elles auront à prodiguer des secours précieux en soins physiques et plus précieux encore, en consolations spirituelles.

Il fut convenu de faire en leur faveur une petite quête à laquelle nous contribuâmes tous avec bonheur, allant ainsi au devant des besoins de ces vénérables créatures.

Une désobligeante figure de gnome, dont

l'expression ne trahissait aucune nationalité décidée, n'appartenait à aucune des trois coteries. Il lisait un livre anglais en restant toujours à la même page, et rongeait silencieusement ses ongles. Sa figure et ses manières inspiraient peu de sympathie.

Un sommeil bienfaisant berçait doucement les passagers, à l'exception d'un vieillard, qui probablement envieux de voir dormir tout le monde, tandis que l'insomnie commandée par ses infirmités le mettait sur pied avec les premiers rayons du soleil, entra bruyamment dans la cabine où je m'étais livré au repos, en annonçant d'une voix sèche et doctrinaire que le temps grossissait, que le bateau commençait à se mouvoir dans tous les sens, et que tout le monde allait être atteint du mal de mer. Ce pronostic odieux, résonna aux oreilles des passagers comme un arrêt de mort. Eveillés en sursaut, et sans prendre la peine de s'assurer par eux-

mêmes, si en effet le temps a changé, la plupart d'entre eux se sentent déjà pris de vertige, fermant les yeux sous l'impression de cette lâche terreur qu'inspire l'approche du mal de mer, les malheureux restent tranquilles comme des morts, cherchant à éloigner par l'immobilité cet affreux moment où l'on n'éprouve plus pour la vie qu'un indicible dégoût. Mais quelle n'est pas la surprise et la satisfaction générales, lorsque se rendant peu-à-peu compte de ce qui leur arrive et de ce qui les entoure, ils ont lieu de se persuader bel et bien, que rien ne bouge dans la cabine, et que le mouvement du bateau est régulier et normal.

Nous longeons la côte de l'Albanie; la neige en recouvre les montagnes.

Dans la Méditerranée.

18 — 20 Mars.

Sur les dix heures nous apercevons l'île de Corfou. Une heure plus tard nous jetons l'ancre dans le port pittoresque de la ville de ce nom. Un gracieux tableau se déroule devant nous: le ciel et l'onde rivalisent de pureté, et de cette inexprimable tente bleue, qui charme et caresse si sympathiquement la vue. Malgré cela, l'air se ressent encore du voisinage des montagnes voisines, dont les cimes couvertes de neige compromettent les aproches du mois d'avril.

La ville est déliceusement groupée sur un terrain accidenté et la main de l'homme, sous l'impulsion du genie de la guerre, a

complété le tableau, en érigeant au sommet du promontoire, dominant la mer et les environs, une citadelle, dont les contours et l'ensemble se marient élégamment au vert sombre des cyprès bordant les descentes, et qui est relevé par les teintes plus claires des jardins d'orangers et d'amandiers. L'horizon est fermé par un fond de montagnes alternativement violettes, lilas-tendre ou bleu-diaphane, selon le degré du lointain et l'effet du soleil.

Le bonheur de revoir la terre et surtout de pouvoir s'en servir, après un certain temps de navigation pénible, est une de ces jouissances qu'il faut avoir senties, pour les comprendre; il ne saurait être comparé qu'à ces inappréciables moments de relâche qu'on éprouve parfois entre deux fortes douleurs.

Aussi ne tardâmes-nous point à nous précipiter à terre, avec l'impatience des écoliers qui s'en vont en vacances. Avant tout, nous nous faisons conduire dans une auberge

quelconque, pour nous accorder l'agrément de faire toilette bien à notre aise. Nous nous mettons à nous débarbouiller dans des eaux innombrables, chaudes, tièdes et froides, et la jouissance que procurent ces différents procédés épuratifs, nous réconcilient avec la vie, que le temps passé à bord nous à fait prendre en horreur.

Nous visitâmes l'église grecque de Saint-Spiridion, où reposent les reliques de ce saint. L'iconostase, ou cloison revêtue d'images, qui selon le rite orthodoxe sépare l'église de l'autel proprement dit, est en bois sculpté et doré, d'un travail riche et gracieux.

Les anciennes images, pour la plupart très-mal peintes, sont richement montées dans des châsses en vermeil.

Au-dessus de la porte d'entrée, une grille dorée, très-artistement ouvragée, monte jusqu'au plafond, marquant, selon l'usage des anciennes églises d'Orient, la place exclusive-

ment réservée aux femmes pendant les offices.

Les reliques de saint Spiridion sont très-vénérées dans le pays; nous allâmes les saluer avec une respectueuse dévotion.

Au sortir de l'église, nous montons en voiture découverte, pour faire un tour de promenade en ville et dans la campagne. La ville offre un mélange singulier d'aspect oriental et de raideur anglaise, reflet de la domination britannique, qui n'a cependant pas encore réussi à y introduire ce confort pratique, qui distingue ses usages et fait pardonner ses bizarreries. La campagne, en revanche, est très-belle en ressources que produit une nature généreuse.

Les orangers regorgent de fruits de trois catégories de qualités et de nuances : les jeunes fruits tout luisants de fraîcheur, d'un vert ardent, se détachent coquettement de ceux que le soleil commence à dorer, et que

leur jaune tendre invite à cueillir dans un avenir prochain, tandis que la maturité des derniers, d'une couleur rougeâtre, semble convier les consommateurs à les détacher des branches, qui font l'effet de s'affaisser sous leur poids. Des amandiers et des pêchers, tout recouverts de la parure printanière de leurs milliers de fleurs roses et blanches, si fraîches et si jolies, donnent un aspect de richesse variée aux jardins bordés de gros aloës; ceux-ci, de leur côté, entourent tantôt des massifs d'arbres chargés de fruits ou de fleurs, tantôt de vertes prairies, où se déploient çà et là, le feuillage sévère de quelque cyprès, ou l'élégant éventail d'un palmier.

Notre bateau ne mouillant devant Corfou que juste le temps de faire sa provision de charbon et d'acheter quelques vivres, le rendez-vous avait été fixé à bord avant trois heures. En effet, nous ne tardâmes pas à appareiller.

Le panorama formé par les contours

gracieux des côtes élevées qui bordent l'horizon, est ravissant.

La mer garde une attitude discrète, nous naviguons paisiblement. La soireé se passe en conversations avec l'inépuisable Mougel-Bey.

La nuit a été calme. En nous réveillant, nous nous sentons tout ragaillardis, et capables de ne plus craindre les caprices d'un mer, que la bonne saison parait décidée à maîtriser.

On dîne gaîment et passablement bien. Quand je fais au commandant de justes éloges sur la bonne chair que les passagers trouvent a son bord, il en paraît satisfait, tout en repondant d'un ton de modestie affectée, que ses vivres n'ont tout au plus que le mérite négatif de ne pas nous laisser mourir de faim.

En attendat, vers le soir, le vent fraîchit et la mer devint agitée. Le soleil se couche dans d'épais nuages, une houle insupportable secoue notre gros navire, et augmentant d'heure en heure, devient affreuse dans la nuit.

De tous côtés retentissent déjà les désolants concerts des victimes de ce changement de mer. La vague résiste à la vapeur; le vent devient tout-à-fait contraire, et nous ne marchons plus que six nœuds à l'heure.

Le Khamsin, vent périodique d'Egypte, brûlant et suffocant, souffle à notre rencontre; c'est le Sirocco Italien renforcé. Tous les printemps, pendant cinquante jours, qu'il choisit au hasard dans un espace de deux à trois mois, il inquiète, il envenime l'atmosphère, tant en Egypte, qu'en Palestine et en Syrie; il amène avec lui, outre le malaise que tout le monde en ressent, des maladies de tous genres, surtout des fièvres dont l'issue est souvent tragique.

Le mot Khamsin signifie en Arabe — cinquante. — La durée de ce fléau a doté ce vent de la dénomination qu'il porte. Son influence est plus que pénible, c'est une véritable souffrance, la respiration devient diffi-

cile, la bouche et le gosier se dessèchent, les pieds et les mains vous enflent et deviennent brûlants, les yeux se sentent appesantis, les nerfs, pour qui en a, sont irrités a l'impossible, et il s'empare de vous une tristesse, un abattement moral à en mourir.

Ajoutez y une mer entêtée, qui depuis tantôt quarante huit heures danse sans relâche la Cachucha, et puis figurez-vous nos positions respectives à bord!

Après midi les vagues, la houle surtout, fatiguées, et dégoûtées elles-mêmes de leur inconduite, font mine de vouloir revenir à la raison; les nombreux sons de l'odieux concert deviennent plus rares, les plus braves reparaissent sur le pont, les autres, enhardis par cet exemple, et mourant d'envie d'aspirer une bouffée d'air pur, les suivent peu-à-peu; en attendant la surface liquide se calme de plus en plus, et voilà tout le monde réuni, comme si de rien

n'était, oubliant le passé, jouissant du présent et songeant à l'avenir.

La tourmente de ces deux jours a naturellement ralenti la marche du bâtiment, au point que ce n'est pas à trois heures après midi que nous pouvons atteindre la côte d'Egypte, mais seulement bien tard dans la nuit; comme le port d'Alexandrie se ferme avec le coucher du soleil, nous voilà dans tous les cas, condamnés à passer une nuit de plus à bord.

Vers le soir la mer a des récidives d'agitation, ce qui allonge le mines des passagers; peu de personnes prennent part au dîner, et la nuit, quoique meilleure que les deux précédentes, n'est cependant pas des plus agréables que j'aie passées dans ma vie.

Alexandrie.

21 Mars.

L'impatience d'apercevoir la terre d'Afrique dissipait le sommeil, qui d'ailleurs tenait encore moins à nous, que nous ne tenions à lui, dans les conditions où nous étions réduits à en jouir. De très-grand matin on est sur pied à l'avant du bâtiment, braquant les lunettes d'approche dans la direction de la ville, dont on cherche en vain l'aspect imposant que le renom de son antiquité autoriserait à lui supposer. Alexandrie est assise à plat sur une plaine sablonneuse, qui ne domine le niveau de la mer, qu'autant qu'il faut pour l'empêcher de s'épancher sur son terrain. Ainsi, l'œil n'a-

perçoit au loin qu'une raie blanchâtre, qui dessine la ligne de démarcation, où la terre dit impérieusement à son écumante rivale: — tu n'iras pas plus loin. Un gros bouquet de mats indique l'endroit du port, dans la direction duquel une bâtisse assez vaste, de forme quelque peu grossière, et d'une couleur blanche, saute, aux yeux tout d'abord; c'est le palais du vice-roi.

A mesure qu'on approche, on voit çà et là s'élever des abîmes de la mer des groupes de rochers qui rendent l'entrée du port toujours difficile, et par un gros temps fort périlleuse. On aperçoit derrière ce premier plan l'ensemble général de la ville, qui sans être favorable ou avantageux, ne manque cependant pas de cette extrême originalité qui vous crie à l'oreille: — vous voilà dans une autre partie du monde.

Les misérables habitations des gens du peuple, des fellahs, construites avec un peu

de sable et beaucoup de fumier, longent cette côte déserte, où çà et là seulement quelques touffes de beaux dattiers paraissent s'être par hasard égarées. Ces huttes font de loin l'effet d'amas de boue et l'on ne croirait pas que des êtres humains, des familles entières puissent y vivre la durée de toute leur existence.

A six heures un pilote arabe aborde l'América, et monte sur la dunette pour diriger le timonier et la machine.

L'autorité du commandant cesse entièrement pendant ce temps, et sa responsabilité est à couvert; néanmoins notre vieux marin n'aime pas cette manoeuvre, il s'y soumet visiblement à contre-coeur, et tout en abandonnant le commandement au pilote Egyptien, il le traite pis qu'un négre; puis, tandis que celui-là commence sa tâche avec une respectueuse vénération, de son côté Florio lui abandonne le sort du bâtiment,

en levant la tête et le poing et en haussant la voix pour lui indiquer que dès ce moment il lui passe la jouissance de ses droits.

Une demi-heure plus tard l'ancre est jetée; une quantité innombrable de chaloupes, montées par des rameurs plus nus que vêtus, et porteurs de physionomies qu'il faut avoir vues pour s'en faire une idée, abordent le pyroscaphe avec des cris sauvages. Nous en prenons une pour notre bagage qui doit nous suivre, et nous gagnons nous-mêmes avec un canot de l'América le débarcadère d'Alexandrie, dont on ne saurait peindre le désordre, la malpropreté et l'arrangement inconfortable.

Cependant un progrès énorme me frappe: lorsque je visitai cette ville, il y a quinze ans, il n'y avait d'autre moyen de transport du débarcadère à l'hôtel, que des ânes ou les jambes que chacun possède par droit de naissance; aujourd'hui ce sont de grands

omnibus européens qui, attelés de deux bons chevaux, vous y attendent et vous transportent à domicile, vous et vos bagages.

Le premier mot arabe qui frappe l'oreille du voyageur européen, c'est celui de *bakschisch,* que des centaines de voix lui lancent à la tête, avant même qu'il ait mis pied à terre. Ce mot vous accompagne à travers tout l'Orient, l'Arabe le trouve dans la première goutte de lait, qu'il suce du sein de sa mère, il ne l'abandonne jamais, quels que soient son âge et son sexe. Ce mot signifie cadeau, autrement dit, pourboire, ou plus correctement encore, aumône.

Mougel-Bey nous disait à propos du *bakschisch:* L'Arabe est fataliste, il croit aveuglément aux destinées, aussi se croit-il sûr, en traînant sa misérable existence, de rencontrer dans l'avenir un jour heureux, où l'individu que le ciel a choisi d'avance pour faire sa fortune viendra tout-à-coup

le combler; il attend avec résignation, jusqu'à ce qu'il aperçoive un étranger, et soupçonnant dans ce nouveau-venu l'être prédestiné que Dieu envoie sur son chemin, il l'obsède en tendant les deux mains et en criant: *bakschisch*. Ne pouvant distribuer l'aumône à tout le monde et à chaque pas, le plus simple est de lever le poing et de crier: *mafiche*, ce qui signifie *non*, et de tâcher de se sauver; mais si, accosté au coin d'une rue par un individu respirant la misère, on lui jette une pièce de consolation, au lieu de remercier, il redouble de ténacité et d'audace pour crier: *bakschisch;* car votre compassion l'a fortifié dans la supposition que c'est précisément vous qui êtes sa providence prédestinée. Si alors vous avez le malheur de céder à ses cris et de débourser une seconde pièce, votre Arabe est convaincu que Dieu vous à envoyé à sa rencontre, et que pour peu qu'il

continue à vous obséder, avant une demi-heure il se verra millionaire. — C'est là le moment où il faut agir, disait Mougel — ni menaces, ni prières, ni gestes négatifs, ni silence composé, rien, rien ne vous débarassera de cet emplâtre, jusqu'à ce que, poussé à bout, vous vous décidiez à lui appliquer un vigoureux coup de canne en pleine figure; alors il s'arrête tout court, et sans pousser un cri, sans vérifier avec la main si son nez est encore à sa place, sans proférer la moindre plainte, il vous abandonne avec la persuasion que pour cette fois il s'est trompé, que tout au plus vous n'êtes prédestiné qu'à compromettre son physique.

Nous montons dans l'omnibus aux cris de *bakschisch*, et roulons clopin-clopant sur des tas d'ordures et des monceaux de pierres à travers une population à demi-nue, entre des chameaux et des baudets, jusqu'à ce

qu'enfin, notre patraque s'arrête court devant une masure qu'on nous dit être la douane, et où l'on nous prévient qu'on va ouvrir nos malles et visiter tous nos bagages, opération plus ou moins désagréable en général, les douaniers même les plus civilisés ayant l'habitude de mettre vos effets sens-dessus-dessous, s'amusant à les abîmer, mais affreuse ici au premier chef dans cette saleté, dans ce désordre, sous les rayons d'un soleil brûlant. Je descendis de la voiture et entrai dans la maisonnette de fort mauvaise apparence où siègeait le Bey, chef de la douane. Je le trouvai assis les jambes croisées, fumant une longue pipe et daignant à peine me regarder. A l'aide d'un quidam qui parlait l'Italien et l'Arabe, je dégoisai au Bey quelques lourdes politesses, puis déclinant mes noms, prénoms et titres je le priai de m'accorder sa protection, lui donnant ma parole, que mes malles ne contenaient

que des vêtements et des effets de voyage et de campement.

Le Bey, moins sauvage de fait qu'il n'en avait l'air, me fit engager à laisser là mes bagages et à lui envoyer, aussitôt arrivé a l'hôtel, un *kawass* du consulat, avec mon passeport, me promettant de me faire restituer mes malles intactes, par l'entremise de cet agent officiel.

On entend par le mot *kawass* une catégorie de serviteurs indigènes qui, moyennant un salaire mensuel, sont attachés à tous les consulats européens, en qualité d'enseignes ambulantes du caractère officiel des agents qui en font partie; ainsi les consuls-généraux, les simples consuls, les vice-consuls, les chanceliers des consulats, disposent de pareilles gens dans tous les endroits de l'Orient, où flottent des pavillons consulaires.

Les *kawass* sont habillés à la Turque, toujours avec une certaine recherche

qui trahit une rivalité d'élégance et de luxe entre leurs patrons respectifs; armés de pied en cap, ils traînent un grand sabre oriental à leurs côtés et se bourrent la ceinture de pistolets d'un volume prodigieux. Le principal insigne de leur caractère officiel est une canne gigantesque, à pommeau énorme argenté, dans le genre de celles qu'on donne aux portiers des palais et des maisons seigneuriales. Ces individus imposent singulièrement au peuple, de manière que l'étranger précédé d'un *kawass* est à l'abri de tout désagrément et de toute impolitesse.

Nous suivîmes l'obligeant avis du Bey, et abandonnant les bagages à sa discrétion, nous nous fîmes conduire à l'hôtel situé sur la principale place de la ville, et au centre du quartier européen. Je reconnus dans cet hôtel orné de l'enseigne: — Péninsulaire et Oriental — le même que j'avais habité les deux fois que je visitai Alexandrie, en 1845;

seulement dans le courant de ces quinze années, il s'est considérablement agrandi; l'amas de sable et de pierres qui encombrait alors la place qui en forme les abords et la vue principale, se trouve aujourd'hui converti en un boulevart flanqué d'excellents trottoirs en pierre, et les contours réguliers de la place sont marqués par de nouvelles et grandes maisons à façades européennes. L'arrangement intérieur de l'hôtel est assez confortable.

Dans tout l'Orient, les usages des hôtels obéissent à un système identique, introduit par les voyageurs anglais. Ainsi les paiements par tête comprennent, non seulement la valeur de l'appartement, mais encore la nourriture, le service et l'éclairage. Tel est l'ordre et la composition des repas dans ces maisons: jusqu'à dix heures, un premier déjeûner, composé de thé et de café, avec quelques viandes froides. A une ou deux heures de l'après-midi, une grosse cloche,

ou quelquefois un tam-tam indien, avertit les voyageurs par un effroyable tintamarre, dont tout l'hôtel est ébranlé, qu'ils aient à se réunir dans la salle à manger, pour le lunch. Au bout d'un quart-d'heure, un second concert, semblable au premier, annonce aux retardataires que ce repas est servi; alors il est bon de ne pas tarder, car les voyageurs, les Anglais et les Américains surtout, dévorent avec une rapidité très au détriment des convives inexacts. Après le coucher du soleil, entre six, sept et huit heures, selon les saisons, on est de la même manière convié au dîner.

Notre vice-consul, Mr. Salémann, jeune homme modeste et prévenant, vient nous voir et nous offre ses bons offices, avec une obligeance parfaite. Je commence par lui demander la protection d'un *kawass*, que nous expédions au Bey de la douane; il ne tarde pas à nous rapporter nos bagages, puis nous

convenons de l'heure à laquelle Mr. Salémann viendra nous prendre après un moment de repos, pour nous faire les honneurs des curiosités de la ville. Un refroidissement que j'avais éprouvé à Corfou, n'ayant fait depuis que croître et s'empirer, j'étais tout malade en débarquant à Alexandrie, de sorte que rien ne parvenait à m'intéresser; cependant ne voulant pas priver ma famille, qui visitait pour la première fois ces parages, de voir et d'examiner tout ce qui pouvait en valoir la peine, je pris des dispositions en conséquence. Nous nous rendîmes tout d'abord au sérail, ou palais du vice-roi. On y arrive du côté opposé à la mer en laissant à droite une autre bâtisse, aussi vaste que peu gracieuse, destinée au *harem* (habitation des femmes) du pacha.

Avant de pénétrer dans le serail, on traverse un jardinet, qui embaume délicieusement; mais il est mal tenu, comme c'est le cas de presque tous les jardins orien-

taux, riches de végétation. et pauvres de culture. Des bouffées enivrantes exhalées par une quantité de fleurs d'orangers, se mêlaient au parfum des roses. des magnolias, du réséda, de grosses touffes d'héliotropes-monstres et de gardénias en fleurs.

L'escalier du sérail est grand, assez imposant, mais surchargé de bigarrures; toutes les portes du palais sont en bois de palissandre et de noyer; les parquets d'une richesse remarquable; du reste rien d'assez saillant pour être cité, car les chambres sont arrangées et meublées dans le style des palais de l'Europe, sauf le mauvais goût, le trop de couleurs éclatantes et l'abus des ornements. Le luxe de prédilection se concentre dans les glaces, qui sont en effet, d'une grande beauté de dimensions colossales et entourées de cadres magnifiques, d'un travail aussi artistique que riche. Aussi les fait-on payer au pacha des sommes insolemment folles. On m'a

assuré qu'un étranger s'étant chargé de faire venir une paire de grandes glaces pour le sérail d'Alexandrie, le pacha a dû les payer soixante mille francs.

L'une des salles est ornée des portraits des deux célèbres prédécesseurs du vice-roi: Méhémet-Ali et son fils aîné, Ibrahim-Pacha. A voir ces deux figures encadrées de barbes blanches, on prendrait Ibrahim pour le père. Du reste, cette anomalie m'avait déjà frappé lorsque j'eus l'occasion de les voir et de leur parler dans le temps.

Ibrahim avait vieilli de bonne heure; les fatigues de la vie guerrière, une incessante activité, y avaient surtout contribué. Il était doué d'un caractère exemplairement énergique et d'incontestables talents militaires, tandis que son père, par l'habile et astucieuse combinaison de ses mesures politiques et administratives, a fait de grandes choses, qui le placent presque à côté des hommes

de génie. Tous les deux avaient au fond du cœur l'instinct prononcé de la cruauté. Qui ne connaît la sanglante équipée du vieux Méhémet, lorsque fatigué des intrigues et de l'esprit d'opposition des Mameluks, il résolut un jour d'en finir; il leur fit des ouvertures d'entente cordiale, et les invita, soi-disant, pour célébrer ce rapprochement, à un festin commandé en leur honneur. Prenant lui-même part au repas, il se montra affable et gai; rien en lui ne trahissait le projet audacieux et perfide qu'il exécuta vers la fin du repas, en donnant à ses esclaves initiés aux détails du meurtre projeté, un signal convenu. A ce signal, des soldats cachés en-dehors se précipitèrent dans l'enceinte du lieu où se passait la fête, firent main-basse sur les Mameluks, et délivrèrent ainsi le pacha d'un corps qui contrariait ses vues politiques.

Une autre circonstance de sa vie peint

la bizarrerie de ce caractère, où la ruse calculée s'alliait aux plus violents instincts. Il est avéré que la plupart des musulmans vénèrent la mémoire de la Sainte-Vierge; tout en niant qu'elle soit la mère de l'homme-Dieu dont ils n'admettent pas l'existence, ils vénèrent en Marie l'incomparable pureté et le trésor de ses saintes vertus. Si on considère que parmi nous, Chrétiens, le degré de ferveur ou de tiédeur dans la foi, présente des nuances sans nombre, on comprendra facilement que parmi les disciples de Mahomet, dont le culte à l'égard de la Sainte-Vierge, n'est qu'une convention mentale et nullement une question de dogme, il doive se rencontrer de nombreuses divergences d'opinion à ce sujet. Or il y avait dans la-Haute-Egypte une tribu arabe, au sein de laquelle le nom de la Vierge Marie n'avait pas encore pénétré. Un jour d'autres coréligionnaires, professant une haute et pieuse

adoration pour la seule femme exempte de péché, vinrent les exhorter à vénérer sa mémoire à l'égal des prophètes qu'ils regardent comme des saints. Impressionnés par ces exhortations, mais n'osant se fier d'emblée aux raisonnements et aux explications de gens dont ils ne considéraient point l'intelligence comme supérieure à leur propre jugement, ils décident d'un commun accord, que le seul-moyen de voir clair dans cette question, serait de s'adresser aux lumières du génie dont le ciel avait doté l'Egypte. On expédie au Caire une députation, munie de cadeaux de grand prix, destinés à être offerts à Son Altesse, en manière de carte d'introduction, selon la mode orientale. Méhémet-Ali ne reçoit pas la députation en personne, mais il reçoit les présents, et s'étant fait rendre compte du but de ce message, il fait répondre que la question étant grave,

il lui faut du temps pour réfléchir; mais qu'on peut revenir dans quelque temps. La députation rapporte la réponse du vice-roi, et quelques mois plus tard, elle retourne auprès du pacha avec des cadeaux plus nombreux et plus précieux encore que ne l'étaient les premiers. Méhémet-Ali accepte encore l'offrande, sans recevoir les envoyés, et se contente de leur dire qu'il est sur le point de résoudre le problème, et qu'il les invite à revenir chercher la réponse décisive au bout d'un mois. Il était impossible d'envoyer cette fois la députation au Caire, sans la munir de nouveaux présents, maintenant qu'il s'agissait de la précieuse décision, et lorsque les tentatives précédentes avaient déjà été accompagnées de si riches attentions. A l'arrivée de la troisième cargaison d'offrandes, le pacha, après les avoir acceptées sans façon, fait répondre aux messagers infatigables que, si jamais on lui adres-

sait à l'avenir de semblables questions, il s'engageait à faire rosser à mort ceux qui se chargeraient de les lui soumettre.

Les pauvres messagers retournèrent désespérés dans leurs foyers ; la tribu en fut pour ses frais, et la Sainte-Vierge resta ignorée.

Le côté faible de Méhémet-Ali était cette fibre qui joue un si grand rôle parmi les hommes — la vanité. Bon nombre d'Européens, tant consuls accrédités auprès du vice-roi, qu'aventuriers de toutes les nations, qui venaient chercher fortune à son service, n'eurent point de peine à s'apercevoir de ce défaut, qu'ils surent exploiter avec succès et dans l'intérêt de l'humanité. Il suffisait de dire à Méhémet-Ali que l'Europe admirait en lui le génie civilisateur de l'Égypte, pour en obtenir aussitôt la grâce de tel ou tel condamné, ou la concession de telle ou telle entreprise ; il s'y prêtait immédiatement, pour être cité et prôné dans les feuilles européennes.

L'Egypte sous le gouvernement de Méhémet-Ali, a fait certains progrès dans le sens négatif de la civilisation du pays, sans que l'on puisse reconnaître un résultat de progrès positif, c'est-à-dire d'amélioration dans l'état déplorable où se trouve plongée la nation. Les progrès négatifs ont contribués en premier lieu au bien-être du pacha lui-même et aussi à celui de quelques commerçants indigènes; mais c'est principalement le voyageur et le négociant étranger qui ont lieu d'adresser plus d'une parole de remercîment à la mémoire du vieux vice-roi, égoïste et vain, mais intelligent et actif. Les voies de communication, les moyens de transport, les mesures de sécurité publique, reçurent un développement extraordinaire, et relativement en moins de temps que l'état sauvage du pays et tant d'autres conditions défavorables ne paraissaient devoir le permettre. Quant au bien-être de la nation, aucun des

pauvres arabes ne s'en est aperçu; leur destinée n'a pas fait un pas vers un ordre de choses moins dur; leur misère s'accroît en proportion des impôts qui augmentent arbitrairement et outre mesure, pour entrer dans la bourse particulière du pacha bien plus que pour servir aux besoins du pays. L'état sanitaire public et l'indigence du peuple arabe, est on peut le dire le cadet des soucis des hauts dignitaires qui sont les agents administratifs du pacha. La nation souffre, s'abrutit de plus en plus et dégénère à l'état primitif.

Des gens à peine vêtus de quelques haillons, déguenillés, portant tous, plus ou moins, des traces de maladies d'yeux; les uns aveugles, d'autres borgnes ou privés de cils, tous, avec des figures amaigries, reflètent sur leur traits l'expression de la faim et d'une existence opprimée.

Les marchands et les soldats ainsi que les individus que le sort a mis à leur

aise, vivent, tandis que les masses végètent dans les tortures de l'indigence la plus désespérante. Des familles entières passent leur triste existence dans des tanières faites de fumier, qu'un peu d'argile et de sable rend compactes; ces réduits, sans air ni soleil, sans espace ni compensation d'aucun genre, regorgent d'enfants sales, souvent galeux, qui se pressent les uns contre les autres, et crient à leurs parents affamés qu'ils ont faim aussi.

Le pacha se donne le luxe d'user de deux chambres à coucher différentes dans les vingt quatre heures: l'une d'elles est consacrée au repos de la nuit; elle est richement décorée et contient un magnifique lit à ciel, le bois de lit est orné de riches incrustations de toutes sortes, les rideaux sont en brocart d'une rare beauté. Une galerie, ornée d'une quantité de vases en cristal, sépare cette pièce de celle destinée à la

méridienne de Son Altesse. Cette chambre était autrefois la salle de billard de Méhémet-Ali, qui affectionnait beaucoup ce jeu. Aujourd'hui le billard a fait place à un affreux lit, en bois tout-à-fait commun, de forme plus que rustique, ni peint ni verni, comme jadis on en rencontrait aux plus mauvaises stations de poste ; cette horrible carcasse se trouve placée au milieu de la chambre, en face d'une rangée de croisées, à travers lesquelles le jour donne en plein sur une douzaine de matelas fort élégants, mais très-minces, amoncelés les uns sur les autres, comme une pâte feuilletée, et qu'aucun soupçon de rideau n'abrite contre le soleil et la clarté. On ne comprend rien à cette étrange lubie, mais on n'est pas pacha pour rien, et n'est point pacha qui veut.

La plus belle pièce du sérail est une spacieuse rotonde, dont le parquet est de toute beauté ; c'est là que le vice-roi tient

cercle et donne des audiences aux consuls-généraux; en fait de meubles elle ne contient que deux immenses fauteuils en bois doré qui se regardent, étant placés aux extrémités des murs; leur dimension est telle que quatre personnes y trouveraient assez d'espace. Saïd-Pacha, fils de Méhémet-Ali, est d'un embonpoint prodigieux, il n'aime pas à être gêné et exécre la chaleur; ces trois circonstances expliquent suffisament le volume de ces fauteuils. D'un côté, les fenêtres de cette pièce circulaire donnent sur la mer, de l'autre sur le jardin et la place qui se trouve entre le sérail et le harem. Une très grande salle ovale sert de chambre d'attente aux hauts fonctionnaires, et porte la dénomination générale de *Divan;* à côté se trouve le salon à fumer, où l'on offre des pipes aux consuls conviés pour une audience, jusqu'au moment où le pacha les fait introduire.

Au sortir du sérail nous passons devant une baraque en bois, de forme circulaire; c'est une troupe française d'acteurs ambulants qui sont venus charmer le pacha par des représentations mêlées de danses, qu'il apprécie surtout. Un mélange de mauvaise musique, de cris et de tapage de tout genre se faisait entendre de cette enceinte. à travers les planches minces et mal ajustées qui la formaient. Des groupes de curieux se serraient autour de la baraque, cherchant à glisser un regard avide à travers les jointures inégales des planches.

Frappés de la circonstance inattendue qui nous faisait rencontrer en Egypte un spectacle français, nous voulûmes nous assurer de ce que pouvait être cette troupe d'aventuriers. C'était justement l'heure de la répétition. L'idée, je l'avoue, était bizarre, car vraîment on ne vient pas en Egypte pour voir de médiocres acteurs se démèner

par une chaleur cuisante, dans l'air renfermé d'une mauvaise baraque construite sur du sable en plein soleil. D'ailleurs la porte était fermée, non seulement à clef, mais condamnée au moyen de clous, pour toute la durée de la représentation, afin que les badauds du dehors ne s'avisassent pas de forcer la consigne. Mr. Salémann, s'empressant d'aller au devant de notre désir, fait lestement le tour de la salle champêtre, et crie au régisseur à travers deux planches entre-bâillées, que des voyageurs de distinction désirent prendre part à la représentation; là-dessus, grand remue-ménage dans la salle de spectacle, empressement extrême du régisseur, qui donne l'ordre de casser la porte pour nous laisser entrer, et au lieu de retirer soigneusement un à un, les clous et les vis qui la retenaient, on l'enfonce à coups de hache. Les badauds du dehors heureux de participer à l'oeuvre de destruc-

tion d'une porte qui les faisait enrager. s'en mêlent de leur côté. et la porte vole en pièces emportant avec elle dans les airs des lambeaux hétérogènes. Ce fut un piquant assaut. qui nous fit rire au moment où on le livrait à notre intention, mais dont, selon mes prévisions. nous ne tardâmes pas à nous repentir. Un four ardent eût fait l'effet d'une glacière à côté de la chaleur qui remplissait ce réduit. dont la porte fut aussitôt reclouée. Quand à la représentation, je ne m'arrêterai pas à en faire la critique; c'était une de ces mauvaises pièces de carnaval dont on divertit le peuple en province, des artistes à l'avenant, et une musique! le premier chanteur entremêlait ses chants de danses et de la mise à exécution d'un talent fort peu acoustique, celui de siffler avec ses lèvres.

Nous transpirions sang et eau, mais le moyen de ressortir immédiatement, après avoir

fait démolir les murs pour nous faire entrer? Il fallait souffrir et se taire. Enfin, n'en pouvant plus, je ferme l'oreille aux scrupules et, remerciant le régisseur de son obligeance, je demande ma liberté, prétextant l'approche d'un coup de sang. La démolition recommence, et nous nous sauvons à toutes jambes, pour remonter en voiture. En ce moment, un vent de mer assez frais, nous enveloppant de toutes parts, glace l'effet tropical de la salle de spectacle.

Nous allons voir la fameuse aiguille de Cléopâtre, que notre aimable cicerone s'entêtait à appeler *l'épingle de la Cléopâtra;* antiquité remarquable, par le parfait état dans lequel s'est conservé ce grand obélisque recouvert d'inscriptions hiéroglyphiques. J'avais aperçu jadis, tout près de cette aiguille, une autre semblable, mais cassée en deux et gisant à terre ; je m'informai des nouvelles de la malade qui ne s'y

trouvait plus, et l'on me répondit qu'elle était morte, c'est-à-dire que le pacha avait donné l'ordre de l'enterrer à l'endroit même où des siècles l'avaient vu couchée sur le sable. Enrhumé comme je l'étais, c'est par une salve d'éternuements, que je saluai *l'épingle de la Cléopâtra,* et je fus heureux de regagner la voiture pour accélérer la revue des curiosités et me mettre au lit. Ne voilà-t-il pas qu'une horrible femme, avec une figure avinée, les cheveux en désordre, la gorge au vent, nous assaille par des phrases mélangées d'italien et de mauvais français, nous invitant à venir voir sa ménagerie.

Je me sentais trop souffrant pour ne pas m'opposer à ce second spectacle improvisé, et nous dirigeâmes nos pas vers la colonne de Pompée, majestueux témoin d'un passé reculé, dont l'éponge du temps a effacé les traces, au point que la voix même de l'histoire se contredit sur l'origine de ce monument, qui

porte injustement, selon l'avis de la plupart des écrivains compétents, le nom de Pompée.

Ce vieux héritier de la magnificence de l'antique cité est seul resté debout sur un sol aride et désert, qui durant des siècles a vu passer des générations glorieuses et qui jadis soutenait des édifices sans nombre, aujourd'hui poussière et néant, comme les hommes qui les avaient érigés, comme les passions qui avaient animées ces hommes, comme la gloire du conquérant ou du grand citoyen en l'honneur duquel fut élevée cette colonne, muette aux interrogations de la postérité qui en ignore l'origine et qui pour se tirer d'affaire lui donne le nom de Pompée.

Non loin de là nous trouvâmes sous terre les traces d'une ancienne église orthodoxe, datant vraisemblablement des premiers temps où la lumière du Christianisme vint à lutter avec les ténèbres du culte payen, et où

les serviteurs zélés du Christ persécutés par le fanatisme des incrédules, étaient obligés de se cacher, eux et la pratique de leur foi, dans les endroits les plus solitaires, dans les grottes des rochers, et à défaut de celles-ci, dans des caveaux creusés profondément sous terre. Un heureux hasard indiqua l'endroit en question à des hommes zélés qui s'empressèrent d'y faire des fouilles, dont le résultat fut couronné d'un succès surpassant toute attente. Les excavations n'exigèrent ni peines ni travaux surnaturels, car le temple Chrétien aujourd'hui découvert sous une plaine déserte, ne se trouve même pas à une profondeur considérable de la surface du sol. On y voit trois pièces contiguës, dont deux dénotent ostensiblement leur destination de lieux de prières, par les traces encore visibles d'images et d'inscriptions plus ou moins effacées; la troisième plus étroite, mais trois fois plus longue, est divisée en cellules qui selon toute

probabilité étaient destinées à recevoir la dépouille mortelle des fervents chrétiens qui y avaient passé leur vie dans la méditation et dans la pratique des choses célestes.

Nous fûmes profondément édifiés en entrant dans ce saint réduit, du fond duquel tant de pures prières s'élevèrent autrefois vers le ciel. Nous y adressâmes à notre tour des prières, d'abord à celui qui, après avoir si miraculeusement allumé le flambeau de la vraie foi, sut le faire briller au milieu même des persécutions et de la plus cruelle intolérance, puis à l'intercession des âmes pures et saintes qui, du fond de ces sombres souterrains, s'envolèrent vers le royaume du ciel.

Pour retourner en ville, on longe une quantité de jardins de palmiers, spectacle imposant et gracieux. Nous voulûmes nous donner la satisfaction de nous promener dans l'un de ces jardins, à l'ombre de ces nombreux éventails, chargés de dattes qui ve-

naient de voir le jour. On nous laissa même entrer avec notre voiture dans une grande allée bordée de dattiers, dont en Europe les serres chaudes les plus célèbres nous fournissent à-peine quelques exemplaires, pour les laisser contempler avec une certaine émotion de curiosité et de respect. Ce contraste a du piquant et impressionne plus agréablement que ne le font une troupe de saltimbanques gaulois, entre le sérail et le harem du pacha d'Égypte, ou l'ours et le castor de Sibérie, au pied de l'aiguille de Cléopâtre.

L'allée des palmiers nous conduisit à un tombeau de grande dimension, en forme de mausolée, tout en marbre blanc, richement ouvragé; c'est le sépulcre de Bogos-Bey, ex-ministre, grand faiseur et ami de Méhémet-Ali. Arménien de naissance, cet homme de haute intelligence et d'une rare activité joua en Égypte un rôle des plus importants. Il s'exprimait parfaitement en plusieurs langues

européennes, et unissait à des manières distinguées une finesse d'esprit remarquable et une rare connaissance du cœur humain. Quoique sujet et ami du vice-roi, Bogos-Bey, resta jusqu'à sa mort fidèle à sa religion, et exigea par testament qu'on l'enterrât dans son jardin, tout près de l'église qu'il avait fait construire de son vivant. L'intérieur de cette petite chapelle arménienne est simple, mais assez joli. L'Arabe chrétien, auquel est confiée la garde de l'église et du tombeau, nous offrit quelques fleurs d'un petit parterre qu'il cultive tant bien que mal, entre les deux édifices confiés à sa surveillance ; il nous régala d'une eau très-fraîche, qui caressa agréablement nos palais, qu'enflammait la sécheresse ardente de l'atmosphère.

Nous rentrâmes à l'hôtel; le dîner fut assez bruyant, tous nos passagers de l'América se trouvaient au nombre des convives.

Le Caire.

22 Mars.

Le temps dont nous pouvons disposer pour une excursion au Caire ne laisse jusqu'au prochain bateau pour Jaffa qu'une marge de six jours, il faut donc se hâter, et comme, avec le chemin de fer qui réunit les deux résidences du pacha, il ne s'agit que de sept heures de voyage, nous fîmes lestement nos paquets, laissant le gros de nos bagages sous la sauve-garde de notre aubergiste d'Alexandrie, et nous nous rendîmes avec une scrupuleuse exactitude à la gare du chemin de fer. Bien nous en prit, car, à part le fabuleux désordre qui y règne, l'heure du départ qui nous avait été

indiquée n'était que le fruit d'une combinaison approximative, la véritable heure dans toutes les villes d'Orient flottant toujours plus ou moins dans le vague. Les cadrans mécaniques dont nous nous servons avec tant de succès en Europe, sous forme de montres et de pendules, y sont considérés comme un objet de luxe, aussi superflu qu'incommode. C'est le moment du lever et du coucher du grand astre lumineux qui seul, comme du temps où il servait d'horloge au père Adam, sert de point de départ aux calculs du temps; de là des variations perpétuelles et une différence de cinq à six heures entre l'heure orientale et celle des cadrans européens. Outre cela, le départ des trains ne s'exécute pas scrupuleusement comme le prospectus l'annonce, mais, — quand tout est prêt; — or, comme tout n'est jamais prêt en Orient, on est condamné à attendre un temps infini.

Un moment avant l'heure du départ, on donne adroitement un petit coup aux aiguilles d'une grosse pendule, qui orne le débarcadère, plus pour la forme que pour le fond, et l'on est censé s'être exactement mis en route. La manière d'arrêter ses places, mais surtout les déboires que causent les formalités pour les bagages, ne sont qu'une série d'ennuis et de longueurs insupportables; bref, c'est un chemin de fer qui est encore dans l'enfance, et il se passera quelque temps avant que la pratique l'ait sevré. Il faut le prendre tel qu'il est et s'en contenter. Jadis j'ai dû mettre cinq jours pour aller du Caire à Alexandrie, sur une mauvaise barque longeant le Nil, et pour remonter ce fleuve en allant d'Alexandrie au Caire, on en mettait le double: par conséquent, je pardonne volontiers les petites imperfections du chemin de fer qui fait franchir ce

même espace en sept heures, y compris une heure qu'on passe à mi-chemin, à faire un assez bon repas.

Ainsi à cinq heures selon nous, à dix et demie selon la montre céleste des Arabes, le convoi se mit en mouvement. Ce chemin de fer est l'œuvre d'une compagnie française; il est bien construit, le mouvement en est doux, les wagons excellents, meilleurs que je n'en ai jamais rencontré en Europe; les siéges sont larges et profonds, très-bien rembourrés; toutes les croisées sont munies de jalousies, qui vous garantissent mieux des agaceries de certains rayons indiscrets qui vous dansent sur le nez ou vous crèvent les yeux, que ces rideaux mal fermés, de taffetas vert ou bleu, des wagons européens. On a tout fait en Égypte pour atténuer l'effet de la chaleur dans les coupés: le plafond est double; le toit supérieur, recouvert de toile blanche,

amortit d'abord l'ardeur du soleil, qui doit traverser ensuite un volume d'air assez considérable avant d'attaquer le toit inférieur. Le second toit repose sur des colonnettes en fer, et permet à l'air que produit la vîtesse du mouvement de circuler librement dans l'espace formé par les deux toits; il en résulte que le toit de dessous se trouve sous l'action constante d'un courant d'air frais, que l'on peut faire pénétrer dans l'intérieur du coupé, au moyen d'une ouverture assez large, pratiquée dans le plafond, et susceptible d'être à volonté ouverte ou fermée par une soupape à tour de baïonnette. C'est en effet pratique, ingénieux et utile, et les sociétés des chemins de fer d'Europe ne pourraient que gagner à imiter ces excellents perfectionnements, qui rendraient de grands services lorsque les chaleurs de l'été convertissent les voyages en chemin de fer en véritables tortures.

On s'arrêta à mi-chemin, près d'un grand pont jeté sur le Nil ; une mauvaise baraque provisoire, faite de planches, sert de salle de repas. Les tables furent assiégées par des Américains en grand nombre, tous dans les vignes, tapageurs et de fort mauvaise compagnie. Une profusion de plats d'assez bonne apparence fumaient sur les tables ; on se jeta dessus avec une avidité presque cynique. Les Américains avinés, ainsi que quelques Anglais, faisaient un tapage infernal avec leurs manches de couteau, appelant les sommeliers indigènes, pour demander et redemander à boire ; porter, ale, vin de Champagne, eau-de-vie, liqueurs de tout genre y passaient à fonds perdus.

Le paysage qu'on traverse n'est pas très-pittoresque ; on perd de vue Alexandrie presque aussitôt qu'on l'a quittée ; pendant quelque temps on longe la ligne du fameux canal de Mahmoudieh, creusé sous Méhémet-Ali,

pour réunir les eaux du Nil à celles de la mer, qui baigne Alexandrie. Il y fit travailler toute la population de la Basse-Égypte, sans en excepter, dit-on, ni les enfants ni les femmes enceintes, qui, à défaut d'outils, grattaient la terre avec leurs ongles et l'emportaient, faute de brouettes, dans les pans de leurs chemises. Plus loin, des plaines de sable, alternant avec d'autres plus riantes, chargées d'une fraîche verdure, se présentent aux yeux des voyageurs impatients de s'assurer des originalités du sol africain. Comme souvent l'œil ne rencontre que des tableaux incolores, fastidieux, semblables à ceux que présentent les contrées plates de l'Europe, le voyageur serait tenté de croire qu'il n'est pas en Égypte, si, de distance en distance, un palmier isolé ou parfois même tout un bouquet de ces arbres gracieux ne le tirait de ce doute, ne lui rappelait que l'eau qu'il

voit couler n'est ni le Rhin ni le Danube, que les horribles villages enfin, dont les maisonnettes ressemblent à des tas de boue, ne représentent ni le bien-être d'un paysan allemand, ni les villages civilisés de la France.

A minuit et quart, le train s'arrêta à la gare du Caire. Le gaz et même la lanterne primitive y sont remplacés par une multitude de torches, qui propagent une lueur et une fumée infernales.

Notre vice-consul, Mr Lawison, que j'avais prié par le télégraphe de m'arrêter un pied-à-terre, avait eu l'obligeance de venir à notre rencontre à la gare. Habitant du Caire, il nous facilita notre débarquement au milieu de la nuit et des cris sauvages de *bakschisch,* nous mit en voiture, expédia nos bagages et nous installa à l'auberge qui porte le nom de Shepherd's-Hotel. Cet établissement, situé à l'endroit le plus recherché de la ville, c'est-à-dire

sur la grande place des promenades publiques, nommée Esbékiia, est le rendez-vous favori, non-seulement de tous les Européens, mais encore de tout le monde. Acacias, sycomores, palmiers, roses sauvages, touffes de vigne, cactus, jasmins et mille autres arbres et buissons, surchargés d'une riche et plantureuse verdure, d'un feuillage épais et luisant, forment le pittoresque ameublement de cette grande place. Une profusion de cafés s'étalent à l'ombre de ces richesses végétales ; autour de ces cafés se groupent des masses d'hommes vêtus des costumes les plus variés, les uns se désaltérant avec des limonades, de l'eau sucrée, parfumée de rose ou de jasmin, avec une boisson doucereuse et jaunâtre, au jus de réglisse, les autres fumant des narguilés ou des pipes, d'autres encore prenant du café, et tout cela au son d'une détestable musique d'instruments incroyables, et de

chants impossibles. A l'heure de notre arrivée, la place cependant était déjà déserte; la nuit et le repos avaient étendu leurs voiles sur la ville entière.

Notre hôtel me fit une triste impression, il avait à l'intérieur un aspect singulièrement peu sympathique: un escalier et des corridors infinis, des chambres non-confortables, sans air, on eût dit d'un vieux couvent abandonné.

Mr. Lagowsky, notre consul-général, vint le lendemain nous voir de grand matin, car en Orient on commence sa journée de très-bonne heure.

Nous réglons d'avance l'emploi des cinq jours que nous voulons passer ici. Nous commençons par aller à la citadelle, bâtie sur une élévation, d'où la vue sur le nouveau et le vieux Caire et leurs environs est très-étendue et aussi curieuse qu'imposante. Pour y arriver, on traverse la grande ar-

tère des bazars, c'est la principale rue du nouveau, ou grand Caire. Elle s'étend à une énorme distance, et des boutiques de tout genre la bordent des deux côtés. Cette rue, qui s'appelle le *Mousski,* présente dès l'aube du jour l'aspect d'une grande foire, et cet aspect ne cesse qu'avec le coucher du soleil, signal de la fermeture des boutiques, qu'on n'éclaire pas, et qui, par conséquent, ne restent ouvertes qu'autant que dure le jour. Une multitude compacte encombre cette rue, qui, au milieu d'un tapage de cris et de sons de tout genre, fait l'effet d'une bruyante fourmilière d'hommes, de chevaux, de chiens, d'ânes et de chameaux; on y voit une infinité de choses qu'on transporte, qu'on jette, qu'on raccommode, qu'on casse, qu'on étale ou qu'on suspend, des mets qu'on cuit ou assaisonne, des viandes qu'on rôtit, des comestibles qu'on mâche et avale, des boissons qu'on ingur-

gîte, ou qu'on prépare, des coups de bâton et de poings, qu'on distribue ou qu'on reçoit, des enfants qu'on allaite ou qu'on rosse, des gens qui dorment, d'autres qui mendient, des individus qui font leur prière, d'autres qui se font raser la tête ou qu'on saigne, des chameaux qu'on décharge, des chevaux qu'on ferre, bref, on n'en finirait jamais, si l'on voulait énumérer tout ce qui se fait au *Moussky*, en plein jour et en plein air; c'est une agitation, un va-et-vient continuel, un vacarme dont on ne peut se faire une idée, et qu'aucune description ne saurait dépeindre avec exactitude; l'étranger en est vivement frappé. Les boutiques y sont pêle-mêle; le marchand de parfumeries, le boulanger, le ferblantier, le tailleur, l'horloger, le fumiste, le tapissier, le barbier, le cuisinier, le marchand de couleurs, le cordonnier, le fabricant de tabac, chacun occupe indifféremment sa place. Bon nombre

de marchandises européennes, en fait de cotonnades, de verreries et de porcelaines, composent les étalages de certaines boutiques. Une impasse latérale, contenant exclusivement des produits d'importation orientale, savoir, de Constantinople, Smyrne, Damas, Alep, Bagdad, est séparée du grand bazar par deux grosses chaînes qui, suspendues en croix, barrent le passage aux voitures et aux chevaux; on n'y pénètre qu'à pied, et il faut se baisser peu confortablement pour passer sous cette estacade improvisée. Cette rangée de magasins, qu'on nomme *le Bazar des Turcs*, offre plus d'ensemble et plus d'ordre; les marchandises y sont classées par catégories, et ni cuisines ni boutiques de barbiers ne s'y mêlent. On y voit les plus beaux tapis de Turquie et de Perse, des étoffes de Damas, des bouts d'ambre d'une grande beauté et de prix fort élevés, des châles et des mouchoirs

brodés, en tissus, en cachemire et en soie, des armes anciennes et modernes, des broderies en or et en argent, supérieurement bien exécutées, beaucoup de turquoises, des talismans, des huiles aromatiques, des pantoufles brodées de toutes les nuances possibles, bref tout ce que l'Orient produit.

Nous étions en calèche, et devant nous un Arabe à demi-vêtu, armé d'une canne, courait aussi vite que nos chevaux, pour leur frayer le passage et empêcher le monde d'être écrasé; à cette occasion, il ne ménageait ni les coups de bâton, ni les coups de poing. Cela faisait peine à voir, et comme je priais le consul de recommander à son *nouker* de calmer ses ébats féroces, il me répondit, tout étonné de ma compassion, qu'en ce cas mieux vaudrait rentrer à la maison, parce que sans une pluie de coups fondant à droite et à gauche, personne ne saurait faire un pas dans le

Moussski; que d'ailleurs cette manière de se frayer la route est si bien établie et si bien reconnue pour légitime et seule efficace, que l'on s'étonnerait beaucoup plus de ne pas la voir appliquer que d'en voir l'exécution la plus énergique. Le moment le plus curieux est celui où, dans ce passage étroit et encombré à l'impossible, deux voitures se rencontrent, ou qu'un chameau chargé d'énormes ballots bronche et roule à terre avec tout le bataclan dont il est chargé, emportant dans sa chûte une dizaine de passants et tout un étalage de marchandises : qu'on se figure alors le crescendo de vacarme qui retentit à cette occasion.

Nous longeâmes ainsi le *Moussski* pendant près d'une heure, jusqu'à la montée qui fait un petit coude à droite pour mener jusqu'aux portes de la citadelle. Celle-ci s'élève majestueusement sur une esplanade

soigneusement sablée. Sur le premier plan se dresse fièrement devant vous la grande et belle mosquée de Méhémet-Ali, construite par lui pour recevoir un jour ses cendres, qui aujourd'hui reposent dans un compartiment de cet édifice. On y aperçoit sa tombe à travers une grande porte grillée. Le sarcophage est recouvert d'un drap vert (la couleur du prophète) bordé de galons et orné de broderies en or; de beaux tapis recouvrent les dalles en marbre du plancher et une quantité de lampes en cristal blanc, suspendues à de longues chaînes fixées aux voûtes, achèvent le reste de l'ornementation. L'intérieur de ce grand édifice est tout revêtu d'albâtre oriental, blanc-jaunâtre, parfois tirant sur le brun-clair et veiné de blanc, d'une transparence équivoque. L'architecture en est belle et hardie, les ornements grandioses sans être lourds, en un mot l'ensemble est très imposant. Avant

d'entrer dans la mosquée, on se trouve comme par enchantement dans une superbe cour; celle-ci est entourée de gracieuses arcades, supportées par de belles colonnes parfaitement proportionnées; le milieu de la cour, qui est tenue avec un soin et un luxe de propreté inouï, est occupé par un large bassin à fontaines, servant aux ablutions prescrites aux musulmans par leur religion, avant d'entrer et de commencer leur prières. Cette cour avec ses arcades et ses colonnes est tout entière en albâtre oriental. A l'extérieur, la mosquée ressemble à tous les grands édifices de ce genre. C'est un grand carré surmonté d'une vaste coupole ronde et flanquée de gracieux minarets ou tourelles très-minces et très-élevées d'un contour léger. Ces blancs et sveltes minarets se détachant sur le fond bleu d'un ciel d'Egypte, donnent à la ville un caractère d'originalité unique. A l'intérieur, la

mosquée de Méhémet-Ali vous édifie comme si c'était une belle église, sentiment qu'on n'éprouve pas dans d'autres mosquées, parce que la plupart d'entre elles sont sales ou d'une construction qui approche moins que celle-ci de l'aspect intérieur de nos grandes églises. La coupole est vaste, très-élevée et majestueusement assise sur sa base. Douze cents lampes descendent du plafond et des voûtes, jusqu'à hauteur d'homme.

Par un singulier hazard, nous visitions cette mosquée et le tombeau du vieux pacha, le jour anniversaire de sa mort, de sorte que nous la vîmes dans toute sa splendeur. Les douze cents lampes venaient d'être lavées et brillaient comme du cristal de roche; les plus beaux tapis, qu'on n'y produit qu'à cette occasion, recouvraient tout le plancher d'un bout de l'édifice à l'autre; tout y reluisait de propreté et de luxe. Le soir, il devait y avoir prières générales

pour l'âme du trépassé; comme le pacha, suivi de ses hauts fonctionnaires et de sa cour, devait y assister, la mosquée devait être littéralement envahie, l'Arabe aimant les pompes, les cérémonies, la foule compacte et surtout les fêtes religieuses. Nous avions grande envie de nous y faufiler aussi, mais on eut raison de nous détourner de ce projet. Non-seulement on risque dans cette foule de revenir en lambeaux, mais encore il s'est déjà vu qu'on n'en revenait pas du tout. Il y a eu, dans des circonstances semblables, des gens étouffés dans la presse, et les chrétiens ont été insultés; car une fois que le fanatisme des musulmans a éclaté, il n'entend plus raison, et il suffit d'une étincelle pour qu'un incendie général s'allume, et que les actes les plus sauvages débordent de toutes parts.

Au sortir de la mosquée, nous visitâmes, à deux pas de là, une petite habitation de

Méhémet-Ali, où il aimait à se reposer pendant ses heures de loisir. Cette maison est assez simple et porte un cachet plutôt européen qu'oriental. Un petit jardin embaumé par une profusion de fleurs, ainsi qu'une fontaine, ornent la façade de cette habitation, qui est dans le voisinage du corps de logis principal, où se trouvent la résidence officielle du vice-roi et le divan avec les tribunaux.

Du haut de la terrasse qu'occupe le petit jardin privé, se déroule une des vues les plus belles, les plus étendues et la plus extraordinaire qui se puisse imaginer. Tout le grand Caire est à vos pieds, des coupoles et de gracieux minarets sans nombre varient et égaient ce que l'uniformité des maisons, sans toits et toutes de la même nuance grise, offrirait à l'œil de triste et de lugubre. Cette immense ville, toute d'une couleur, ainsi vue à vol d'oiseau, fait

l'effet d'un colossal modèle de quelque cité antique, taillé en liége. La transparence caressante de l'air donne à l'ensemble de cet étrange tableau un velouté excessivement doux et vraiment extraordinaire. Voilà pour les bâtisses ; maintenant complétez ce vaste panorama, par l'imposant sillon qu'y trace largement le cours du Nil, par les élégantes cîmes des forêts de palmiers, qui rendent aux plaines les mêmes services que les minarets à l'aspect général de la ville. Plus loin, vous apercevez le vieux Caire, encore plus noir et plus lugubre ; près de là, les *tombeaux des Mameluks*, qui sont autant de coupoles semées l'une près de l'autre.

Dans la direction du vieux Caire s'élèvent sur un horizon blanchâtre, qui marque la ligne de démarcation des sables du désert, les gigantesques pyramides de *Djiseh,* qui ont vu passer tant de générations, et qui sont encore intactes, malgré la force exterminatrice

du temps, malgré l'instabilité et la chétive existence des choses de ce monde. Lugubres et froids, mais imposants et fiers, ces monuments uniques défient avec hauteur les lois de la nature. À la vue de ces amas de pierres restés tels que la main et l'orgueil de l'homme les a posés, il y a plus de quatre mille ans, on ne peut s'empêcher de se demander où sont non-seulement les passions, la vanité de ceux qui ont taillé et ajusté ces pierres, mais encore les douze cents et quelques générations qui ont vécu depuis! le temps les a dévorées, tandis que l'œuvre de leurs ancêtres est toujours debout, et parle si haut, malgré son silence sépulcral.

Nous rentrâmes chez nous par le même chemin des bazars qui est trop intéressant pour qu'on préfère prendre des rues latérales. Un assez mauvais déjeuner, déjà à demi consommé et tout froid, car notre

course nous avait fait manquer, l'heure indiquée pour le *lunch*, nous permit de continuer notre métier de touristes. Dans l'après-midi, nous prenons une calèche, et des ânes, pour aller voir hors de la ville, *Schoubra*, jardin de prédilection du défunt vice-roi. Ce qui manque en arrangement à ce jardin, selon nos idées européennes qui ont atteint un si haut degré de perfection dans ce luxe charmant, que les orientaux ignorent et qu'ils ne sont point capables d'apprécier ni même de comprendre, se trouve compensé au centuple par la richesse et la variété de la végétation. La feuille la plus insignifiante et qui partout ailleurs serait inodore, exhale ici un parfum extraordinaire, et les plantes aromatiques et les fleurs embaument l'air à tel point, que s'il n'était pas aussi pur, aussi élastique et aussi bienfaisant aux poumons et à l'odorat, on en éprouverait le vertige. Cette profusion

de parfums, ce mélange varié de toutes les fines et excellentes odeurs du règne végétal, compose un bouquet ravissant que vous aspirez avec une jouissance indéfinissable. Jamais aucun jardin, quelque inférieur que soit en fait d'arrangement celui de Schubra, ne m'a procuré une semblable jouissance.

Du temps de Méhémet-Ali, il y avait à Schoubra un haras très considérable, que j'ai visité dans le temps, et où j'eus la surprise de trouver deux superbes compatriotes, deux étalons russes, trotteurs du haras · Orloff, d'une très-grande beauté, noirs comme du jais et luisants et lisses comme du satin. Aujourd'hui il n'y a plus vestige de chevaux dans les nombreuses bâtisses dégradées de cet établissement. Ici se montre la frappante différence entre les Egyptiens d'il y a quatre mille ans et ceux de nos jours; ceux-là construisaient des pyramides qui durent depuis des siècles, aujourd'hui,

le successeur détruit en une année, ce que son prédécesseur a érigé avec peine et à grands frais dans le courant de son régne.

Ibrahim-Pacha, succédant à son père Méhémet-Ali, ne gouverna l'Egypte que fort peu de temps; une mort prématurée ne lui permit pas d'appliquer le triste principe qui anime habituellement les dominateurs de ce pays, mais son neveu Abass-Pacha(*) s'en inspira au point, de dénigrer ouvertement tout ce qu'avait fait son grand-père; il s'efforça même de faire en toute chose le contraire, détruisant ou changeant autant qu'il dépendait de lui, tout ce qui contribuait à servir favorablement la mémoire du vieux Méhémet. Ainsi toutes les bâtisses commencées sous celui-ci, furent-elles abandonnées, ou même démolies; le ha-

(*) Abass-Pacha, fils de Toussum-Pacha, succéda à Ibrahim son oncle, Toussum ayant été assasiné en Nubie encore du vivant de Méhémet-Ali.

ras de Schoubra fut entièrement supprimé et le jardin modifié à son désavantage. Toutes les petites allées furent en effet démesurément élargies et rendues carrossables, les jolis points de vue condamnés, des arbres rares abattus, le château démoli et ainsi de suite. Ce qu'il y a encore de piquant dans les dispositions que fit Abas-Pacha à Schoubra, c'est qu'il n'avait pas le droit de les ordonner, ce domaine ayant été légué à Ali-Pacha par Méhémet-Ali, qui en était le propriétaire; cependant Abas y faisait la loi, comme s'il en eût été le possesseur légitime: aussi celui-ci a-t-il intenté un procès à la famille du destructeur, qui, étant mort sur ces entrefaites, n'a plus eu de compte à rendre. Saïd-Pacha, de son côté, détruit aujourd'hui tout ce qu'a fait son prédécesseur à lui et tâche, quand il en trouve l'occasion, de donner tort à son neveu, en faisant au contraire revivre la gloire de son père. C'est ainsi que cela se

passe. En attendant, des sommes incalculables se dépensent et se gaspillent pour satisfaire les lubies et les haines individuelles de celui qui a le pouvoir en main ; des légions de malheureux travaillent à la sueur de leur front à ériger aujourd'hui des palais, des casernes, des monuments, pour les démolir demain.

Les petits ânes ou baudets, dont on se sert en Égypte pour les courses tant en ville que dans les environs, sont d'une race toute particulière ; ils sont d'une force inimaginable, courent très-vite, ne se fatiguent jamais et endurent les traitements les plus cruels. Le *fellah,* habitué lui-même à être traité à l'égal de la bête, ayant toujours faim et soif, mais supportant bravement l'un et l'autre, recevant des coups à tout instant, reporte ce même traitement sur ces pauvres animaux, mais avec usure, en raison de la différence qu'il établit nécessairement en principe entre lui

et une bête de somme, il les maltraite de toutes les façons. Sellées dès l'aube du jour jusqu'après le coucher du soleil, ces pauvres petites bêtes courent toute la journée par la chaleur, portent des charges énormes, et jusqu'à ce qu'elles soient rentrées à l'étable, qui n'est qu'une cour sale et mal pavée, on ne songe ni à les nourrir ni à leur donner une goutte d'eau. Pour les faire avancer lorsque la fatigue les accable, le *fellah*, qui ne l'éprouve jamais, les pique avec une baguette en fer; quand ce cruel traitement a déterminé une plaie, il se sert de ce point sanglant comme d'une cible, pour y enfoncer la pointe de sa brutale baguette; le pauvre animal meurtri court toujours, et ne s'arrête que lorsqu'il finit littéralement par mourir de fatigue et de douleur.

De Schoubra, nous visitâmes l'emplacement de l'ancienne Héliopolis, jadis grande cité florissante, aujourd'hui disparue de la

surface du sol, sans avoir laissé d'autre trace, qu'un obélisque qui, toute pierre qu'il est, paraît souffrir d'avoir seul survécu à tout ce qui l'entourait autrefois.

Non loin de cet antique monument, il en est un plus précieux, qui parle d'un temps moins reculé, quoique bien lointain aussi; c'est un grand arbre, qui depuis plus de dix-huit siècles est le jouet des vents et des orages, que la sève de chaque printemps entretient cependant encore de ses sucs vivifiants et réparateurs. Cet antique sycomore, au tronc colossal, doit, selon une tradition du pays, avoir abrité sous l'ombre de son feuillage, la Sainte-Famille, lors de sa fuite en Égypte; il porte la dénomination — *d'Arbre de la Vierge.* — Qu'est-ce qui peut prouver — dirait encore un incrédule — que le repos de la Sainte-Famille sous cet arbre ne soit pas une fable imaginée pour attirer les curieux et se moquer de ceux

qui se prêtent trop facilement aux récits de ce genre. En effet les preuves manqueraient, si l'on voulait judiciairement traiter cette question; mais il ne s'agit ici, ni de procès ni d'enquête, et comme le doute ne compromet point dans cette circonstance la croyance du dogme, on est libre de croire ou de ne pas croire, de visiter l'arbre de la Sainte Vierge, ou de ne pas le visiter. Pour ma part, j'y crois, comme je crois à la plupart des antiques traditions religieuses; j'y crois, d'abord parce qu'en me recueillant au pied de cet arbre vénéré, j'éprouvai ce sentiment intime qui est l'écho de la foi, cette voix intérieure qui me disait: — incline-toi, car c'est la vérité, — et nous fûmes tous pénétrés du même sentiment. Ensuite il est une raison qui me fait toujours plutôt accepter que rejeter des traditions que des centaines d'années ont consacrées, et cette raison c'est que ce sont

toujours les âmes pieuses qui se communiquent de pareils souvenirs qui passent, ainsi que je l'ai déjà observé plus haut, comme objets de croyance d'une génération à l'autre. D'ailleurs, pourquoi n'admettrait-on pas que Dieu, pour qui tout est possible et dont les desseins sont impénétrables, ait voulu conserver parmi les Chrétiens le souvenir de l'arbre privilégié, qui a abrité de son ombre le repos de la Sainte Famille. Ce soin n'était pas au dessous de la dignité Divine, puisqu'il avait pour objet la glorification de ses trois élus: Son Fils, la Sainte des Saintes, qu'il lui donna pour mère et le bien heureux Joseph. Rappelons nous cet arbre maudit des récits évangéliques que notre Seigneur condamna à ne plus jamais porter de fruits, parce que se trouvant altéré, il n'y trouva point de quoi étancher sa soif. Si la *malédiction Divine* frappa cet arbre à jamais, pourquoi n'admettrions nous pas que la *bé-*

nédiction du ciel puisse faire vivre éternellement un arbre, dont l'ombre bienfaisante a ravivé les forces épuisées de Jésus et de sa sainte mère? pourquoi enfin n'admettrions-nous pas que quelqu'un de ceux qui furent témoins oculaires de cette sainte circonstance n'y ait point conduit plus tard, ses amis, ses parents ou ses enfants pour leur dire: — voilà la place où je les ai aperçus, voici l'arbre qui les a abrités de son feuillage! — que ceux-là aient fait la même confidence à d'autres, et que cet arbre que Dieu voulait laisser prospérer, ait vécu jusqu'à nos jours, de sa vie matérielle, soit devenu un des plus grands et des plus beaux sycomores qu'on puisse voir, et possède ainsi une existence morale impérissable, puisqu'après dix-huit siècles, on vient pieusement s'y recueillir.

Nous nous groupâmes autour de ce vénérable tronc et dans un pieux silence,

chacun reporta sa pensée vers cet enfant et cette mère qui peuvent tout pour notre bonheur ici-bas et pour notre félicité là-haut.

Quand nous eûmes fait notre prière à voix basse, nous nous empressâmes tous de nous emparer de quelques morceaux d'écorce de cet arbre, pour les emporter comme souvenirs.

Il nous fallut deux heures pour rentrer. Lorsque nous arrivâmes à l'hôtel, la soirée était déjà fort avancée, et le dîner en train; nous fûmes par conséquent encore une fois mal servis et mécontents d'un repas qui méritait à peine d'être appelé ainsi.

Après dîner, nous fîmes un tour sur le boulevart de l'Ezbékȳa. Mais je m'aperçois que j'allais oublier de mentionner ce qui fut l'objet de notre admiration, en traversant la campagne pour rentrer en ville. Le globe étincelant et embrasé du soleil, inondait de ses feux dorés le rideau bleu in-

fini qui s'étendait sur nos têtes, et à l'horizon opposé, brillait comme pendant à la rivale argentée du grand astre, la lune dans toute la plénitude de son disque, dessinait sa pâle et mystérieuse silhouette sur un fond plus sérieux. L'aspect de ces deux rivaux célestes, face à face, et aux prises dans un même et double but d'éclairer alternativement la terre et de se faire aimer et admirer de ses habitants, me ramenèrent en idée, puisqu'il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule, le comique souvenir d'une dispute classiquement bête entre deux individus dont l'un préférait le soleil, tandis que l'autre, appréciant davantage la lune, soutenait qu'il y avait infiniment plus de mérite à éclairer durant la nuit qu'au grand jour.

Notre promenade sur l'Ezbékya se borna à un seul tour par le principal boulevart, et à un temps d'arrêt devant un café-chantant, où une quinzaine d'arabes s'égosillaient

avec une véritable rage, en s'accompagnant sur toutes sortes d'instruments; en fait. il était difficile de décider ce qui, de la musique vocale ou de l'instrumentale, était le plus odieux.

Être en Egypte et n'y point apercevoir le vice-roi, eût été à mon avis aussi maladroit que l'était cet autre qui n'aperçut pas l'éléphant au milieu d'un cabinet d'histoire naturelle. Je me suis abstenu de dire que ce l'eût été autant que d'aller à Rome sans voir le pape, parce que cela m'est une fois malgré moi, arrivé à moi-même. Le Consul me proposa de m'annoncer au pacha pour le lendemain, et promit en conséquence de venir me chercher dans la matinée, une bonne heure avant le moment qui serait fixé pour l'audience.

Le Caire.

23 Mars.

Le consul général qui vint nous voir dans la matinée, commença par nous féliciter de ce que nous avions renoncé au désir de prendre part à la cérémonie de la veille dans la mosquée. Des étrangers en goguettes s'y étaient introduits, les individus qu'ils coudoyèrent pour pénétrer dans l'enceinte firent du tapage, les premiers en firent encore plus, et comme ils avaient des femmes dans leur société, le scandale s'en accrut au point que le pacha fit donner odre de les mettre à la porte sans autre forme de procès. On comprend qu'en pareille occurrence, tout individu habillé à l'Européenne, eût couru le risque d'attirer sur lui

l'attention de la foule qui ne se fût point gênée pour l'expulser aussi, à la suite des tapageurs.

Bien que ma visite au pacha ne fût qu'un effet de curiosité dissimulée sous une forme de politesse de voyageur-privé, je ne voulais pas donner lieu à quelque journaliste malveillant de s'égosiller contre la sauvage et hautaine indélicatesse d'un homme d'une certaine position sociale, ayant négligé de se mettre en tenue pour faire sa visite au vice-roi; on en eût peut-être fabriqué un paletot Menschikoff ou quelque canard analogue. En attendant, n'ayant pas pris avec moi de grande tenue, je me voyais obligé de m'en composer une ad hoc. Par dessus le petit uniforme de campagne que j'ornai de quelques décorations, je passai un cordon, et me coiffai, d'un bonnet de police. Je fis mettre à mon fils un petit *attila* hongrois et un fez turc, ce qui lui donnait un ex-

térieur de petit pacha. Mon cousin, imitant la composition quelque peu fantaisiste de mon accoutrement, s'en confectionna un qui surpassa le mien par le mariage libéral de son uniforme de chambellan, à la coiffure cosmopolite du cylindre bourgeois. Mon secrétaire, auquel je voulus aussi procurer l'occasion de voir le pacha, garda l'habit noir rehaussé de la cravatte blanche. Ainsi accoutrés, et accompagnés du consul-général, nous nous rendîmes au palais du vice-roi.

Une pâle et humble figure en justaucorps gros-bleu, coiffée d'un fez brun, nous reçut dans la cour du palais, devant la porte d'entrée. Prenant très-naïvement cet individu, pour un des nombreux domestiques — esclaves du pacha, ou pour le portier du château, je le laissai ouvrir la portière et m'aider à sortir de voiture, d'autant plus qu'il avait l'air d'y tenir tout particulierèment, car il en écarta une demi-douzaine d'au-

tres individus qui faisaient mine de vouloir se charger de ce soin.

En montant sur le péristyle, le consul prenant ce même individu par la main, me présenta dans sa personne le grand-maître des cérémonies, ce qui me surprit et m'embarrassa quelque peu, car je ne pouvais cependant lui dire: — mille excuses, monsieur, j'ai pensé que vous étiez un domestique. — Nous montâmes un assez bel escalier en acajou, aboutissant à une vaste salle d'attente qui, selon la distribution généralement adoptée dans les grands appartements orientaux, était flanquée aux quatre coins d'autant de salons latéraux. On nous fit entrer dans l'une de ces pièces, d'où la vue est très-étendue et très belle. Ornée de superbes glaces et d'un lustre en cristal à grand effet, cette salle était meublée à l'européenne avec des fauteuils et des chaises en bois sculpté et doré, recouverts de damas de

soie cramoisie, brochée de blanc; de plus l'inévitable divan turc longeait la rangée de fenêtres qui occupaient l'un des murs. Nous n'y attendîmes qu'un instant, le temps qu'il avait fallu au maître des cérémonies pour nous annoncer au vice-roi.

Nous retraversâmes la grande salle d'attente, pour être introduits dans un salon carré, qui faisait du même côté le pendant à celui que nous venions de quitter.

Saïd-pacha nous y attendait, et fit quelques pas à notre rencontre.

Qu'on se représente un gros homme, d'une taille au dessous de la moyenne, avec une tête qu'on n'oserait nommer belle que si beau voulait dire laid; une figure ratatinée, encadrée d'une petite barbe rousse, toujours sous l'effet d'une grimace qui lui fait fermer un oeil en élargisant l'autre, ce qui donne à la ligne de la bouche la même impulsion de symétrie rompue, des lèvres

en festons ridés, mettant au grand jour trois dents difformes et les embrasures de celles qui furent. Qu'on se représente, dis-je, cet homme d'un embonpoint extraordinaire vêtu tout de blanc à l'exception d'un fez brun-rouge, et l'on aura une idée exacte de l'apparition singulière qui s'offrit à nos regards. Ce vêtement, emblème de l'innocence, que le pacha affectionne à cause de la chaleur qui attaque si fort son embompoint, se compose d'une large jaquette dans le genre de celles que portent nos cuisiniers, d'une veste blanche plus étroite et boutonnée sous la jaquette, d'un châle qui entoure le bas-ventre et d'un ample pantalon blanc, en forme de jupe, cousue par en bas, avec deux ouvertures dans la couture, par où passent les pieds. Ce pantalon dans la confection duquel il entre une quantité d'étoffe, qui suffirait à habiller vingt personnes, recouvre de ses cent mille plis, un vaste ab-

domen et retombe en flottant sur cette partie (que par décence je veux bien nommer la continuation du dos) en un gros sac difforme, descendant jusqu'à la moitié des mollets. J'avais d'abord pris cette apparition de blanche colombe pour quelque eunuque, destiné à nous précéder devant le pacha, lorsque le consul me faisant un signe d'intelligence, s'empressa de me dire à demi-voix : — c'est lui. — Je repris contenance, et fis mon salut très convenablement; le reste des assistants se tira tout aussi bien d'affaire. Nous fûmes présentés les uns après les autres. Le pacha eut l'air de prendre pour une délicate attention, la coiffure du pays que j'avais pour cette circonstance donnée à mon fils. Il nous invita à prendre place près de lui sur un grand divan qui longeait les trois murs de la salle. Celle-ci était toute tapissée de damas jaune, bouton d'or; un tapis superbe, un immense lustre et des

glaces remarquablement belles en complètaient l'ameublement. Le maitre des cérémonies et d'autres charges de cour, les aides-de-camp et les esclaves restèrent à l'embrasure de la porte.

Sur un signe du pacha on servit des pipes; six individus uniformèment vêtus, entrèrent processionnellement, tenant chacun de la main droite un long tuyau de bois de jasmin, dont l'extrémité supérieure se terminait par un superbe bout d'ambre, enrichi d'arabesques en diamants sur un fond d'émail gris-perle, tandis que le bout incliné vers la terre supportait une cheminée de pipe, d'où s'élevait une colonne de fumée bleuâtre et aromatique, s'échappant de l'amadou parfumé qui recouvrait la couche de tabac. Cinq de ces pipes portaient des bouquins d'ambre, exactement pareils; la sixième destinée au pacha, était au moins trois fois plus élégante et plus riche. Les porteurs de pipes

entrèrent silencieusement un à un, se suivant de très-près. Arrivés au milieu de la salle, ils firent un profond salut au vice-roi, nous offrirent nos pipes respectives avec un geste étudié et original, puis ils posèrent sous les cheminées des assiettes en argent; celle du pacha était en vermeil. Un accès de fou rire allait s'emparer de moi, lorsque j'aperçus mon fils, que le consul avait d'avance prévenu de ne pas refuser la pipe qu'on lui présenterait, sérieusement assis sur le divan; la tête couverte d'un fez et tirant à travers une grimace involontaire, une bouffée de tabac d'un tuyau qui avait deux fois sa taille. Lorsque nos regards se rencontrèrent je lui fis signe de se borner à faire seulement semblant de fumer, il me comprit et joua parfaitement son petit rôle. Sur un second signe de Saïd-Pacha, une nouvelle procession, portant le café, entra avec les mêmes salutations; chaque esclave

avait une petite tasse turque, qu'il tenait avec deux doigts de la main droite, tandis que la main gauche passait successivement du front à l'endroit du cœur, expression d'hommage et de profond respect.

La tasse turque se compose, comme on sait, de deux pièces; d'un petit vase excessivement mignon qui contient le café, et d'un second petit vase en métal, argent, vermeil, or-pur ou émaillé avec, ou sans pierres fines, selon le luxe qu'y met le propriétaire. Ce second vase, qui a la forme de nos coquetiers, sert d'enveloppe ou de support à la tasse proprement dite. Ce service est, d'après moi, aussi original que gracieux, et je fus contrarié de voir qu'il commence à se perdre en orient. Dans les cafés publics on n'en voit plus. D'horribles petites tasses en porcelaine ou en faïence de fabrication européenne, remplacent déjà en grande partie le gracieux *findjane* oriental. Il est

vraiment déplorable de voir ces orientaux, qui s'entêtent à ne pas imiter des Européens ce qui serait réellement profitable à leurs intérêts, s'emparer tout-à-coup de quelques usages insignifiants, inutiles et ridicules, dans leur pays sourtout. Ainsi, par exemple, ce magnifique costume turc ancien, avec le gracieux turban qui avait l'avantage de préserver des coups de soleil, le voilà remplacé aujourd'hui, sans rime ni raison, par un affreux fez, qui de plus a l'inconvénient de ne pas garántir des rayons du soleil. Les larges vestes brodées, qui cadraient avec l'ampleur des châles, dont le climat oblige de s'envelopper à mi-corps, ont cédé leurs droits à des espèces *d'attilas* hongrois, confectionnés à la diable, relevés sur le ventre, qui restant malgré tout, enveloppé de châles dissimulés, fait remonter l'habit jusqu'au menton. Quant à la pantoufle turque qu'on pouvait mettre et ôter

en un clin-d'œil et qui par conséquent répondait parfaitement à la coutume du pays: de quitter la chaussure à la porte, ne voilà-t-il pas qu'aujourd'hui l'armée turcque y substitue une bottine, et comme celle-ci n'est plus destinée à être ôtée en entrant dans la chambre, on y a ajouté une seconde chaussure, qui n'est autre qu'une méchante galoche en gros cuir et parfois même en caoutchouc. La belle invention, dans un pays où l'on va de préférence à pied et où l'ardeur du soleil élève parfois la température d'été jusqu'au delà de 30° Réaumur.

Les Anglais, dont le Caire est la grande station dans le trajet qu'ils ont à franchir de leur patrie jusqu'aux Indes et vice-versa, s'efforcent de britanniser cette ville et ils y parviennent. Tous les hôtels, en effet sont arrangés et tenus à l'anglaise, et la monnaie anglaise est celle qui y a le meilleur cours; tous les calculs se font par les mar-

chands indigènes mêmes, sur la base des valeurs anglaises; dans les auberges on ne parle qu'anglais, les domestiques et les commissionnaires arabes ne connaissent en dehors de leur propre langue que l'anglais.

Malgré son incontestable laideur, la figure de Saïd-Pacha est intelligente et exprime une certaine finesse malicieuse et caustique. La conversation, vive, facile et variée, ne tarde pas à justifier ce que promettent ses traits sous le rapport intellectuel. Il possède la langue française dans la perfection.

Saïd-Pacha était grand-amiral du temps de son père; depuis lors, il se bat les flancs pour aimer la mer et n'y parvient pas, dit-on, parce que la mer lui veut du mal. Il y a toujours deux ou trois bateaux à vapeur qui chauffent sous ses fenêtres, et lorsque le baromètre monte, et que le vent paraît endormi, le vice-roi se précipite à bord, pour débarquer aussitôt que le vent fraî-

chit. Un jour il eut la fantaisie de faire un voyage en Europe ; toutes les dispositions étaient prises : le consul de France avait annoncé le prochain débarquement de Son Altesse à Marseille; les appartements, les voitures et le service y étaient déjà préparés pour le recevoir ; le grand-amiral vice-roi était même déjà embarqué avec une suite nombreuse, quand tout-à-coup un perfide coup de vent, partant de la côte d'Afrique, vint lui travailler le cœur. Plus malade que qui que ce fût à bord, vite il appela le consul de France, qui était du voyage, pour lui déclarer que, par une mer semblable, il n'y avait pas moyen de continuer la traversée, et que décidé à rebrousser chemin, il le chargeait, aussitôt débarqué à Alexandrie, d'écrire à son gouvernement les motifs majeurs de son abstention. Le consul, pesant tout le ridicule qui en rejaillirait sur lui-même, supplie le pacha de souffrir encore

quelque temps avec résignation, recourt même au mensonge pour l'assurer que le baromètre promet un changement favorable, finit enfin par persuader au grand-amiral qu'il ne serait point de sa dignité de vice-Neptune de fuir pour un peu de houle. Cependant la mer grossissait toujours; le pacha, exaspéré et souffrant le martyre, envoie à tous les diables sa réputation de marin, les jugements des Français, les instances du consul qui était à bout, et ordonne de tourner le gouvernail et la proue dans la direction d'où soufflait le khamsin. Depuis lors, il ne se hasarde plus à traverser la Méditerranée, et se borne tout au plus à longer le Nil ou à sortir du port d'Alexandrie, pour faire une promenade en vue des côtes de cette résidence.

Les traits caractéristiques de Saïd-Pacha sont: 1) qu'il s'arrange très-habilement de manière à ce que jamais personne ne sache au juste

où il sera le lendemain. Il n'a jamais de résidence fixe; aussitôt qu'il a vent de quelque affaire politique qui oblige un consul quelconque à venir lui soumettre les difficultés d'une question qui se complique, il monte à bord de son bateau et donne l'ordre d'appareiller, sans dire où il compte se rendre. Cette incertitude fait le désespoir des consuls; en attendant ils se voient obligés, en l'absence du vice-roi, de traiter la question avec ses ministres, qui de leur côté s'empressent de tenir le pacha au courant de ce qui se passe, envoyant courrier sur courrier, le chercher de tous côtés. En attendant, il réfléchit et ne revient que pour donner une décision un peu tardive, mais mûrement combinée. 2) Le zèle que le pacha déploie à l'endroit de ses troupes va jusqu'à l'incroyable. Dans sa sollicitude pour le bien-être de ses soldats, et principalement de sa garde, il a augmenté la paie, amélioré la

nourriture et l'habillement, et les progrès qu'il a fait faire à son armée, en prévision de la guerre sont incontestables; il ne craint même pas de compromettre le prestige de sa quasi-souveraineté, en se faisant le caporal des casernes où il passe des heures entières à faire exercer, à examiner les habits et les chaussures etc. il y a plus, il aime parfois à ménager à ses soldats de véritables surprises d'enfant: on dit en effet qu'il fait venir de Paris, moyennant des sommes exorbitantes des bonbons et des fruits confits et qu'il se plaît à distribuer ces friandises à des bataillons entiers.

Le consul m'ayant prévenu qu'aucune conversation ne ferait plus de plaisir a Saïd-pacha que celle touchant son thème favori: la supériorité de ses troupes, j'eus naturellement soin d'amener cette question sur le tapis; aussi le vice-roi fut-il à mon égard d'une amabilité charmante et m'offrit-il même

de revenir chez lui dans l'après-dîner pour me montrer les soldats de sa garde qui se trouvaient en ce moment au Caire. J'acceptai la proposition avec d'autant plus d'empressement que j'étais en effet très-curieux de m'en former une idée.

En dehors de ce sujet, la conversation roula d'abord sur ses mérites comme marin, mérites dont le pacha fit lui-même un sincère éloge. — Si j'avais continué — disait-il — à ne m'occuper que de cette science, ainsi que le voulait mon père, j'aurais un jour marqué dans l'histoire universelle de la marine, car j'étais heureusement doué de toutes les qualités, de toutes les capacités qui forment les grands hommes de mer. — Par politesse comme par égards, je m'efforçais d'avoir l'air convaincu de cette assertion équivoque, mais j'ignore si ma contenance forcée, n'a pas parfois trahi mes doutes. Touchant le sujet du perfectionnement des armes à feu, Saïd-

pacha, éclata en une espèce de rage en me racontant, qu'un de ses médecins européens, qui avait été par hasard le premier à lui parler des canons rayés, s'était offert de commander et de faire venir de Turin un certain nombre de ces canons pour l'armée égyptienne, et que lui, le pacha, avait accepté cette proposition.

— Mais, imaginez-vous — me dit-il en devenant cramoisi de colère, que cet infâme drôle, après m'avoir enlevé un argent fou, a eu l'indignité de se jouer de moi; au lieu de canons il m'a livré de la drogue, car ces pièces n'ont pas seulement supporté le premier essai d'épreuve avec le quart de la charge qu'on donne ordinairement aux canons dont on expérimente la solidité; ils ont tous éclaté en cent mille pièces comme du verre. Avez-vous une idée d'un filou pareil? — Je me permis de répliquer, que le docteur ne savait sans doute pas qu'on exige d'une

pièce d'artillerie plus de solidité que d'une seringue. Le vice-roi se mit à rire et ajouta qu'il eut mieux valu en effet, au lieu de commander à l'Esculape une acquisition de canons, de le laisser à son métier de charger les seringues. La manière plaisante dont Saïd-pacha prit l'observation que je lui avais faite à propos de ses prétendus griefs contre le médecin, me prouva qu'il s'était aperçu que lui-même avait les premiers torts. Parlant ensuite de l'état sauvage des Arabes, il déplora l'énorme difficulté de trouver des hommes capables de lui venir en aide, et se vanta d'avoir beaucoup fait pour améliorer le bien-être de la nation.

Enfin, le consul m'ayant prévénu que le vice-roi ne jouït pas de la prérogative de congédier son monde aux audiences qu'il donne aux étrangers, je levai la séance moi-même lorsque j'en eus assez; il me serra très-affectueusement la main en me don-

nant rendez-vous pour les quatre heures dans son château privé sur le Nil. Nous rentrâmes déjeuner, et fîmes un tour dans les bazars.

A l'heure convenue pour la revue, je me rendis avec le vice-consul à l'endroit indiqué, où le pacha s'était hâté d'arriver le premier, pour s'assurer par lui-même, si les troupes étaient dans l'état brillant, où il désirait les faire voir à un officier étranger. Le palais en question que le vice-roi affectionne tout particulièrement, a été édifié sur un emplacement qu'il a acheté à sa sœur, Le Nil y roule si près ses eaux, qu'elles ont l'air de friser le soubassement de l'édifice. Le paysage est plat, un peu monotone, mais vert et par conséquent reposant agréablement la vue après la poussière, la pierre et le sable qu'offre l'aspect sérieux de la ville. Le palais n'est pas grand, mais très-élégant tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; cependant il n'est pas d'un style de

pureté irréprochable car, bien que le mauresque prédomine, on y surprend des réminiscences de différents genres qui du reste ne nuisent pas à l'ensemble. Le fond des murs extérieurs est rouge et revêtu d'arabesques blanches en relief, travaillées à jour, ce qui fait l'effet d'un voile de dentelles jeté sur une étoffe rougeâtre. L'appartement du pacha est presque de plein pied; quelques marches seulement d'un escalier en marbre blanc conduisent de la cour du château à la salle de réception, qui n'est précédée ni d'antichambre ni de salon d'attente. Je n'ai vu que cette seule pièce, qui est très-richement meublée et qui contient, les plus beaux modèles de ces glaces magnifiques pour lesquelles le vice-roi dépense des sommes si exorbitantes. La cour du palais est vaste, encadrée de trois côtés par des maisons très-élevées, dont le palais n'occupe qu'une partie donnant sur le fleuve.

Ces maisons sont des casernes, nouvellement construites par le vice-roi, désireux d'avoir toujours à côté de lui ses soldats bien-aimés, auprès desquels il passe la majeure partie de ses loisirs.

En entrant dans la cour du château, je trouvai le régiment des nègres rangé en bataille. Il était placé en colonnes par bataillons, spectacle curieux et fort beau par la grande originalité, que celui de deux mille nègres, tous choisis parmi les plus noirs des noirs, et vêtus de blanc de la tête aux pieds. Tous ces hommes sont de haute taille à larges épaules, respirant la force et l'ardeur de la jeunesse, prêts à endurer les plus rudes fatigues, et tous beaux de cette laideur des bouledogues, devenant beaux à force d'être laids. Le vêtement, qui se compose d'une jaquette, d'une veste et d'un large pantalon, est, comme celui du pacha, tout en toile. Un fez brun-

rouge sur une calotte blanche qui dépasse, couvre la tête.

Musiciens, tambours et fifres sont aussi des nègres; il n'y a que les officiers qui ne le soient pas, ou du moins qui le soient moins, car bien qu'en Europe, ils fissent l'effet de ramoneurs sortant de leurs cheminées, ils ont l'air d'avoir déteint à côté du noir de jais des soldats. Le pacha venait de passer devant leurs rangs et se tenait sur la terrasse de marbre qui surmonte l'escalier du palais. Il me reçut presqu'avec effusion et m'engagea à passer devant la ligne des bataillons, qui prirent les armes et me les présentèrent, lorsque le vice-roi se retira dans la salle.

Je fus frappé de la bonne tenue, de l'alignement et surtout de la qualité des fusils, tous à percussion et rayés, paraissant ne pas avoir été livrés par le grand maître des lavements de son Altesse. Au moment

où je m'acheminais vers le palais pour faire au pacha des compliments à perte de vue sur l'état de son régiment nègre, il reparut sur la terrasse, et accueillit avec une satisfaction extrême mon gros paquet de louanges, d'ailleurs véritablement sincères. Il fut si content de ce succès, qu'il donna aussitôt l'ordre de faire prendre les armes à un régiment de blancs et à la cavalerie, qui parurent sur le terrain, dès que les nègres eurent, par ordre du vice-roi et à deux reprises, défilé devant moi, d'abord par pelotons, puis en colonnes serrées par bataillons. La musique laisse à désirer, sans cependant être trop mauvaise, car il faut faire la part de la nature primitive des gens appelés à l'exécuter. Le défilé fut vraiment très-passable. Là-dessus nouveaux éloges de ma part et nouvelle joie du pacha.

Le régiment des blancs, étant encore de beaucoup supérieur à celui des nègres, m'ar-

racha de nouveaux compliments, qui transportèrent le vice-roi de satisfaction. Il me fit passer cette troupe en revue de la même manière; vint ensuite la cavalerie. Le régiment de cavalerie légère est bien monté, bien vêtu, bien sellé et bien armé; les chevaux sont de la race du pays, de taille moyenne et font l'effet d'être bons, sans pécher par trop de beauté, ce qui d'ailleurs n'est qu'un luxe, dont un régiment de cavalerie n'a pas besoin pour être excellent. A l'arrivée de la grosse cavalerie, qui heureusement ne se compose que d'un seul escadron, destiné à faire de l'effet aux grandes revues, et aux cérémonies, il me prit une formidable envie de rire. De mauvais chevaux, lourds et laids, achetés en Allemagne et probablement aussi par l'entremise d'un pharmacien ou d'un tailleur, à quelque marché de chevaux de charrue, étaient montés par des gens ridiculement accoutrés de costumes prétentieux,

comme des comédiens de carnaval. Des casques en cuivre doré, surmontés de plusieurs panaches énormes et de beaucoup d'autres ornements, aussi disgracieux que lourds, jurant d'une manière risible avec la chaleur tropicale du climat, écrasaient des figures tout hébétées par le poids de cette coiffure grotesque et souffrant d'une température de serre chaude, qui amenait aux bords des visières des cataractes de sueur. D'horribles uniformes à collets montants, en gros drap, produisant le même effet aquatique sur le reste du corps, et recouverts de cuirasses métalliques mal faites et mal ajustées. se transformaient à la hauteur de l'abdomen en jupes blanches à mille plis, faisant fonction de pantalons.

Dans une cour attenante était rangée l'artillerie. Je n'ai pas été à même de juger comment elle s'acquitte de son métier principal, mais je lui trouvai bonne mine. On

me fit voir des pièces de 6, de 4 et de 3, toutes en bronze, mais rayées; les attelages se composaient de mulets extraordinairement forts. L'infanterie est de quatre bataillons, de la force de 550 hommes effectifs, c'est-à-dire que le vice-roi n'admet aucun motif d'absence dans les rangs, sauf pour cause de maladie, les ouvriers, les boulangers, les ordonnances, chargées des commissions qu'exige le service. formant des pelotons surnuméraires à part, libérés une fois pour toutes du service de front. La carabine *Minie* est l'arme de l'infanterie. Après la revue, on me fit voir le pain des soldats: il était frais et pur de goût; chaque pain a deux pouces de diamètre; le soldat en reçoit cinq par jour, et journellement aussi une portion de viande d'après une mesure du pays, dont je n'ai pu exactement apprendre le degré comparatif. Pendant que nous fumions avec le pacha, entra un de ses vieux généraux,

traînant ses jambes à la remorque de son gros corps, qui paraissait ne plus s'en soucier, à-peu-près dans le genre des éléphants vus par-derrière. Le vice-roi me dit en le voyant entrer: — Voilà un de mes braves les plus distingués, *jugez du reste,* ajouta-t-il. — Il a commandé en Crimée ; je vous demande s'il en a l'air? Ça se fait vieux et demande à être rafraîchi.

Saïd-Pacha fit l'éloge de ses troupes, et parla de la force qui les caractérise et les distingue de tous les autres soldats. Sous ce rapport le vice-roi avait raison : le soldat arabe peut supporter les fatigues, les chaleurs, les influences malsaines de l'abus de l'eau et des fruits, sans qu'il soit question de ravages causés par les fièvres, comme c'est le cas avec les troupes européennes, dès qu'elles se trouvent transportées dans des conditions de climat et d'hygiène sortant de l'ordinaire. Le vice-roi observa avec

beaucoup de raison, qu'il ne craignait aucune guerre d'invasion en Égypte — car les meilleures troupes européennes — dit-il — malgré toute leur supériorité, se verraient en peu de jours vaincues par notre arme la plus meurtrière pour les étrangers : le climat. Nous n'aurions pas de stratégie trop raffinée à développer — ajouta-t-il, — car il ne s'agirait que de les attirer bien dans le fond du pays, puis nous verrions alors qui de nous ou des Européens supporterait le mieux l'effet de 48° Réaumur à l'ombre, supposé qu'il y en eût, le manque d'eau et quelques autres petits inconvénients. En somme, Saïd-Pacha n'avait pas tort, mais il généralisait trop, ce me semble, les motifs qui lui inspiraient tant de sécurité, car il oubliait l'armée anglaise des Indes, qui, sans avoir besoin de venir d'Europe en Égypte, pourrait au besoin fournir à un ennemi européen quelques régiments, non moins aguerris que les siens

aux rayons d'un soleil ardent et aux inconvénients atmosphériques, sans parler des régiments français de l'armée d'Afrique.

Après avoir pris congé du vice-roi, je traversai les deux grandes cours au bout desquelles je devais regagner ma voiture, et passai près de l'écurie du vice-roi. On était justement en train d'épousseter deux de ses voitures, dont l'aspect aussi élégant qu'original mérite d'être mentionné. Un petit coupé à deux places, de forme très-gracieuse, confectionné à Londres, à un prix fabuleux, portait les initiales du nom de Saïd-pacha, en vermeil sur un écusson émaillé, représentant un manteau de pourpre, doublé d'hermine, et surmonté d'une couronne princière; ces écussons se reproduisaient sur les panneaux des portières, sur le revers des deux strapontins, à l'arrière et sur le devant de la voiture. Le fond de cette voiture, d'un beau bleu magnifiquement verni, comme

si c'eût-été de l'émail, sortant des mains d'un bijoutier, faisait supérieurement bien ressortir ces ornements, travaillés en relief avec un goût tout-à-fait artistique. Les cuirs du carosse étaient gris-perle, pour paralyser l'effet d'un soleil trop ardent. Tous les détails en métal qui sont habituellement en fer ou en acier étaient en argent. L'intérieur de la voiture était richement tapissé de satin blanc, orné de belles bordures d'un, gris tendre. A côté de ce coupé se trouvait un cabriolet, décoré exactement de la même facon. Les grandes écuries du vice-roi étant à la citadelle, il n'y avait là pour le moment que ces deux voitures et quatre chevaux, dont deux juments anglaises, assez belles, et deux trotteurs noirs de Russie, dont le vice-consul venait de faire hommage au pacha.

A propos de chevaux arabes, je demandai

entre autres choses à Saïd-Pacha, dans quelle partie de la Syrie je pourrais voir les plus belles races de chevaux pur-sang.

— Nulle part — me répondit-il. Le vrai cheval arabe n'existe plus; j'en cherche partout, — continua-t-il, mais c'est comme si je chantais; on n'en trouve plus d'irréprochables, comme il en existait du temps de nos ancêtres; la race est défigurée, dégénérée, en un mot, ce n'est plus ce que c'était autrefois. Dans les villes il est impossible de rencontrer des chevaux qui méritent qu'on en fasse l'acquisition, et ce n'est tout au plus que dans quelques villages, à cinq ou six jours de marche de Damas vers l'intérieur du pays, à Hamma par exemple, ou dans quelques autres localités non loin de là, qu'on trouve, moyennant des sommes folles, d'assez beaux chevaux, approchant de la belle race dont la perfection n'existe plus aujourd'hui.

Nous fîmes un tour dans les bazars et rentrâmes à l'hôtel pour dîner.

Les Anglais étaient tous partis dans la matinée, les uns se dirigeant vers les Indes par Suez, les autres vers l'Angleterre. La table-d'hôte, devenue infiniment moins nombreuse, fut dressée dans un petit salon, moins bruyant. Le dîner, cependant, n'en fut ni meilleur ni mieux servi. Bouillon de mouton, côtelettes de mouton, mouton froid, entrée de riz au mouton, omelette à la graisse de mouton, mouton rôti, et pour la clôture, pudding au suif de mouton. Bref c'était bien le cas de dire : — Mouton, que me veux-tu ? — et si ce malheureux mouton, dont on ne sort plus en Orient, pouvait parler, il répondrait : Je veux vous empester, et ma foi, j'y parviens. En effet, tout sent, ou plutôt tout pue la peau de mouton, et l'on finit par prendre cette viande en horreur. On me dira peut-être

que je calomnie cette pauvre bête qui fait les délices de tant de gastronomes. Si vous me parlez d'un mouton engraissé qui, avant de devenir la victime du bourreau culinaire, reste tranquillement, des semaines entières à jouir de sa paresse et d'une nourriture appropriée à l'amélioration de sa chair, d'un mouton qui passe sans tourments préalables et directement au suplice définitif, j'en mangerai volontiers avec vous, et le trouverai bon; mais figurez vous un malheureux animal qui, comme les pauvres gens, de ce pays n'a vécu longtemps que d'air et d'un peu de rien du tout, arrive épuisé, par un soleil brûlant, de ses pâturages illusoires, droit à l'abattoir où le couteau du cuisinier lui donne enfin le coup de grâce, avant même que sa transpiration maladive n'ait eu le temps de se calmer, et vous comprendrez la différence! — Passons. —

Pour avoir la possibilité de se rassasier un tant soit peu, à ces sortes de repas il faut d'abord

avoir étudié le métier de prestidigitateur, car pour peu qu'on mange convenablement, sans jeter les morceaux à la manière du glouton dans le réservoir abdominal, on est frustré des mets, qui ont précisément meilleure mine que ceux qu'on vous sert. Les vins y sont assez médiocres, et l'on se rattrappe généralement sur le porter et la bière anglaise.

Les Pyramides.

24 Mars.

Le jour s'annonça par une matinée fraîche; le ciel était couvert, et nous, de nous en réjouir, dans l'espoir d'éviter l'ardeur insupportable du soleil dans la plaine des pyramides de *Djizeh*, qui sont celles que les voyageurs visitent de préférence, d'abord parce qu'étant les plus grandes elles sont les plus intéressantes, et puis parce qu'elles sont les plus voisines du Caire.

Il avait été convenu dès la veille qu'on se mettrait en route à sept heures du matin, et qu'on se rendrait en voiture jusqu'au Nil, pour se mettre à dos d'ânes sur la rive opposée, où les bêtes avaient été commandées

d'avance. J'avais recommandé au drogman qui devait nous accompagner, de me réveiller à six heures. Ne voilà-t-il pas que cet imbécile, insouciant de la marche véritable du temps, et se figurant qu'il était six heures, vint me réveiller trois heures plus tôt; et lorsque je lui fis observer avec humeur qu'il s'est trompé, en lui demandant pourquoi il a été venu me déranger au beau milieu de la nuit: — parce que je n'ai pas envie de dormir — fit-il, d'un ton si naïf et si bête que je sentis ma colère désarmée.

A six heures et demie, tout le monde est exact à l'appel; on déjeune à la hâte, on remplit un panier de quelques provisions froides: des oeufs, du mouton froid, une vieille poule rôtie, des citrons et des oranges, des flacons d'eau, mélangée de Rhum et de sucre, et l'on part.

En cheminant, on nous fit remarquer le palais de Soliman-pacha, rénégat, tout

récemment passé de ce monde, où il échangea les consolations du christianisme contre la religion de Mahomet, dans cet autre monde, où le Christ, qu'il a abjuré, jugera Mahomet et ses aveugles disciples. Le cœur est saisi de terreur, en pensant à ce que doit être le réveil d'une âme de renégat, dans l'autre monde, devant le tribunal suprême.

Les voitures s'arrêtent; on va un petit bout de chemin à pied, à travers un espace quasi impraticable; on descend la côte un peu escarpée du rivage, et enfin on atteint le Nil, cet immense fleuve, que tant de générations ont salué du nom de saint, à cause du bienfaisant limon dont il recouvre les champs voisins, de la fertilité miraculeuse que ses eaux font naître partout où elles favorisent le sol de leurs fructueuses caresses.

Singulier phénomène que cette grande artère liquide qui alimente tout un pays,

et dont la source et la crue sont entourées de mystère. Ce fleuve prend son cours du fond des sables, sans qu'aucune montagne le rejette de son flanc; il paraît ne pas avoir de raison d'être, et cependant quel fleuve des cinq parties du monde pourrait rivaliser d'utilité et de puissance avec le Nil prédestiné, qui vit naître Moïse, prédestiné lui aussi, comme lui ignorant sa naissance, et comme lui, enfin, né pour parler aux siècles de la puissance divine et de ces grands mystères.

Les rives ne sont point belles, et l'eau du Nil, comme celle du Danube et du Rhin, comme l'eau enfin de tous les grands fleuves, est bourbeuse.

Comme il soufflait un gros vent de mer, la rivière était agitée par de grandes vagues écumantes et capricieuses, ce qui rendit notre traversée en bateau un peu plus longue qu'elle ne s'accomplit dans des conditions normales.

Nous aperçûmes près de l'endroit où

nous montâmes en bateau, une machine toute primitive pour prendre l'eau du Nil. C'était une grande roue en bois, recouverte d'un mauvais toit en planches, à laquelle était fixé un grand nombre de petits vases d'argile qui, à chaque tour de roue, descendaient alternativement dans l'eau, et remontaient remplis, pour verser leurs contenu dans des réservoirs plus vastes. A l'autre bord du fleuve, nous attendaient nos montures, dont le choix avait été très imparfaitement exécuté; elles étaient toutes chétives, décharnées, ruinées des jambes et elles ne pouvaient qu'inspirer de l'inquiétude. Comme il fallait cependant se décider, j'en réglai la distribution selon l'habileté des cavaliers qui devaient les monter, et laissant aller mon monde en avant, je restai à faire quelques dispositions relatives à notre retour. Déjà, pour rejoindre les miens, j'avais mis mon souffre-douleur au galop. A peine lancé

à fond de train, le malheureux âne, pliant sous le fardeau dont je l'affligeais, bronche des quatre pieds et roule comme une boule en m'entraînant dans sa chute. Je me donnai une forte contusion à la jambe, une autre au côté et une écorchure si soignée au coude qu'elle présentait à s'y méprendre l'aspect d'une plaie; le tout fut couronné de la secousse générale, que produit sur une constitution qui n'a pas les apparences étiques, un carambolage à plein-fouet. Je me relevai tout fangeux, et après avoir perdu mon temps à gourmander le drogman d'avoir si mal soigné le choix de nos montures, je m'emparai de son âne et repartis à toute bride, cette fois plus heureusement. Mais ce bonheur fut de courte durée; en effet, après avoir rejoint la compagnie, mon baudet de rechange attendit que nous fussions tous réunis, pour se flanquer par terre à son tour, mais cette fois d'une manière encore plus impardon-

nable, car il n'avait pas même l'excuse d'une allure trop fougueuse, puisque nous cheminions tout doucement au pas ; il perdit l'équilibre au tournant d'un sentier et roula à terre avec sa charge, dont je représentais l'effectif. Furieux, j'agonisai derechef et drogman et muletier ; mais à quoi bon tout cela après coup, alors que toute ma personne avait déjà été mise en compote. Dumoins m'empressai-je de retirer de cette double expérience de chûtes l'enseignement de faire conduire à la bride les baudets que montaient ma femme et mon fils. Nous traversâmes une forêt de palmiers, parsemée d'acacias blancs très-touffus. L'aspect de quelques milliers de ces arbres splendides, à troncs élancés, découpés en losange, agitant leurs élégants panaches dans les airs, produit un singulier effet ; c'est le — *phœnix dactylifera* — ou dattier proprement dit, très-commun en Égypte. Le tableau pittoresque

que nous offrait ce bois de dattiers était complété et animé par les Arabes, qui grimpaient avec l'agilité du chat le long de ces troncs infinis, dépourvus de branches, pour élaguer de la cime les rameaux desséchés, nuisibles à leur développement.

Les Arabes ayant une prédilection prononcée pour les couleurs un peu criantes, surtout pour le rouge, le bleu-de-ciel et le jaune-clair, c'était un singulier coup d'œil que celui que nous offraient ces arbres majestueux, tantôt recouvrant de leurs touffes gracieuses des bouquets d'hommes, brillant au soleil dans leurs vêtements bariolés, tantôt les laissant apercevoir le long de leurs tiges, montant ou descendant comme des reptiles.

Des troupeaux de chèvres et de buffles se présentaient fréquemment à notre rencontre. Au sortir du bois, nous traversâmes un petit village d'assez mauvaise apparence, pauvre et sale, mais qui se montrait cepen-

dant dans son plus beau moment. Il y avait marché. Légumes, poissons, moutons, ustensiles en terre et en bois, quelques nippes entourées d'enfants entièrement nus, et de femmes ayant le visage couvert, mais les jambes nues et la gorge au vent: tel est le spectacle qui s'offre à votre vue.

Les femmes arabes nées dans la misère, croupissant, leur vie durant, dans la saleté, l'esclavage et l'indigence, sont, malgré ces conditions qui tuent la beauté et la grâce surtout, assez généralement bien bâties et conservent sous leurs sordides haillons une démarche et des mouvements gracieux et nobles. Il est surtout joli de voir la femme arabe porter les fardeaux, dont son double métier de mère et de servante la charge à la fois. Ou bien c'est une immense cruche d'eau ou de lait, qu'elle retient sur sa tête en arrondissant gracieusement le bras, tandis que son enfant à califourchon sur ses épaules,

se cramponne à elle de ses petites mains; ou bien enfin c'est une corbeille en jonc, toute remplie de sa progéniture, que d'une main elle porte sur le dos, tandis que de l'autre elle traîne à la remorque quelque véhicule, chargé de denrées ou de poterie qu'elle va vendre au marché.

Nous cheminions déjà depuis près de deux heures et les pyramides paraissaient nous cogner le nez, quand le drogman nous dit: — nous voilà presqu'à moitié chemin. — La chaleur commençait à devenir indiscrète, le paysage plus ou moins insipide: devant nous le désert, dont l'horizon plat n'était interrompu que par les contours des trois monuments éternels, vers lesquels nous nous dirigions.

Malgré la chaleur du soleil, il soufflait un vent assez violent qui nous envoyait des nuages de poussière, et, bien qu'on se dit pour s'en consoler, que ces atômes étaient des

débris de ces pyramides qui virent passer les Pharaons, nous eûssions préféré les laisser aux dits Pharaons plutôt que d'en remplir nos yeux.

Enfin nous y voilà! . . . les indestructibles masses de pierre semblent nous regarder avec mépris, et nous rappeler ces millions d'êtres qui naissent, s'agitent et disparaissent, tandis qu'elles, avec leurs corps de granit, voient passer les siècles, et silencieuses et fières, défient depuis quatre mille ans le temps et les hommes. Une sensation toute particulière vous saisit au moment où vous vous arrêtez face à face devant ces imposants et uniques monuments du désert. Ce n'est que tout près des pyramides qu'on aperçoit les sinuosités considérables qui brisent le niveau de leurs faces colossales et rompent les arêtes où ces faces se joignent, lignes autrefois droites, et qui aujourd'hui encore, par l'effet de l'immensité des édifices, paraissent telles,

vues à distance. De près, les surfaces de toutes les pyramides, sauf de rares intervalles, font l'effet de gigantesques escaliers en dégradation, dont quelques marches ont parfois jusqu'à deux mètres de hauteur; de là la difficulté de monter ces monuments sans l'aide des Arabes qui, voyant de loin arriver des étrangers, accourent en grand nombre, pour leur faire escalader ces pierres, moyennant quantité de bakschisch, multipliés sous maints prétextes. En 1845 je voulus me donner ce plaisir; trois Arabes s'emparèrent de moi, deux d'entre eux me saisirent chacun par une main, et le troisième me poussait par derrière. A peine ces gens vous ont ils empoigné qu'ils partent comme l'éclair, sans plus faire attention à vous, à vos cris, à vos menaces, à vos prières. Connaissant les passages les moins périlleux, ils fixent d'un regard sauvage la ligne qu'ils ont à suivre et montent, sautent

d'une pierre à l'autre comme des gazelles, vous laissant vous débattre des pieds et des jambes comme bon vous semble, et vous donner des contusions sans fin, vous relevant par la force d'impulsion de leur propre allure, et ne s'arrêtant tout court qu'à mi-hauteur de la pyramide pour reprendre haleine et vous donner le loisir de vérifier, si tous vos membres sont encore attachés à votre personne. Pendant cette petite halte, les Arabes vous offrent de l'eau, qu'ils ont toujours soin d'apporter avec eux; tentation infernale, dont on doit à toute force s'abstenir, si l'on tient à rester de ce monde.

Au sommet de la pyramide de Chéops, qui est la plus élevée de toutes, on est tout surpris de se trouver sur un assez vaste plateau, tandis que, vue d'en bas, la pyramide fait l'effet de finir en pointe dans l'espace. Nous nous sommes abstenus cette fois de regrimper sur ces montagnes arti-

ficielles; mon cousin trouva de son côté aussi cette maxime très-juste, et malgré les instances pressantes des Arabes, qui nous obsédaient pour nous engager à monter, nous nous contentâmes de mesurer à l'oeil nu ces géants de quatre mille ans.

Il est une chose beaucoup plus pénible encore que celle d'escalader la pyramide jusqu'au sommet, c'est la torture de pénétrer dans l'intérieur, où l'on arrive au moyen d'un boyau aussi étroit que bas, dépourvu d'air et de jour, suffocant et d'une température, rendue insupportable par l'effet des pierres, rôties au soleil. C'est à peu près au tiers de la hauteur de la pyramide qu'on entre dans ce corridor sépulcral, qui vous introduit, à demi-asphyxié et complètement échiné, dans une salle carée assez vaste, qui est la tombe proprement dite d'un Pharaon quelconque. Un sarcophage en granit se trouve adossé à l'un des murs; il n'est point

recouvert et à la lueur des torches qui, tout en vous éclairant dans les ténèbres de ce tombeau, paralysent votre respiration et vous suffoquent, qu'apercevez vous? — une poignée de poussière qui, soit sable accumulé par la marche du temps, soit restes des cendres Pharaoniennes, vous rappelle le néant des gloires de ce monde! ayant déjà pour ma part, visité cette salle auparavant j'avais avant de nous rendre aux pyramides, déclaré à ma famille qu'elle devait aussi bien renoncer à escalader les pyramides, qu'à pénétrer dans leur intérieur.

Après avoir regardé, admiré, regretté, glorifié à satiété, ces restes de l'antiquité la plus reculée, nous prêtâmes l'oreille aux cris de nos propres entrailles, et choisissant une place sur le pan en ruine d'une autre pyramide, en face de la doyenne, nous nous y établîmes à l'abri du vent, pour faire honneur au repas frugal, que nous avions eu

la précaution de prendre avec nous, pour parer aux éventualités d'une faim probable.

Pendant qu'on étalait les provisions, entassées dans la corbeille nourricière, je m'amusai à faire un croquis de la pyramide voisine de celle de Chéops, qui était la plus avantageusement éclairée par les rayons du soleil, et qui, quoique inférieure en grandeur à celle-ci, est la mieux conservée. Deux grandes aigles planaient en ce moment dans les airs autour du majestueux monceau de pierres.

Malgré l'appétit qui nous excitait, le déjeuner parut bien mauvais; le mouton, non content de sentir le bouc, s'était encore parfumé par l'effet de la chaleur du jour; le vin était aigre, l'eau devenue tiède, le pain sec; nous en usâmes tout de même; et pour compléter le festin, les Arabes nous firent du café oriental pur, mais très-impur de soins;

en effet les tasses exhalaient une odeur infecte; apparemment qu'elles avaient été essuyées avec quelque torchon, qui avait vu sa dernière lessive au temps des premiers rois. Il nous suffit, bien entendu, d'approcher seulement ce liquide de nos lèvres, pour l'abandonner immédiatement aux chiens.

En partant du Caire, je m'étais muni de ma carabine, dans l'espoir de tirer chemin — faisant quelque gibier ou quelques oiseaux extraordinaires; mais en pensant ainsi, je m'étais fait illusion, et mon fusil serait revenu vierge à domicile, si je n'avais, par acquit de conscience, noirci l'un de ses canons en envoyant une décharge stérile à une vieille corneille, qui passait à une distance au-delà de la portée destructive de mon arme.

Bientôt le soleil vint nous priver de la petite portion d'ombre qui nous avait prêté son bienfaisant abri, nous déployâmes nos grands

parasols en toile, mais l'ardeur du grand astre rôtissant la pierre, nous fûmes enfin obligés de plier bagage.

Notre drogman, jeune Arabe, écrivain du consulat, s'était montré d'une naïveté qui m'avait donné sur les nerfs: il s'était mis à déjeuner avec nous, sans attendre que nous eussions fini, avait renversé le sel, cassé un oeuf en répandant le jaune sur mes habits: apparemment qu'il trouvait tout cela charmant.

De cet endroit de halte, nous allâmes au grand Sphynx, énorme monument, dont la tête seule et une épaule sont à découvert, le reste de la colossale statue gît sous le sable. Cette immense figure, malgré ses traits grossiers et l'absence du nez, que le temps a réduit en poussière, est pleine d'expression. Dans cette tête se trouve aussi un tombeau; les amateurs peuvent y entrer pour l'examiner; je ne fus pas de ce nombre.

Non loin de là, on nous fit voir un

sarcophage, tout nouvellement exhumé d'une profondeur excessive, dans une tombe de gigantesque dimension. Au loin, nous apercevions les pyramides du Sahara.

Les Arabes furent littéralement odieux, d'avidité au moment, où remontant sur nos ânes, nous nous apprêtions à distribuer quelques douceurs; nous avions beau leur jeter des bakschisch sous toutes les formes de monnaie possibles, rien ne pauvait les contenter; ils nous suivirent longtemps en criant sans relâche, jusqu'à ce que je me vis obligé de les menacer en leur montrant ma carabine chargée.

Notre retour jusqu'au Nil s'opéra assez silencieusement; tout le monde était fatigué et souffrait de la chaleur.

A mi-chemin, nous fîmes une petite halte pour nous désaltérer; le cousin profita de l'occasion pour tomber à terre, en perdant l'équilibre au moment où il s'apprêtait à descendre de son âne.

Les jeunes âniers arabes, qui nous suivaient, s'assirent sous un arbre pour jouer à un jeu de hasard avec de petites pierres, bel et bien pour de l'argent. Nous nous approchâmes de ce groupe d'adolescents qui, se laissant entraîner par la passion du jeu, auraient pu rivaliser avec certains Européens; il y en eut un qui avait perdu le peu d'argent qu'il possédait, qui cependant jouait toujours; il perdit un de ces mouchoir de soie, dont les bédoins s'entourent la tête contre le soleil, puis son fez; il se mit alors à emprunter au gagnant, qui eut la bêtise de lui avancer des fonds, et ayant la chance de rattraper une veine heureuse, il regagna tout ce qu'il avait emprunté et réussit même enfin à tout enlever à son antagoniste. Alors mettant aussitôt fin au jeu, il ne voulut rien prêter et devint d'une gaîté folle, qui se manifestait par des chants et des cris de toute espèce.

Arrivés au bord du fleuve, nous y retrou-

vâmes nos embarcations qui nous amenèrent bientôt à bon port, en nous faisant mettre pied à terre, un peu plus en avant de l'endroit où nous nous étions embarqués auparavant.

Nous passâmes devant l'île de *Ruda* qui mérite à double titre d'être citée: d'abord c'est là que les traditions historiques veulent que l'une des filles de Pharaon, allant se baigner dans l'eau du Nil, ait aperçu sur le rivage une corbeille, dans laquelle était couché un enfant qu'elle nomma Moïse, enfant qui devait être prophète et recevoir au sommet du mont Sinaï, les divins commandements.

En second lieu, Méhémet-Ali choisit cette île pour y établir un vaste jardin botanique, et il réussit à y réunir toutes les plantes des cinq parties du monde. Faut-il que j'ajoute, qu'après la mort du vieux pacha, non seulement on négligea l'entretien de cette collection unique qui y prospérait de son temps

en plein air et en pleine terre, mais même on fut assez sauvage pour la détruire.

Aussitôt casés dans nos voitures, nous nous fîmes conduire au vieux Caire, à la grotte où vécut la sainte famille, lors de son séjour en Egypte, après la fuite de Bethléem. On y arrive par quelques impasses tortueuses, qui se communiquent entre elles au moyen de passages dans les maisons.

La sainte grotte, creusée dans l'intérieur du sol, se trouve au milieu d'un assez vaste terrain carré, entouré de murs en pierres; sur cet espace s'élève une petite église chrétienne, autour de laquelle on aperçoit des tombes, fraîchement comblées et surmontées de monuments. L'aspect de ce petit cimetière, à côté du coin de terre où la Sainte Vierge était venue abriter son divin enfant, éveilla en moi tant de sympathie, que j'enviai aux cendres qui y reposent, d'avoir trouvé là le repos éternel.

Silencieux et recueillis, nous suivîmes le gardien, qui nous invita à descendre dans la grotte. On y arrive par un escalier rapide et profond, mais nous ne pûmes en atteindre le bas à cause de la grande quantité d'eau qui la remplit toujours au printemps. Le gardien alluma plusieurs cierges, qui ne prirent feu qu'avec peine, tant l'air y était épais, renfermé et humide. Un froid glacial nous saisit, d'abord à cause de l'énorme différence de température, qu'il y faisait comparativement au dehors; puis, comment ne pas sentir, dans une circonstance aussi solennelle, tout un monde d'idées et de sensations s'éveiller en soi; l'on est simultanément saisi, édifié, recueilli, honteux de soi-même et écrasé par la sublime grandeur de cette touchante humilité du Tout-Puissant et de la plus sainte des saintes. Nous y récitâmes des prières avec la ferveur profonde que nous inspirait l'élo-

quente misère de cette demeure du Roi des rois et de la Reine des cieux.

J'avais déjà visité ce saint monument en 1845, à la suite de mon voyage de Jérusalem en Egypte par le désert, c'était en Juin; l'humidité par conséquent avait disparu de l'intérieur de la grotte et j'avais pu y entrer et en emporter un précieux souvenir: en cassant un morceau de la pierre, qui évidemment avait servi de fourneau à la Sainte-Vierge. Je conserve religieusement ce précieux débris avec une quantité d'autres pieuses réminiscences, rapportées de Terre-Sainte.

Cette journée fût féconde en impressions diverses; quelles transitions, quels contrastes! l'aspect des glorieux monuments des rois païens, suivi du souvenir de la nativité de Moïse; puis la vue d'un palais, où venait de mourir un renégat; puis une visite à la grotte sacrée qui abrita jadis le

flambeau de notre salut, Jésus-Enfant et sa mère: enfin l'excursion aux tombeaux musulmans des Khalifes et des Mamelucks, qui offrent aussi leur part d'intérêt au Caire.

Notre séjour dans cette capitale, ne pouvant durer que peu de jours, il fallut, pour tout voir, faire les dispositions de nos journées de manière à empièter sur le repos, et à combiner toutes les courses qu'on pouvait enlever d'un trait.

Les tombeaux des gros bonnets trépassés font l'impression la plus lugubre; une vaste nappe de sable, monotone et triste comme le désert, est de distance en distance semée de petites bâtisses en pierres, pour la plupart carrées, et toutes surmontées de coupoles. Ce champ des morts est très-étendu; les tombeaux s'y élèvent en désordre, et rappellent l'aspect d'un immense village endormi. L'intérieur de ces tombeaux est toujours le même: plus ou moins de lampes descendent de la coupole

et le mort, couché dans sa bière, que recouvrent des étoffes plus ou moins riches et qu'entourent des tapis plus ou moins beaux. Quant à l'extérieur, des versets du coran sont inscrits sur les murs, en caractères de couleur ou dorés. Les monuments déjà anciens, et dont les familles sont éteintes, tombent, comme partout, en ruine ou en dégradation. Le tombeau d'Ibrahim-pacha, mort fou, et sans avoir eu le temps de construire, comme son père, une mosquée destinée à recueillir ses cendres, se trouve parmi ces innombrables tombes, dites: des Khalifes et des Mamelucks.

La vue sur le grand Caire se présente supérieurement belle de ce côté. Le soleil, se baissant vers sa couche, dore l'horizon d'une lueur ardente, tandis que la gigantesque silhouette de la grande ville dessine merveilleusement ses bizarres découpures sur ce fond brillant.

Nous traversâmes les marchés, les immenses faubourgs, tout le *Musski*, où fourmillaient et tapageaient des masses d'hommes sans nombre. C'en était assez pour une journée; aussi saluâmes-nous avec plaisir la bien-venue de la nuit.

Entre le Caire et Alexandrie.

25 — 26 Mars.

C'est un dimanche. Levé avant 8 heures, je m'informe s'il y a une messe orthodoxe à entendre dans quelque église grecque. On trouve la question naïve, les messes grecques, dans tout l'orient, ne se disant jamais que la nuit ou à la pointe du jour. Ainsi, j'avais à mon grand regret, et sans m'en douter, brûlé la mienne pour cette fois. Je fis ma prière chez moi, et ma femme se rendit à l'église catholique-romaine, où il fut convenu que j'irai la prendre pour nos courses ultérieures, selon le programe de la journée.

Je fus ébahi en entrant dans cette église, dont l'abord, à travers de petites rues tortueuses, est loin d'être imposant; l'extérieur même de ce temple ne présente que l'aspect d'une simple maison; aussi est-on surpris en y entrant: de se trouver dans une vaste église, à belles proportions et décorée avec autant de goût que de recherche et de dignité. Le dimanche chrétien ne faisant ni chaud ni froid aux marchands du Caire, toutes les boutiques étaient ouvertes et nous nous donnâmes le plaisir de les passer en revue. Le vice-consul étant marié, nous allâmes faire une visite à sa femme; c'est une Valaque ou une Moldave d'origine, mais elle est née à Alexandrie. Il faisait très-chaud, on servit de la limonade glacée, ce que j'acceptai avec empressement; mais mon ardeur fut calmée lorsque je vis à travers la porte entre-baîllée une négresse qui pressait les citrons, dont le jus semblait, s'assom-

brir, coulant le long des doigts effilés, mais noirs, de l'esclave-limonadière.

Nous visitons quelques mosquées; la plus ancienne d'entre elles est la mosquée d'*Amrou*, érigée en souvenir de ce général de Mahomet. Amrou y est enterré.

La mosquée de Hassan-pacha, très-ancienne aussi, fort sale et mal tenue se trouve sur la route des bazars; on y montre sur les dalles de la première pièce, qui précède la grande enceinte, des taches foncées, qu'on dit être la trace ineffaçable du sang, répandu en cet endroit par les assassins du pacha, dont le corps est inhumé dans cette mosquée.

Dans les bazars, le *Khan-Khalil*, compartiment spécial pour une foire perpétuelle, qui se tient principalement le jeudi, fut l'objet de notre visite du dimanche afin d'y voir les produits et les marchandises, plus à notre aise. Nous y remarquâmes de fort beaux tapis et de nombreux et

superbes assortiments de bouts d'ambre pour pipes, des éventails en plumes de paon, des chasse-mouches en palmier et une grande variété de bouteilles en terre, du pays, qui ont la propriété de conserver l'eau très-fraîche, malgré la chaleur extérieure. Aussi ne verra-t-on jamais en Égypte servir l'eau autrement que dans ces flacons, qu'on pose sur des soucoupes destinées à recevoir l'eau, qui s'y rassemble par l'effet du suintement de la surface du flacon, en raison de la grande différence qui existe entre la température de l'air et celle du liquide renfermé dans la masse argileuse.

Nous quittons l'hôtel à huit heures du matin ; c'est une vraie bagarre que ce départ, et tous les ennuis précédant le dernier coup de sifflet qui met la locomotive en mouvement. La difficulté d'obtenir des gens de l'hôtel qu'ils soient exacts, les voitures qui n'arrivent pas à temps, les malles et les coffres qu'on né-

glige de fermer, les comptes d'auberge qu'on n'obtient qu'au tout dernier moment, et un tas d'autres contrariétés semblables empoisonnèrent, jusqu'au plus petit détail, le souvenir des dernières heures de notre séjour au Caire.

Le brancard, commandé dès la veille pour le transport des bagages, nous faisant faux-bond, nous sommes obligés de les entasser sur une mauvaise petite brouette traînée à bras; les gens qui se sont chargés de cette tâche n'en peuvent plus; nous rencontrons, il est vrai, chemin faisant, un bœuf que nous attelons à la charrette; ce renfort soulage les porte-faix, mais nous n'en allons pas plus vite; en attendant, l'heure fixée pour le départ du train approche, et nous sommes impitoyablement menacés d'arriver trop tard. Pour ne pas risquer de perdre nos bagages, je les suis au pas, en cabriolet avec le consul; car, si nous les perdions de vue un instant, nous les atten-

drions en vain jusque dans l'autre monde. Nous atteignons la gare au moment où l'on s'apprête à sonner pour la seconde fois, et nous ne pouvons obtenir de billets, les bagages devant d'abord être pesés. Le consul, se mettant en quatre pour nous protéger, souffle un mot à l'oreille du chef de gare, qui est un monsieur très comme-il-faut et très-obligeant. Celui-ci fait accepter les bagages tels quels, sauf à les faire peser en arrivant à la gare d'Alexandrie, nous munit bien vîte de billets, et nous emballe dans un bon compartiment de wagon à-part. Enfin la sonnette retentit pour la dernière fois, le sifflement aigu de la locomotive est poussé avec une déchirante persistance, et Caire, consul, pyramides, bazars, mosquées, Mameluks, disparaissent en un clin-d'œil.

A mi-chemin on s'arrête pour dîner; le repas est étonnamment bien soigné, relativement à quoi l'on devrait s'attendre dans

une bicoque au milieu d'un désert. Tout a bonne mine, exhale, au mouton près, des parfums qui aiguisent et tentent l'appétit. Les assiettes et les couverts sont propres ; des plats très-variés et tous de fort bonne apparence, fumant sur des réchauds, engageant les convives à leur faire bon accueil ; aussi les attaque-t-on avec cette avidité impatiente, dont on contracte la mauvaise habitude aux tables-d'hôte orientales.

Un gros colonel turc se plante à ma gauche et dévore, comme s'il n'avait jamais mangé de sa vie. A la fin du repas, au moment où l'on sert le café, mon Turc, aspirant une énorme portion d'air pour faciliter sa respiration, compromise par l'abus de nourriture, avale une abeille et se met à tousser d'une façon qui, présageant une seconde édition très-prochaine des mets à-peine avalés, me saisit d'un tel dégoût, que je m'élançai de la table, en poussant des cris de détresse ;

dans l'impétuosité de mon élan je renversai une couple de chaises, et broyai la patte d'un caniche, qui crie encore.

A quatre heures nous descendons à la gare d'Alexandrie. Nous y sommes reçus par Monsieur Skilizzy. Mais d'abord, qu'est-ce que Mr. Skilizzy?

Monsieur Skilizzy est presqu'un personnage historique, bien qu'aucune histoire n'en parle et n'en parlera jamais. Sa célébrité est toute contemporaine, et il le droit à la tâche ingrate, de rendre de petits services d'obligeance, avec un zèle et une ardeur infatigables. Mr. Skilizzy est Grec de naissance, mais il est au service de la Russie, en qualité de chancelier du consulat, et jouit pour toute prérogative du titre de capitaine du port, titre qui, dans ses attributions purement officieuses, équivaudrait à un non-sens, si tous les bateliers et les *facchini* du port n'éprouvaient comme une peur invincible à la vue de ce vieillard inof-

fensif, qui leur impose par son air grognon et bourru. Je connais Skilizzy dès 1845, il avait déjà alors l'air vieux comme le temps, or les quinze années qui se sont écoulées depuis, évidemment ne l'ont point rajeuni. Il parut heureux de me revoir, et ses bons offices, offerts avec un dévouement touchant, me furent d'une grande utilité, car une seule ride de la figure de ce bon vieillard, du reste alerte et robuste, une seule boucle de ses cheveux, attestant l'hiver de son existence, faisait plus d'effet sur les légions d'indiscrets, qui nous assaillirent à notre arrivée à la gare, que toutes nos menaces et tous nos cris n'en eussent produit à la fois. Ainsi protégés, nous regagnâmes le même hôtel et les mêmes chambres, que nous avions habités il y avait quelque jours.

Nous sommes frappés de la grande différence de température qu'il y a entre le

Caire et Alexandrie, en égard à la distance insignifiante qui sépare ces deux villes.

On me propose d'aller voir quelques beaux chevaux, mais je ne trouve que de méchantes haridelles.

Il s'élève un vent assez frais. Mes inquiétudes pour le voyage du lendemain me poussent à aller au bord de la mer, m'assurer de son état; à ma grande joie, elle m'apparaît calme et engageante. Je m'en vais aussitôt arrêter nos places à l'agence des bateaux à vapeur des messageries impériales de France. Notre contrat de mariage avec les pyroscaphes de la compagnie du Lloyd autrichien contenait, vu les dates de leur départ, la clause d'une émancipation temporaire; ces dates ne pouvaient se concilier en effet avec le temps, que nous avions arrêté pour notre traversée d'Alexandrie à Jaffa.

Après avoir pris les billets, j'eus la bonne inspiration de faire une visite de courtoisie au

consul de France, qui me rendit cette politesse avec usure, en nous recommandant tout spécialement aux bons soins du commandant du navire.

J'allai prendre congé de notre consul, et rentrai à l'hotel pour dîner. Une société affreuse encombrait la salle à manger; je n'eusse point voulu de pareilles gens pour domestiques. Un Anglais des Indes, qui était loin d'être un *gentleman*, vêtu seulement d'un pantalon et d'une chemise de flanelle blanche, n'avait pas eu scrupule, de s'asseoir à une table où il y avait des dames; deux Allemands présomptueux, s'entêtant à parler français, même quand on les interpellait en allemand, écorchaient l'idiome gaulois à creuser des plaies aux tympans des oreilles condamnées à les entendre; deux Français, excessivement hâbleurs, quelques Américains et quelques Anglais encore, avec des *Miss*, gracieuses comme des manches à balai: telle était la guirlande de convives

qui ornait notre table d'hôte. Heureusement que le dîner fut par lui même assez bon: de la marée fraîche, quantité de légumes très-savoureux, de la viande de bœuf, et indubitablement du mouton, mais qui, par le plus grand des hasards, ne parut cette fois que sous trois ou quatre formes. D'abord la faim impose un silence général, le potage absorbe l'imagination des convives; mais le mets suivant commence déjà à délier les langues des causeurs de profession, et voilà qu'il s'engage une discussion politique, entre les deux Français d'une part, et les deux Allemands-francisés, de l'autre. C'est l'annexion de la Savoie à la France qui sert de thème à cette discusion. On commence par des observations malicieuses, auxquelles ripostent des réponses quelque peu impertinentes; mais on ne s'arrête pas en chemin, et la dispute atteint des proportions menaçantes à force de gros mots, qu'on se lance à brûle-

pourpoint. Comme je ne me souciais pas le moins du monde de me mêler à cette querelle d'auberge, pas plus que de me faire le champion improvisé de la France ni de l'Allemagne, je gardai le silence. Heureusement on servît des bananes qui, attirant l'attention générale, détournèrent la conversation du terrain scabreux où elle était engagée.

En mer, pour la Palestine,

à bord de la Mercey.

27 Mars.

Après une nuit détestable, tant à cause de l'air suffocant des chambres, qu'à cause des légions de souris qui faisaient un tapage continuel, nous passâmes la matinée à faire nos préparatifs d'embarquement, et à trois heures de l'après-midi, nous quittions l'hôtel. A notre arrivée au port, des Arabes sans nombre tombent à bras raccourcis sur nos bagages; chacun s'empare d'un objet quelconque, pour ensuite nous extorquer autant de pourboires que possible. Sans l'aide du fidèle Skilizzy, qui arriva à point nommé pour nous protéger, je ne sais pas ce que nous serions devenus.

La Mercey est un bâtiment de la force de 250 chevaux seulement, mais il est bon marcheur. Son arrangement intérieur est simple, mais pratique. Le commandant, Mr Roux, est un brave et excellent homme, d'une politesse et d'une obligeance qui vont presque jusqu'à l'excès. Il pousse les attentions si loin, que sachant que nous voulions faire maigre, tandis qu'on mange gras à bord, il nous fait préparer deux dîners maigres, l'un à la manière catholique romaine, le second plus rigoureux, à l'huile, selon la règle du rite grec.

Je m'établis sur un bon canapé, dans la salle à manger. La mer est sage et sympathique, comme un enfant bien élevé; tout le monde est gai et jouit de cette heureuse chance, mais les Américains et les Anglais, non contents de babiller, deviennent plus que bruyants. Parmi eux, nous apercevons une nouvelle figure très-caractéris-

tique; c'est un personage classique, grand, vieux, maigre, à barbe toute blanche, tombant jusqu'à mi-corps.

Quel bonheur qu'une traversée par un temps calme! Il semblait que nous naviguions sur de l'huile; la vieille Méditerranée paraissait toute rajeunie; pas une ride sur sa face, souvent si mobile et si capricieuse.

Le plus beau soleil du monde, ardent comme de la braise, darde en plein sur notre navire qui, fier du bon accueil que lui fait la mer, s'avance à grands pas dans la direction des côtes de la Palestine.

Sur tous les bâtiments desservant les communications entre l'Europe et le Levant, le pont est partagé en deux, au moyen d'une barrière longitudinale, qui fait la ligne de démarcation entre la partie destinée à la promenade des passagers de première classe et le réduit où sont littéralement parqués, entassés pêle-mêle, les voyageurs de la der-

nière. Ils y étalent leurs matelas, l'un à côté de l'autre, de manière à ne pouvoir les atteindre qu'en passant les uns par-dessus les autres. Tant que le soleil darde, ces pauvres gens sont abrités, tant bien que mal, contre l'effet de ses rayons ardents, par une grosse voile qu'on étend immédiatement au-dessus de leurs têtes; totalement privés d'air, ces malheureux y étouffent en aspirant une atmosphère abominable. N'étant pas nourris à bord, ils mangent les mauvaises provisions froides, dont ils ont eu soin de lester leurs bissacs en partant. Ces provisions se composent: de pain tout à fait sec, souvent moisi, de mouton cuit, froid et par cela doublement nauséabonde, de fromage de chèvre, dont le souvenir seul soulève le cœur, et de beaucoup d'oignons et d'aulx crus. Qu'on se figure les bouffées qui arrivent de dessous cette toile, renfermant une masse compacte d'hommes, de femmes,

d'enfants, tous empaquetés de vieux habits infects, gisant et dormant ainsi dans un espace renfermé et mangeant de l'ail du matin au soir. Je m'abstiens de compléter le tableaux par la description des détails de certaines scènes hideuses, lorsque la mer devient méchante, et que tout ce monde lui paie son tribut.

Il est de fait, que c'est un très-grand inconvénient que cet arrangement, insuffisant pour les pauvres gens et non moins désagréable pour les passagers des premières, qui sont privés de la jouissance du tillac, à cause de ce voisinage doublement répugnant; car à part les exhalaisons fétides, il y a encore la crainte bien fondée d'attraper toute espèce de vermine.

Mais, d'un autre côté, plus ce voisinage inspire de dégoût matériel, plus on se sent édifié par l'exemple moral de ces pauvres gens qui ont, bien sûr, incomparablement plus de mérite que nous, à offrir au Sei-

gneur les souffrances de leur pèlerinage, rendu si difficile par les privations et la misère, et cependant, dans leur naïve humilité ils ne se plaignent de rien, ils supportent tout sans murmurer, et trouvent même que les peines qu'ils endurent ne sont pas à beaucoup près assez grandes pour payer le bonheur d'accomplir leur vœu. Nous, au contraire, nous nous imaginons avoir fait l'impossible en ayant réalisé ce voyage, quelque peu fatiguant il est vrai, mais cependant accompagné d'autant d'aises et de confort que l'on peut seulement en désirer. Aussi, toutes les fois que la matière provoquait en moi des sentiments de dégoût et d'impatience, je parvenais à les maîtriser aussitôt, en établissant cette comparaison morale qui, apparaissant toujours à mon détriment, me rendait indulgent, ou plutôt juste, à l'égard de mes voisins du pont.

Notre dîner avait été presque élégamment

servi, sur quelque chose qui imitait l'argenterie; la table était chargée d'un dessert très-varié, et les mets, du moins ceux que je goûtai, étaient bons, quoique préparés à l'huile.

Le commandant, qui nous avait réservé les deux places d'honneur à ses côtés, fut inépuisable en phrases recherchées et courtoises. Je m'informai auprès de lui de ce qu'était devenu mon ami, le capitaine Rostingue, qui commandait en 1845, le *Minos*, bateau à vapeur français; et j'appris qu'il avait renoncé à la marine, pour la physiologie du goût, ayant épousé la fille du célèbre Brillat-Savatin, le grand législateur de l'art culinaire et l'auteur de l'ouvrage original et spirituel, connu sous le titre de — Physiologie du bon goût, du palais et de l'hygiène, dans ses rapports avec les richesses de la nature, destinées a la nature humaine. — Les soins, donnés à la table à bord de la Mercey, constataient

bien, que le commandant de ce navire ne négligeait pas plus que celui du Minos, la pratique des principes établis par Bril-lat-Savatin.

Jaffa.

28 Mars.

La nuit à bord avait été aussi irréprochablement calme que la journée de la veille. Le bâtiment paraissait couché dans du coton, tellement le mouvement de l'hélice était doux. Dès les huit heures du soir, une brume épaisse enveloppa l'horizon, ce qui nous empêcha d'arriver le soir même à Jaffa. Nous fûmes obligés de nous arrêter court, à plusieurs reprises, au beau milieu de la mer et de lancer des fusées, pour signaler notre voisinage aux autres bâtiments pataugeants dans le vague de ce même brouillard.

Vers onze heures du soir, nous aperçûmes la terre, mais ne voulant pas nous

hasarder à entrer dans le port de Jaffa, très-périlleux, comme on le sait, à cause des innombrables rochers sous-marins qui l'encombrent, nous reprîmes le large et croisâmes dans tous les sens, jusqu'au lever du soleil. Enfin le voilà qui s'annonce resplendissant. Du côte de l'orient, l'horizon est en feu. Il est environ quatre heures du matin.

On dit souvent en parlant de la mer, qu'elle est calme et unie comme une glace, pour indiquer qu'elle est tranquille; mais en réalité, il est rare de la voir sans la moindre ride, sans l'ombre d'un sillon à sa surface. Cependant cette fois c'était bien le cas; et vraiment, la glace la plus pure, n'eût pu paraître plus lisse et plus unie, que ne nous apparaissait cette belle nappe d'eau. Personne ne songeait à dormir; on était sur le pont pour y aspirer l'air du matin, cet air qui, près des côtes orientales, est si pur, si chaud, si elastique et si bienfaisant.

Nos cœurs battaient bien autrement qu'à l'approche des côtes d'Égypte; nous allions atteindre notre but, nous allions toucher le sol sacré de la Palestine, ce coin de terre privilégié, que Dieu se choisit pour y accomplir les saints mystères, qui devaient rattacher l'homme à la divinité.

Toutes les longue-vues, tous les binocles sont braqués avec avidité dans la direction des rochers, hérissés de maisons en pierre, groupées en amphithéâtre et formant la ville de Jaffa, cette cité antique, construite, au dire de l'histoire, par Japhet, second fils de Noé. C'est sur ce rivage que les traditions placent la construction de l'arche, qui sauva les élus du déluge.

A cinq heures, l'ancre est jetée; l'impatience prend alors des proportions colossales, car ici tout intéresse.

Mon impatience de revoir les Lieux-Saints est aussi vive, plus vive même que celle des

autres pèlerins qui y vont pour la première fois. Il y a en effet, entre eux et moi, la différence qu'il y a entre la joie de voir une personne qu'on vénère de réputation, et celle de revoir quelqu'un qu'on connaît déjà, et que l'on aime.

Jaffa, dans ses plus proches environs, ne compte pas moins de quinze cents et quelques jardins fruitiers; les orangers, les citronniers, les grenadiers, les amandiers y fourmillent et y prospèrent merveilleusement. Il n'est sans doute pas d'endroit au monde qui fournisse des fruits, des oranges surtout, capables de rivaliser, par leur grosseur et leur arome, avec ceux dont ces jardins regorgent.

C'était le moment où ces arbres en fleur répandaient, à une distance de quelques lieues à la ronde, le plus délicieux parfum qui se puisse sentir. Ce ravissant parfum, si frais et si doux, remplissait l'air

et se répandait même à une grande distance sur la mer; bref, la beauté et le charme de l'ensemble de cette arrivée ne sont pas à décrire. Tout avait le plus bel air de fête, et l'âme, élevée au même diapason, se tournait avec une reconnaissance profondément sentie vers celui, qui par la délicieuse harmonie des grâces de la nature, par ce soleil, par ce ciel pur, par cet air embaumé, par cette onde calme, par la joie du cœur que nous éprouvions, venait nous souhaiter la bienvenue en Terre-Sainte. Comme on n'apercevait pas d'arbres sur la côte, le parfum de ces fleurs faisait l'effet d'une suave exhalaison de la mer. L'illusion devint plus complète encore, lorsque nous fûmes descendus dans les chaloupes, pour aborder au rivage; chaque coup de rame, en agitant les molécules de l'air, augmentait l'intensité de l'odorante émanation, et il semblait qu'on naviguât sur des parfums.

Mr. Marabutti, vice-consul de Jaffa, bonne et ancienne connaissance à moi, que j'avais averti de ma prochaine arrivée, vint nous prendre à bord. Ce brave et excellent homme est depuis de longues années à ce poste, où il a su se concilier les sympathies les plus franches, tant de la part de ses collègues étrangers, que de celle du clergé grec de Jaffa et de Jérusalem, et de tous les pèlerins qui, en s'adressant à son obligeante protection, trouvent toujours en lui une aide utile, un conseiller prudent, un protecteur compatissant. Je fus d'autant plus content de le revoir, qu'on m'avait assuré au Caire qu'il n'était plus de ce monde depuis quelques semaines. Si les proverbes ne mentent pas, Marabutti vivra encore cent ans, du moment où l'on s'est plu à le faire mourir avant le temps; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait l'air de friser le dénouement final de son existence. C'est

un petit homme frêle, cassé, ridé, pâle, dont le sommet est tout blanc et la peau toute jaune. Une scène de tendresse réciproque s'établit entre lui, mon cousin et moi. Embrassades cordiales, poignées de main, effusions de tout genre, se succèdent sans interruption, et les passagers, qui ne comprennent rien à de si féroces épanchements, s'entre-regardent ébahis.

L'abord de la ville se trouve dans un état tout-à-fait primitif; je suppose, que du temps de Japhet ce n'était guère plus mal. On saute, comme on peut, du fond de la chaloupe, sur les marches à demi-rongées d'un petit escalier tortueux, servant de débarcadère. Là, le parfum vous quitte; en revanche, d'horribles odeurs vous montent au nez. Il faut s'y faire; c'est une des spécialités prédominantes de toutes les villes d'Orient, qu'on ne nettoie jamais. Des guenilles, des chats et des chiens morts, de vieilles chaus-

sures en putréfaction, toute sorte d'ordures et d'immondices gisent épars, çà et là, sans que jamais les habitants ou les autorités locales aient l'idée de les faire enlever, et lorsque ces foyers d'infection viennent à disparaître sous l'action du temps, ce n'est que pour être remplacés par d'autres matières, non moins fétides, non moins pestilentielles.

Les rues sont étroites ; la chaleur s'y engouffre comme dans une fournaise, et pour atteindre le centre de la ville, on est obligé de monter assez longtemps.

Nous voici enfin à la demeure du consul. J'avoue, qu'elle ne sent pas la rose non plus ; mais nous y trouvons une hospitalité cordiale et d'honnêtes figures, parfum moral, aussi rare que bienfaisant. A peine sommes-nous entrés, qu'on nous sert, en attendant l'arrivée de nos bagages, des oranges d'une monstrueuse grosseur, et qu'on nous abreuve de boissons froides et aromatiques.

Selon notre itinéraire, nous devions passer la nuit à Jaffa. J'avais pris cette disposition dans la pensée, que ma femme sentirait la nécessité de prendre du repos, avant de monter à cheval pour gagner Jérusalem ; mais nous arrivâmes à Jaffa sous des auspices si favorables, nous nous sentions tous si alertes et si dispos, qu'il fut convenu, qu'on se mettrait en route pour la Ville Sainte, dans l'après-midi, aussitôt que la chaleur du jour commencerait à décliner.

Nous nous rendîmes à l'église du couvent grec, pour y plier les genoux devant l'image du Sauveur, et le remercier de sa grâce, qui nous admettait à la faveur d'aller bientôt saluer son tombeau. L'église, par elle-même, n'offre rien de remarquable.

Mr Marabutti se chargea de toutes les dispositions pour nous procurer chevaux, mulets, selles et même deux portantines. A quatre heures on chargea les bagages à dos de

mulets, et on les fit sortir hors de la ville, où devaient nous attendre aussi nos montures, car on préfère généralement traverser Jaffa à pied, ce mode de locomotion offrant une bonne chance de moins de se casser le cou. Il n'est pas rare, en effet, d'y rencontrer des rues, formant escalier, aussi difficiles à gravir qu'à descendre ; l'usage des pierres, qui en forment les marches, et qui paraissent aussi dater d'une époque voisine de la construction de l'arche, les a rendues inégales et glissantes. En outre, la rue du marché, ou bazar, étant toujours encombrée à l'impossible, on n'en finirait jamais, si l'on voulait se condamner à la patience de faire ce trajet à cheval.

Le soleil était déjà à moitié incliné vers sa couche, mais son action brûlante n'avait pas encore diminué d'intensité ; cependant nous n'avions pas de temps à perdre, si nous tenions à atteindre Ramlè avant la nuit.

Notre train se composait de deux portantines, traînées chacune par deux mulets, accompagnés ou guidés par un homme à pied; de six chevaux de selle, pour nous et nos gens, et de quatre mulets, portant nos bagages.

Notre arrivée au rendez-vous, hors de la ville, fut suivie d'une ennuyeuse halte, occasionnée par l'affreux désordre dans lequel nous trouvâmes nos équipages de marche. Les chevaux étaient abominables, les selles rembourrées de lames de couteaux, et tellement petites, qu'un enfant s'y serait trouvé gêné. Un de mes étriers était bien en fer, mais attaché à la selle au moyen d'une corde, qui cassa au moment où j'y appuyai le pied; l'autre, au contraire, ne se composait que d'une maille en corde, mais en revanche, une chaîne en fer rouillé le retenait à un lambeau de selle, qui à chaque pas menaçait de se détacher. Le cousin avait son cheval sellé presque sur la nuque. La femme de chambre,

Madame Catherine, qui de sa vie n'a jamais rien monté que des escaliers, et qui ne connaît que la Bavière, son pays natal, et Berlin, lieu de son dernier séjour, paraît tout hébétée de se voir tout-à-coup sur le dos d'une caricature de cheval arabe, qu'elle ne sait ni retenir ni faire aller. Mon secrétaire, Mr T***, qui fait aussi ses premières armes en équitation, se cramponne à une rosse, qui le régale de cahots si violents qu'il a l'air de broyer du poivre sur sa selle. Les portantines sont si peu profondes, que ma femme à l'air d'en vouloir à ses genoux et de se préparer à les mordre. Il n'y a que l'intrépide domestique Iwan, qui, quoique perché sur une espèce de rhinocéros agonisant, recouvert d'un pavé, fait bonne contenance; à ma question, s'il se sent à l'aise sur son cheval, il répond avec cette résignation disciplinaire du bon domestique russe: qu'il y est à merveille. On voyait qu'il souffrait le martyre.

Nous perdîmes plus de trois quarts d'heure à rajuster les brides et les étriers, à consolider les sièges des portantines, de manière à supporter la fatigue d'une route un peu longue, et surtout, à décharger et à recharger nos bagages; car cette opération avait été faite avec si peu de soin, que la majeure partie des malles et autres objets, commençait déjà à se détacher et à traîner par terre, rien que pour avoir traversé la ville.

A la fin des fins nous sommes prêts. Nous longeons quelques centaines de ces quinze cents jardins dont j'ai fait mention plus haut, et nous aspirons de nouveau avec délices le parfum enivrant de ces milliards de fleurs d'orangers. La plupart de ces jardins sont entourés de haies vives de cactus, d'une grosseur vraiment fabuleuse; la tige de ses plantes présente parfois huit à dix pouces de diamètre. Le chemin est uni et bon, et l'on

se demande, pourquoi cette route, d'un aspect carrossable, n'admet point de roulage. Jusqu'à Ramlè, et même jusqu'à l'entrée des montagnes de la Judée, la communication pourrait en effet se faire sans le moindre inconvénient, au moyen de voitures ou de chariots, trainés par des chevaux, ce qui faciliterait ce voyage aux femmes et aux enfants. Du reste il est fortement question d'établir, pour tout de bon, une chaussée de Jaffa à Jérusalem, à travers les montagnes mêmes, où la route est aujourd'hui si mauvaise. C'est au gouvernement Autrichien, qu'appartient l'honneur de cette initiative. On m'a assuré, que la Porte avait déjà souscrit cette concession, et qu'une clause particulière garantissait à la compagnie concessionnaire, pour l'indemniser des dépenses que nécessiteraient les travaux, le droit exclusif de transporter les pèlerins, à la charge, de tenir constamment à la disposition des requérants,

diverses classes de voitures, en rapport avec leur nombre et leurs moyens. Ces divers véhicules seraient fournis à des prix, fixés par des tarifs, approuvés et publiés d'avance. Si ce projet, qui avait l'air de se trouver en voie de prochaine exécution, ne tombe pas dans l'eau, comme tant de choses dont il s'est agi dans ce pays, ce sera, à coup sûr un grand service rendu aux chrétiens, accourant au pied du Saint Sépulcre. On pourrait objecter, non sans raison que, pour obtenir le résultat désiré du pieux pèlerinage qu'on entreprend, il n'est point nécessaire, ni même convenable, de se rendre la tâche plus facile, et qu'un pèlerinage s'écarte de son but ou du moins de son sens essentiel, du moment qu'il devient d'une exécution facile. Mais la valeur de cette objection doit-être infirmée par le simple raisonnement, qu'il ne s'agit pas seulement ici de fatigues et d'incommodités à éviter, mais

de dépenses à diminuer, ce qui pour les neuf-dixièmes des pèlerins est une question capitale, d'où dépend leur voyage à Jérusalem. L'augmentation du nombre des navires desservant les côtes de la Méditerranée, a déjà sous ce rapport, produit un grand bien; la bien-heureuse idée, de créer des hospices dans toutes les principales villes, a fait plus encore; l'établissement d'une communication régulière, prompte, facile, et surtout à la portée de toutes les bourses, à travers les montagnes de la Judée, compléterait ces moyens de transport, et formerait ainsi le bouquet, d'une belle œuvre ayant pour objet de faciliter aux chrétiens l'accés de la Terre-Sainte. Mais comme le mal, le bien a aussi ses limites; qu'on se contente donc d'une chaussée, et qu'on ne se permette jamais la construction d'un chemin de fer aboutissant à la sainte ville, qui vit le Seigneur aller pieds-nus au sup-

plice, traînant sa lourde croix sur ses épaules. Avec le chemin de fer, naîtraient les parties de plaisir, avec les parties de plaisir les auberges, peut-être les orgies, là, où le Sauveur du monde but son calice amer, pour la rédemption de nos péchés.

Ce voyage de la Terre-Sainte ne doit point dégénérer en une expédition de touriste; il doit rester un pèlerinage, un acte d'hommage spirituel, se traduisant par des privations corporelles, par quelques fatigues, une chère frugale, et de nature, à calmer seulement la faim; cette condition est nécessaire; il importe donc de l'accepter, et d'en respecter l'esprit. Je n'oublierai jamais la stupéfaction, dont je fus saisi, lorsqu'un jour, au retour de mon premier voyage en Palestine, un individu, que je m'abstiens de nommer pour ne pas lui faire honte, me demanda d'un air très-dégagé et d'un

ton badin, qui avait presque l'air de friser l'ironie — eh bien, comment vous êtes-vous *amusé* à Jérusalem? — j'avoue que je restai un moment interdit, me demandant si javais devant moi un fou ou un athée; mais je ne tardai pas à m'apercevoir, à la mine naïve de mon interlocuteur, qu'il n'y entendait point malice, et que sa sotte question n'était qu'une de ces phrases banales et stéréotypées, dont certaines gens sont si prodigues. Veut-on vous témoigner de l'intérêt, on vous demande comment vous vous portez, sans écouter votre réponse; veut-on vous interroger sur ce que vous avez fait, on croit avoir tout dit, quand on vous a demandé comment vous vous êtes amusé; car vivre, pour beaucoup de personnes, est synonyme d'amusement. Je répondis avec calme, mais aussi avec un sérieux froid et significatif, que, de même qu'on ne va pas à l'église pour se divertir, qu'on ne se

préoccupe pas des distractions extérieures et mondaines au moment d'accomplir un acte de piété, de même je n'étais pas allé à Jérusalem dans le simple but de m'amuser, qu'il n'y aurait tout au plus qu'un mécréant ou un idiot, qui pût avoir cette pensée. La leçon porta juste, car mon homme rougit jusqu'au blanc des yeux, comprit la bêtise qu'il venait de débiter, et s'empressa de la réparer par des questions sensées et justes sur ce même sujet, qu'il cessa dès lors d'envisager comme une source de divertissements.

Ramlè.

29 Mars.

Nous cheminâmes pendant deux heures et demie, même près de trois heures, avant d'atteindre Ramlè, ou Rama, endroit dont l'écriture sainte fait mention, à propos du massacre des innocents, et que Rachel, inconsolable de la perte de ses enfants, attrista de ses plaintes et de ses cris déchirants. Aujourd'hui c'est un pauvre village, qui n'a de remarquable que son nom historique, et une ruine de la tour des quarante martyrs, qui périrent en cet endroit pour la gloire du Seigneur. Lorsque nous arrivâmes à Ramlè, l'obscurité du soir nous enveloppait déjà d'un voile noir et

épais, et notre entrée ne s'opéra pas aussi facilement ques nous l'eussions désiré. Comme les rues en sont très-étroites et à-peine praticquables, et que les portantines, surtout aux tournants, ne pouvaient avancer qu'avec beaucoup de peine, j'étais dans de grandes inquiétudes à l'égard des miens. Moi-même, qui ai la vue basse, et qui deviens presque aveugle dans le crépuscule, je n'avançais qu'à tâtons, en me cognant les genoux aux murs des bâtisses; les chevaux d'ailleurs bronchaient à chaque pas sur ce pavé affreux, qui n'en est pas un: ce ne fut donc pas sans plaisir que nous nous arrêtâmes enfin devant la porte du couvent grec, qui devait nous offrir l'hospitalité de son humble toit.

La prévoyante sollicitude de notre gouvernement vient d'établir aussi à Ramlè un hospice pour les pèlerins russes, mais comme on m'offrit l'hospitalité au couvent, qui m'avait hébergé dans le temps,

j'aurais eu mauvaise grâce d'aller me loger ailleurs.

Ce couvent est pauvre, et les bons moines nous offrirent tout ce qu'ils avaient, c'est-à-dire, bien peu de chose, à part cependant les nombreux petits insectes dont nous fûmes couverts. J'avoue que ce régal de malpropreté nous fit aussitôt regretter d'avoir poussé la délicatesse, à l'égard du couvent, jusqu'à nous laisser, de gaieté de cœur, dévorer par ces horribles bêtes, quand nous pouvions aller nous installer dans l'autre hospice.

Il n'y avait plus rien à faire, qu'à prendre cet inconvénient comme un tribut de plus, payé au pèlerinage.

Le prieur du couvent, qui ne parle que grec, nous conduisit d'abord dans sa cellule, où tout respirait l'abnégation et la simplicité. Je lui fis traduire quelques assurances de respect et de remercîment, le

plus cordialement que je pus. On nous servit ensuite des pipes et du café, suivis de confitures, et quand nous eûmes achevé, je levai la séance, demandant qu'on nous indiquât nos cellules respectives ; car nous devions nous remettre en route le lendemain dès l'aube, et je voyais ma caravane abîmée de fatigue.

Au moment où nous nous retirions, on nous dit que le souper était servi au réfectoire. Ce mot : — souper servi, — résonna doucement, même aux oreilles des plus fatigués ; on ne se fit pas répéter l'invitation, et l'instant d'après, nous trouva réunis autour d'une grande table carrée, sur laquelle le soi-disant souper était servi. Comme nous étions dans la semaine sainte du grand carême, il ne nous venait pas à l'idée de nous donner l'agrément d'une nourriture succulente ; d'ailleurs nous savions bien, qu'un couvent grec et la bonne chère, sont

comme deux lignes parallèles, qui ne se rencontrent jamais; nous n'avions donc que la prétention très-modeste, d'empêcher l'aiguillon de la faim de se faire trop sentir. J'avoue que la réalité, décevant notre humble attente, fit un instant chanceler notre résignation. La première chose qui nous frappa, ce fut la saleté repoussante de la nappe qui recouvrait la table.

Nous nous serions parfaitement contentés, vu la circonstance, d'une table propre, sans nappe, mais il nous paraissait impossible de manger, sans un insurmontable dégout, sur ce repoussant torchon. Il y avait sur cette nappe une soucoupe avec quelques morceaux de fromage de chèvre, puant la rage; une seconde soucoupe avec des débris d'une substance infecte à laquelle on donnait, sans doute pour injurier les poissons, le nom de caviar; une carafe malpropre, avec de l'eau trouble, tiède; du pain bis, sec et

aigre et quelques magnifiques oranges. Le moment d'après vit paraître un vieux moine, trois fois au moins plus sale que ne l'était la nappe; il apportait une terrine remplie d'un potage au riz et à l'eau, qui eût été le bien-venu, si une odeur peu appétissante ne se fût exhalée de tous les mets. Après cela parut une de ces toutes petites assiettes, dont se composent quelquefois les services de table qui servent de joujoux aux enfants, et dessus, une dizaine d'asperges vertes, fines comme des cheveux, nageant dans une huile rance et d'une couleur douteuse. Le carême des catholiques romains venant de finir, on régala ma femme d'un bouillon de poulet, dans lequel le poulet paraissait avoir seulement tout au plus éternué; c'était un peu d'eau chaude, parfaitement trouble et sans aucun goût. Le poulet qui était censé avoir pris un bain de *malpropreté* dans cette soupe parut seul, et n'eut pas même les

honneurs d'une assiette; le moine octogénaire avait trouvé plus commode de l'apporter tout simplement à la main, le tenant par les pattes et l'agitant dans l'espace, à chaque impulsion qu'imprimaient à son bras débile des pas mal assurés.

Il ne sied guère à des pèlerins, aux portes de la ville sainte, de mettre tant de prix aux velléités de leurs estomacs et de relever ainsi les défauts d'un souper, offert à la fortune du pot par de pauvres moines. C'est vrai, je m'accuse tout le premier d'y attacher plus d'importance qu'il ne faudrait; je me fis même de durs reproches, en quittant la table, de l'avoir trouvée si mauvaise; mais j'ose me justifier en quelque sorte, par le raisonnement tout simple que voici: la saleté doit-elle être une conséquence de la sobriété? Pour moi, je ne vois vraiment pas de raison qui unisse cette dernière qualité si méritoire à la première, qui ravale

l'espèce humaine. Si ces bons moines nous avaient tout simplement donné de leur pain, quel qu'il fût, un peu d'eau de fontaine, dans un flacon bien propre, leurs excellentes oranges et leur riz à l'eau, sur des assiettes lavées, ils ne nous eussent pas exposés au danger de céder aux tentations du malin, qui, pour nous faire tomber dans la faute du blâme et du mécontentement, semblait nous faire remarquer chaque tache de la nappe crasseuse, et nous en faire aspirer les pénibles exhalaisons. Nous eûmes hâte de terminer ce repas et de nous retirer dans les quatre cellules, qu'on nous avait assignées.

Heureusement que nous nous étions munis de lits de camp à moustiquaires, ce que l'expérience de mon premier voyage m'avait enseigné à ne point négliger.

A peine couchés, la seule fenêtre qui perçât notre chambre, et qui n'était fermée que par un

volet délabré en guise de châssis à vitres, s'ouvrit avec fracas, sous l'impulsion d'un effroyable ouragan, qui sifflait et grondait à tout rompre. Le lambeau de gaze sale, qui était suspendu devant cette croisée et qui avait l'air de se moquer de sa destination, s'agita alors comme un pavillon de vaisseau au plus fort d'une tempête, et des tourbillons de poussière, s'engouffrant dans la chambre, faillirent nous aveugler. Je saute à bas du lit pour me rendre maître du rideau et du volet récalcitrants, mais, comme l'embrasure est plus élevée que mes bras, et que je fais de vains efforts pour l'atteindre, je grimpe sur une table, de là sur une chaise, puis sur le mur, tout cela plus ou moins au péril, si non de ma vie, du-moins de mes os. Le proverbe qui dit, qu'avec de la patience on arrive à tout, me donna raison, je parvins enfin à fermer la fenêtre et à calmer le rideau. Nous dépensâmes près

d'une demi-livre de poudre persane contre les insectes de tout genre, qui fourmillaient de tout côtés, et ce ne fut pas sans peine, que Morphée se décida à nous verser ses pavots.

Le sommeil, ce bienfaisant réparateur des forces humaines, n'avait pas eu le temps de nous captiver plus d'un petit quart d'heure, que des coups brusquement frappés à la porte nous réveillent. — Qu'est-ce? qui est là? — demandai-je tout étonné de cette indiscrète visite.

— C'est moi — répondit une voix désespérée, à travers des sanglots.

Je reconnus la voix de dame Catherine.

Que voulez-vous à cette heure, lui dis-je brusquement, nous dormions déjà, et voilà que vous venez nous réveiller, quand il faut demain nous lever dès l'aube! Qu'y a-t-il donc?

— Au secours! au secours! grâce! — criait toujours la malheureuse. — Ouvrez, par pitié ouvrez, laissez moi entrer, ou je meurs! —

Ne me souciant nullement de cette visite qui dérangeait mon sommeil, je la pressai de s'expliquer.

— Grâce!..grâce! grâce pour moi!.. grâce pour vous-même!.. grâce! — fut sa réponse.

Mais vous êtes folle, m'écriai-je impatienté, ou du moins que ne vous expliquez-vous? que vous arrive-t-il? à qui en voulez vous? qui est-ce qui vous en veut?

— Laissez-moi entrer, je vous en supplie, — cria-t-elle de plus belle. — Si vous n'avez point pitié de moi, je mourrai là, à votre porte; mais je ne retournerai pas dans la chambre où l'on a voulu me faire dormir. —

Et des sanglots, accompagnés de soupirs d'agonisant, lui étouffèrent la voix.

Voyons, lui dis-je, soyez raisonnable, calmez-vous, revenez à vous-même. Vous ne pouvez pas entrer ici, je suis au lit. Expliquez-moi les motifs de votre agitation.

— Monsieur, continua la malheureuse

d'un ton déchirant; — ah! Monsieur, il me manque la résignation de mourir d'une mort ignominieuse. —

Mais qui donc en veut à vos jours?

— Les punaises, Monsieur, les punaises!! Ces affreuses bêtes fourmillent autour de moi, elles ont juré ma mort, et elles tiendront parole! Sauvez moi, je vous en conjure, laissez-moi entrer! —

Et *l'air de grâce* recommençait.

Je ne pouvois qu'approuver cette aversion naturelle pour une telle torture; je m'habillai à la hâte, et ouvris la porte à l'infortunée victime, en l'engageant d'abord, à bien secouer ses vêtements, avant de passer le seuil qu'elle ambitionnait tant de franchir. Je la munis d'une grande provision de poudre persane, et, l'exhortant à la résignation et à l'obligeance de me laisser regagner mon lit, je parvins, non sans peine, il est vrai, à lui faire évacuer la chambre.

Depuis ce moment Morphée, furieux d'avoir été dérangé, ne revint plus consoler aucun de nous; ce ne fut qu'une illusion de sommeil d'un bout à l'autre de la nuit. Lorsque ma montre marqua trois heures du matin, je hasardai la proposition de nous figurer que la nuit était passée, et de nous habiller pour reprendre notre voyage. La proposition fut acceptée, et nous fûmes aussitôt sur pied.

Il n'en fut pas de même de nos muletiers, qui, faisant avec la vermine meilleur ménage que nous, et dormant encore tous du plus profond sommeil, laissèrent ma voix se perdre dans l'espace, quand je frappais à leurs portes pour les réveiller.

Pour aller d'une cellule à l'autre, on traverse plusieurs terrasses communiquant entre elles, par des bouts d'escaliers assez rapides. C'est un vrai labyrinthe que ce couvent.

Mr. Marabutti et son Kawass, le fidèle. — Abdul Huabe — ronflaient aussi à tue-tête.

Enfin, après maints essais infructueux, je parvins au résultat voulu; on s'étonna grandement de nous voir si matinals. — Avez-vous mal dormi? — demandèrent les moines. La politesse eût peut-être exigé que je répondisse négativement; mais d'abord, si le mensonge est défendu, c'est surtout dans un couvent, et puis, la malpropreté me trouve toujours inexorable; je répondis donc franchement que nous n'avions pas dormi du tout, principalement à cause des insectes, en si grand nombre, que la femme de chambre, pour ne pas être dévorée, s'était vue obligée de venir implorer notre miséricorde.

Je pensais produire une espèce de coup de théâtre par cet aveu si cru. Mais pas du tout, je ne provoquai qu'un sourire, qui signifiait que cela se passait toujours ainsi. Comme on était très lent à seller et à charger nos bêtes, je finis par m'asseoir sur la terrasse,

où nous nous promenions en attendant, et tirant de ma poche mon portefeuille de voyage, je me mis à barbouiller au crayon un croquis des lignes bizarres qui encadrent cette plateforme du couvent. Pendant ce temps, le vieux moine de la veille parut sur la terasse avec du café. Ma femme, ayant fini son carême, je demandai s'il n'y aurait pas moyen de lui procurer un peu de lait; au lieu de répondre on me regarda, comme on regarde certains individus fantasques, régis par de singuliers préjugés. On nous offrit d'excellentes confitures et de l'eau, que la fraîcheur du matin rendait très potable, puis encore du café noir à la turque, c'est-à-dire avec le marc.

Les chevaux étant enfin sellés, les mulets chargés, nous montâmes en selle. Les portantines reçurent d'autres destinations, ma femme et mon fils, ayant demandé à faire une partie du chemin à cheval, le consul et la femme de chambre furent en-

chantés de se mettre pour quelque temps en chaise à porteurs. Au moment de partir, je demandai à celui-là ce qu'il fallait donner au couvent pour cette affreuse nuit. Il me fixa une somme, qui me parut hors de proportion avec le genre d'hospitalité que nous avions trouvé dans cette maison, c'est-à-dire, une table plus que frugale, des nuées d'insectes dévorants et un repos presque nul! — A quel propos tant de générosité? — lui demandai-je. —

Oubliez-vous toutes les cérémonies avec lesquelles on vous a reçu?

Telle fut la réponse. Le mot me plut. C'était sans doute la première fois qu'il se trouvait appliqué à pareille fête; mais j'avoue que j'eûsse de beaucoup préféré une réception sans cérémonie, et moins de puces et de punaises.

Aussi n'est-on pas médiocrement surpris, au milieu de la quadruple crasse, qui forme

le trait caractéristique de ce couvent, où rien n'est abordable aux lèvres que les oranges, grâce au rempart naturel qui les défend de la contagion, d'y trouver des confitures excellentes au goût; seulement je ne conseillerai à personne de chercher à approfondir la manière dont on les prépare, d'examiner les ustensiles à cet effet; encore moins de visiter les mains qui les manipulent. Ces confitures sont d'espèces très variées, ont très bonne apparence, un arôme délicat et un goût agréable et fin. C'est le grand, et le seul luxe de tous les couvents d'orient que cette variété de rafraîchissements, offerts à chaque instants de la journée. A peine avez-vous ouvert les yeux le matin, que ces douceurs vous arrivent, accompagnées d'eau fraîche. Jusqu'à ce qu'on se soit fait à cette habitude, cet empressement à sucrer son prochain, quand même, paraît intempestif; mais on s'y fait très vite,

et même je me suis laissé dire, que le climat invite à suivre ce régime.

En attendant, nous voilà partis. J'avoue que le cœur ne nous en a point saigné.

Jérusalem.

30 — 31 Mars.

Il faut avoir été à Jérusalem, il faut avoir soi-même puisé d'incomparables sensations aux saintes sources des divins souvenirs qui remplissent cette ville et qui l'entourent, pour comprendre l'intensité toujours croissante de l'émotion, que l'on éprouve à mesure qu'on s'en approche. Ce que je dis là, n'est pas une simple façon de parler, ce n'est ni une exagération, ni une prétentieuse exaltation; c'est l'aveu franc et sincère du pieux saisissement, qui s'empara de moi, pendant cette dernière étape jusqu'à la ville sainte.

Quand, il y a quinze ans, à la clôture

de mon pèlerinage, le cœur rempli de souvenirs, de regrets et de reconnaissance, je m'arrêtai une dernière fois sur ce versant de montagne, d'où l'œil peut encore embrasser, avant de le perdre de vue, le panorama sacré de la cité sainte, et que, le regard tourné vers Jérusalem, je lui envoyai mes derniers adieux, une tristesse profonde s'empara de moi. Immobile et recueilli, je sentis mes pensées se perdre dans l'infini, s'égarer dans ce vague de l'imagination, qui commence là où finit la clarté de notre intelligence, si pauvre et si faible en présence de l'immensité des mystères divins. Accablé par l'émotion, je me demandai, si je ne reverrais plus jamais ce saint pays, s'il ne me serait plus donné dans ma vie d'éprouver les pures et douces sensations qu'il fait naître; si c'était enfin un dernier, un éternel adieu. . . . . .

. . . . Et je me sentis irrésistiblement

entraîné, à chercher au fond de mon âme, si quelque voix mystérieuse ne me donnerait pas une réponse.

Je n'attendis pas longtemps; une sorte d'illumination soudaine me donna, en effet, la conviction que j'aurais le bonheur de revoir un jour des lieux si chers à mon cœur. Ce fut comme un brillant rayon de soleil, qui tout-à-coup éclaira et réchauffa mon âme. Comprimant mes regrets et ma tristesse, je récitai une courte et fervente prière, et, me couvrant du signe de la croix, je dirigeai vers Jérusalem un regard de pieuse conviction, qui lui disait, non pas *adieu!* mais *à revoir!* et fort de cette espérance, je m'en détachai, bénissant Dieu qui me la donnait.

Bien que, depuis lors, quinze ans se soient écoulés, jamais le désir et l'espoir de retourner à Jérusalem ne m'ont abandonné. Des circonstances majeures, indépendantes

de ma volonté m'ont, comme je l'ai déjà dit, longtemps empéché de mettre mon projet à exécution; mais je n'en gardais pas moins la plus inébranlable conviction que, malgré les coups de la fortune, les chances de maladies, de guerres, et tant d'autres, il m'arriverait indubitablement, tôt ou tard, de saluer encore les rivages bénis, où aboutissaient mes meilleures aspirations.

Que de circonstances graves et sérieuses une période de quinze années ne renferme-t-elle pas! que de crises, de joies et de peines! que d'inquiétudes, de surprises, de soucis et de douleurs! quelle variété de chances de tout genre, dans le cours d'une existence individuelle! la mienne du moins, ne se déroula pas sans secousses ni évènements significatifs; j'ai aussi essuyé ma part de joies et de plaisirs et par contre, ma part de coups de vent et d'orages; j'ai appris

en même temps, à connaitre la vie et les hommes; — mais, laissons ces détails.

La voix intérieure, mystérieuse, qui m'avait promis de me ramener à Jérusalem, fit que j'avais en effet en moi la certitude, que rien ne pourrait m'arriver dont je ne pusse triompher, et qu'au-delà des épreuves, des menaces et des vicissitudes du sort, je trouverais un jour les bienfaits de la grâce divine. Et cette grâce je l'ai trouvée; je l'ai trouvée, d'abord dans les consolations spirituelles du trésor de la foi, puis dans la satisfaction du vrai bonheur de famille. C'est la possession de ce bonheur, le plus réel de la terre, qui me fit prononcer le voeu, d'aller aussitôt que possible, sans attendre l'opportunité des circonstances, déposer aux Saints Lieux, accompagné de ma famille, nos actions de grâces.

J'étais dévoré d'impatience d'atteindre ce moment, que je convoitais depuis tant d'an-

nées ; préoccupé de ces idées, j'avais abandonné la bride à mon cheval, et je cheminais en silence vers le but désiré, dont chaque pas nous rapprochait.

La matinée était belle et fraîche, et cette première partie de la route très-bonne ; des habitants venaient à notre rencontre, nous offrant de l'eau ; ils arrivent en courant, des villages voisins, au-devant des voyageurs qu'ils aperçoivent sur la grande route.

Un voyage à cheval, de neuf à dix heures consécutives, me paraissant trop fatigant pour une femme et un enfant qui n'en ont pas l'habitude, je m'étais décidé à couper en deux la distance qui sépare Ramlè de Jérusalem, et à passer la nuit à Abougosch, petit village, pittoresquement situé sur une colline ; mais se sentant parfaitement en train et poussés d'ailleurs, eux aussi, par un irrésistible sentiment d'impatience, ils demandèrent à continuer la route d'un trait, quitte

à faire une petite halte en chemin, seulement pour reprendre haleine.

Sur ces entrefaites, le sieur Abougosch, propriétaire de ce village, ayant été prévenu par le consul de notre première intention de lui demander l'hospitalité, vient à notre rencontre ; apprenant notre changement de résolution, il nous fait d'aimables reproches et nous exprime ses regrets. Il va sans dire, que reproches et regrets, tout en étant sincères, n'ont dans le fond rien de très-flatteur pour nous ; car il ne s'agit que du cadeau dont il se voit privé ; or Abougosch est essentiellement vulnérable de ce côté : fils d'un brigand qui, durant une longue série d'années, a pillé ses voisins et les voyageurs étrangers, il ne trahit point son sang, il jouit d'une réputation de vénalité parfaitement établie. C'est un gros homme dans la force de l'âge, mis avec recherche et doué de manières (relativement) distinguées.

Je répondis à ses phrases, farcies d'amabilités, par un torrent de compliments et d'excuses, lui promettant de ne point passer outre une autre fois sans lui faire une visite.

En attendant, la journée devenait chaude, et j'attrapai une migraine si violente, que je ne me sentis pas moins satisfait que le reste de la caravane, d'arrêter mon cheval sous les arbres, indiqués pour notre halte. Les Arabes nous firent du feu, nous installâmes notre cantine, et au bout de quelques instants, nous avions notre thé et un petit déjeûner maigre, composé de sardines et de légumes conservés. Une petite heure de sommeil par là-dessus, nous restaura tous; mon mal de tête y céda aussi, et bientôt après, la caravane avait repris sa marche.

La route, de mauvaise qu'elle était, devenait détestable; nous descendions et montions alternativement des pans de rochers,

tantôt glissants, tantôt raboteux à l'excès; il ne fallait que la culbute d'un mulet, pour faire rouler toute la boutique dans un précipice, où les os pouvaient être broyés. On m'assura que le chemin avait tout récemment été réparé, ce que j'envisage comme un audacieux mensonge, puisqu'il est à-peine praticable et infiniment plus mauvais que je ne l'avais vu jadis.

— Où donc est cette élévation d'où l'on aperçoit Jérusalem? — demandai-je avec impatience à Mr. Marabutti.

— La voilà devant nous, répondit-il — nous allons la gravir au tournant de cette côte, et dans une dizaine de minutes, vous allez voir apparaître la sainte cité.

A ces mots, nous doublons le pas de nos chevaux, nous tournons la montagne, sur le versant de laquelle le chemin fait encore un coude; arrivés là, nous nous arrêtons;

nous nous jetons à bas de nos montures, et prosternés, le front dans la poussière, sous l'impression d'indéfinisables sensations, nous élevons nos âmes vers Dieu, pour le remercier de sa grâce.

Ce fut un ravissant quart d'heure de recueillement que nous passâmes ainsi, tous pénétrés d'un même sentiment de fervente piété, tous émus aux larmes, agenouillés sur la pierre, les yeux tournés vers ce mystérieux lambeau de terre, où furent marquées les déstinées de l'univers. Conducteurs, drogman, chevaux, portantines et mulets, groupés derrière nous en silence, semblaient respecter notre prière. Le soleil couchant dorait de ses derniers rayons ce tableau, dont je conserverai ma vie entière le plus précieux souvenir.

Un vent froid, sortant tout-à-coup des gorges des montagnes, nous enveloppa de toutes parts, et comme nous étions tous très-

échauffés, nous donna le frisson et nous obligea à raccourcir cette douce scène de triomphe spirituel. Notre premier mouvement, en nous relevant, fut de nous embrasser cordialement les uns les autres, et de nous féliciter, d'avoir enfin si heureusement atteint notre but. Nos gens étaient attendris comme nous, éprouvant la même béatitude, de sorte que nous composions une seule et même famille, réunie par les mêmes sentiments et les mêmes pensées.

Mon cousin, amené pour la seconde fois lui-aussi, dans ce lieu des consolations Divines, sous l'impression du chagrin qui le navre depuis la perte de sa femme, fut, avec sa belle âme pieuse et pure, édifiant d'humilité et d'amour chrétien.

Par un sentiment de scrupuleuse vénération pour la sainte ville, nous décidâmes d'y faire notre première entrée *à pied*, en vrais pèlerins. Tout près de la ville, nous

aperçûmes le drogman de l'évêque russe qui, accompagné de deux Kawass, venait nous souhaiter la bienvenue de la part de son Eminence, occupée en ce moment à lire les évangiles au Golgotha.

Sous les murs de la ville s'agitait une foule de monde de toute origine et de toute provenance, étrangers et indigènes, Arabes et Juifs, Français et Anglais, les uns entrant les autres sortant, d'autres campant encore sous des tentes. Une quantité de chevaux, de brebis, de mulets et de chameaux se massaient aux abords de la porte dite: — de *Jaffa* — ou en arabe: *Bab-el-Khalil* (la porte du bien-aimé), porte par laquelle nous entrâmes. Près de là, nous passâmes devant le terrain, très-considérable et très-heureusement choisi pour les nombreuses bâtisses, destinées à former l'hospice des pèlerins russes. Au loin, à main droite, on aperçoit, en approchant de la ville, le cou-

vent dit de la croix, ainsi appelé, parce que, selon les traditions conservées parmi les fidèles, le bois de la croix qui servit au supplice de notre Seigneur, aurait été pris à l'endroit même où est aujourd'hui ce couvent.

L'intérieur de Jérusalem produit une impression pénible et même profondement triste: l'aspect de ces décombres, de ces petites rues tortueuses, dépavées et infectes, là où jadis s'élevait une ville imposante et belle, suffirait pour développer ce sentiment; mais, outre cela, qui pourrait sans effroi songer aux épouvantables scènes, qui ont ensanglanté cette ville et déshonoré l'humanité; qui pourrait sans douleur envisager la pensée, que ces lieux sacrés, dépositaires des plus précieux trésors de la chrétienté, sont au pouvoir de l'intolérance et du fanatisme musulman. Pour moi, ce fut le cœur serré et navré, que je revis la désolation de Jérusalem.

Ouvrant le livre de l'Écriture au passage de l'Évangile de St Luc (*) où il est question de l'entrée du Seigneur à Jérusalem, j'y relus avec une vive émotion le texte des divines prophéties sur le sort qui attendait la ville prédestinée, car j'en constatais douloureusement par mes yeux l'irrévocable accomplissement.

— *Étant ensuite arrive près de Jérusalem* — dit St Luc en parlant du Sauveur, — *et jetant les yeux sur la ville, il pleura sur elle en disant:*

— *Ah! si tu savais du moins, en ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut te procurer la paix! Mais ces choses sont maintenant cachées à tes yeux.*

— *Aussi viendra-t-il des jours malheureux pour toi, où tes ennemis t'environ-*

(*) XIX, 41, 42, 43, 44.

neront de tranchees: ils t'enfermeront et te presseront de toutes parts.

— Ils te raseront, ils te ruineront entièrement, toi et tes enfants qui sont dans tes murs, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où Dieu t'a visitée. —

Le patriarche de Jérusalem, depuis plusieurs années déjà siége à Constantinople. Il avait eu beaucoup de bontés pour moi antérieurement. Averti de ma prochaine arrivée, il avait eu l'obligeance de nous faire préparer un logement au patriarcat même; on nous y conduisit directement. Je fus étonné de trouver, à la place du réduit plus qu'étroit, qui formait dans le temps cette maison, une habitation toute neuve, spacieuse, et qui même, au premier abord, produisit sur moi une impression quelque peu défavorable. On est surpris, en effet, d'apercevoir, dans le voisinage de l'étroite et

sombre prison, où notre Seigneur, abdiquant pour le salut du monde les divines prérogatives de sa souveraine puissance, permit qu'on l'enfermât, qu'on l'abreuvât d'insultes et d'outrages, qu'on lui meurtrît les pieds dans d'étroites ouvertures pratiquées dans le sol, pour être ensuite traîné au rocher voisin, où les ténèbres devaient voiler de leur manteau le plus odieux des forfaits dont l'humanité ait à rougir ; on est surpris, dis-je, de trouver là un grand et bel escalier à rampe étincelante, et d'entrer dans un vaste vestibule, orné des portraits de différents patriarches, et d'une espèce de fontaine à robinet, revêtue d'un manteau de marbre taillé. De là, on nous fit entrer dans une belle pièce, meublée à l'européenne et ornée d'un beau tapis de Smyrne. A l'extrémité opposée des vestibules, se trouve un salon pareil, arrangé à l'orientale, mais sans luxe, sauf la beauté du tapis;

c'est l'appartement particulier du patriarche, tandis que la pièce qui lui sert de pendant est destinée aux réceptions ecclésiastiques qui, en Orient, se font habituellement en corps, et exigent par conséquent un espace un peu étendu. Ces deux grandes pièces, qui flanquent le grand vestibule, communiquent chacune avec un petit cabinet, contenant un lit et servant de chambre à coucher.

Nous fûmes tous convenablement, et même, eu égard à ce qu'on doit chercher à Jérusalem, beaucoup trop bien logés.

L'homme s'habituant promptement, tant au physique qu'au moral, à tout ce qui l'entoure, mes préventions à l'endroit de la demeure agrandie du patriarche ne tardèrent pas à se dissiper. Je dus m'avouer, que s'il en eût été autrement, nous eussions dû nous séparer pour tout le temps de notre séjour à Jérusalem ; ma femme eût été obligée de chercher un asile à-part, sous le toit du

couvent latin, et le reste de notre caravane, si étroitement unie de cœur et de fait, eût été sans doute éparpillé les uns loin des autres. Les objets mêmes, qui tout d'abord m'avaient choqués, comme des témoignages d'un luxe déplacé, je les trouvai, en les examinant de près, fort modestes, et je me rendis à la réflexion, que le premier personnage de l'eglise, peut non seulement être mieux logé qu'un simple moine, mais qu'il est même tenu de s'entourer, sinon de luxe, du moins de ce prestige de supériorité qui, en Orient, impose plus encore que ne le font la parole et les actions spirituelles. Or, un prince de l'église doit imposer aux masses, par tous les moyens qu'il peut réunir; ce principe ne demande à être ni démontré ni prouvé: l'expérience, les faits et l'évidence se chargent de ce soin.

L'appartement, qu'on nous avait assigné dans l'aile gauche du patriarcat, récemment

construite, n'avait, que le seul, mais très-grand inconvénient de suinter l'humidité par tous les pores; un froid glacial et un air de tombeau nous saisirent en entrant. Arrivés à pied, par une grande chaleur, nous suintions nous-mêmes, plus ou moins, cette autre humidité qui est la conséquence inévitable d'une température élevée.

On m'assura cependant, qu'on avait fait l'impossible pour faire disparaître cet inconvénient: calorifères en fonte, croisées ouvertes pour faire entrer le grand air, rien n'avait été épargné. Il est vrai que, dès qu'on avait considéré l'appartement comme suffisamment sec, on l'avait fermé, sans l'aérer jamais, sans y laisser entrer âme qui vive. Pareils à une plaie, dont on aurait par un emplâtre arrêté la salutaire dépuration, les murs de ces pièces, recélaient un principe délétère et faisaient éprouver la sensation d'une éponge, trempée d'eau glacée; les papiers qui étaient censés

les tapisser, ne tenaient plus que par les baguettes placées sous la corniche, ressemblant à de grands draps humides suspendus le long des murailles. Il y avait de quoi prendre un de ces violents accès de fièvre qui tuent sur l'heure; mais Dieu qui tient entre ses mains les divers fléaux dont il frappe l'humanité, tantôt pour l'éprouver, tantôt pour la punir, ne voulut dans cette circonstance, que nous combler de ses bienfaits, en accueillant avec une protection visible notre arrivée sur cette terre où Il a vécu, où Il a souffert, où Il a tant aimé, tant pardonné et où nous venions de loin, adorer l'endroit de son supplice et sa tombe glorieuse !

Depuis que le patriarche de Jérusalem, dans l'intérêt même des affaires de son diocèse, réside en personne à Constantinople, il est remplacé à Jérusalem par deux Vicaires métropolitains, de droits et de titres égaux.

L'un, Monseigneur Mélétius, dirigeant le diocèse dit: de l'Arabie Pétrée ou Pétras, avait été préalablement le seul vicaire du patriarche; c'est un vieillard très-avancé en âge, pensif, silencieux, un peu ombrageux, et méfiant mais bon et pieux, simple et modeste dans sa manière de vivre; haïssant le luxe, sobre, sévère pour les règles de l'église, infatiguable dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, aimant ses coréligionnaires étrangers, enfin, malgré son extérieur sombre, toujours affable, bienveillant et indulgent à sa manière. Il porte bien son âge et les fatigues que sa haute position lui imposent. Ses traits sont réguliers et beaux, sa stature imposante. Son collègue, Monseigneur Erasmus, Métropolitain de Lydda, est un vénérable moine, à la figure, à la voix et aux manières remarquablement douccs, mêlées d'une dignité parfaite. Ce vénérable évêque s'affaisse

déjà depuis nombre d'années sous les horribles souffrances d'une maladie cruelle qui le torture et le mine, et cependant, à travers les traits éprouvés par la douleur de cet humble martyr, on surprend la résignation du vrai Chrétien.

Nous avions trouvé, en entrant, l'évêque Erasmus : ce digne prélat, qui remplit dans l'édifice du patriarcat où il demeure les fonctions d'économe en chef, avait daigné venir nous recevoir sur le seuil de la porte et nous donner sa bénédiction.

Peu d'instants après était arrivé l'évêque de Pétras, que je connaissais déjà et avec lequel j'étais resté longtemps en correspondance au sujet d'une église qui, sur son conseil et par mes soins, par les bienfaits surtout de ceux qui avaient bien voulu répondre à la quête que j'avais faite dans ce but, avait été élevée dans l'Arabie Pétrée, au profit de quelques centaines de familles chrétiennes, privées des

consolations dont le Christ en venant sur la terre, a doté l'humanité.

Monseigneur Mélétius, me gardait rancune, m'assurait-on, des dispositions que, d'après un projet, préalablement approuvé par le Saint Synode mais contraire à sa manière de voir, j'avais arrêtées afin d'asseoir sur des bases solides et stables, à mon point de vue, les intérêts et l'avenir de cette église. L'évêque de Pétras avait cru voir dans le contrôle du Synode, dans le dépôt des sommes aux caisses des établissements de crédit de St. Pétersbourg, des symptômes de méfiance et paraissait mécontent de ce que moi, auteur de la quête, auteur de l'entreprise, j'eusse poussé l'intérêt à cette affaire au point, de réclamer des renseignements sur les différentes questions, soulevées par la construction et la demande des fonds que celle-ci exigeait. Il s'était même plaint de mes pro-

cédés peu délicats, selon lui, à plusieurs de mes compatriotes, qui étaient venus en Palestine. J'en avais été vivement peiné, et le lui avais fait respectueusement, mais clairement sentir, un jour que l'occasion s'en était présentée. Je lui avais écrit une lettre pleine d'égards, mais trahissant une légitime susceptibilité; de son côté il y avait répondu avec tous les ménagements possibles, mais sans épargner non plus le trait, destiné à me faire comprendre l'objet de ses griefs. Comme j'avais la conscience de mon droit, et qui plus est, le droit de ma conscience dans cette affaire, qui était la mienne, et que je tenais à régler de mon mieux, je m'en étais tenu aux dispositions premières; en conséquence, il s'était glissé une certaine froideur dans nos relations, et de prime abord l'accueil que me fit Monseigneur Mélétieus en portait quelque peu l'empreinte. Je pris le parti de rompre

la glace aussitôt, en redoublant d'empressement et de politesse à son égard, puis j'abordai de front cette question délicate, en lui expliquant les motifs de tous mes actes, que justifiait d'ailleurs le succès de l'oeuvre, en l'assurant de l'absence de toute pensée de méfiance, et en lui réitérant, dans les termes les plus significatifs, l'expression de mon respectueux et inaltérable dévouement. Le front du vieillard se dérida, nous nous embrassâmes avec effusion, et la paix fut conclue.

Cependant, la pensée qui nous avait amenés du Nord en Orient, qui nous avait dirigés à travers les pays et les mers que nous venions de parcourir, l'ardent désir de nous prosterner devant le Saint Sépulcre et le Calvaire, nous brûlait, nous dévorait. Toutefois cette impatiente ardeur d'aller nous jeter immédiatement au pied des saints monuments de la mort et de la ré-

surrection de notre Seigneur, s'arrêta indécise devant de pieux scrupules, la crainte de n'être pas suffisamment prêts. Ne fallait-il pas en effet s'y être préparé par quelques prières, s'être dépouillé des vêtements du voyage, s'être purifié de la poussière? quant à moi il me paraissait convenable de maîtriser l'irrésistible désir et de remettre au lendemain matin la visite des Saints Lieux. Je craignais que la fatigue, qui nous excitait les nerfs presque autant que la fièvre de l'impatience, n'ôtât quelque chose à cette béatitude de l'âme, à cette plénitude de cœur, dont je tenais à éprouver et à faire éprouver à ma famille les délicieuses et incomparables sensations. — Aller, ou ne pas aller? — telle fut la question, et nous n'arrivions pas à la résoudre. Enfin l'opinion de ma femme l'emporta, et c'était en effet la meilleure. — Mais, fit elle tout-à-coup, comme frappée d'une inspiration

soudaine, arrive-t-on chez quelqu'un sans aller tout d'abord lui épancher sa joie? Et des vêtements de voyage, de la poussière, un peu d'agitation et de fatigue, choqueront-ils jamais l'hôte hospitalier? —

Ces paroles étaient si pénétrées de vérité naïve, qu'un cri unanime d'approbation et de joie les accueillit. — Oui, oui c'est vrai! allons y de suite, à l'instant même! — telles furent les paroles qui résonnèrent de toutes parts. Au même moment on nous annonça que l'église allait être ouverte; nous prîmes des cierges et suivîmes à pas précipités le moine, chargé de nous y conduire.

Après avoir traversé plusieurs corridors, plusieurs terrasses. et descendu plusieurs escaliers tortueux. on arrive enfin devant la porte d'entrée de la grande église. qui recouvre de son vaste toit les sanctuaires de la chrétienté.

Le cœur nous battait violemment lorsque tout-à-coup, au bas d'un escalier rapide et sombre, une vive illumination se détachât de l'obscurité et nous éblouit. Ces lumières éclairent les nombreuses images, qui tapissent les murs de deux chapelles séparées, situées l'une au pied de l'escalier à notre droite, l'autre devant nous. La première est consacrée à Sainte Marie d'Egypte; elle est sombre, quand elle n'est pas éclairée par les cierges, car elle ne reçoit de jour qu'à travers les étroites embrasures des fenêtres de l'autre chapelle, érigée en commémoration de la rencontre de notre Seigneur avec les Saintes Femmes, auxquelles Il daigna apparaître après sa résurrection.

L'endroit même, que les traditions contemporaines désignent comme ayant été alors sanctifié par les pieds de Jésus, est marqué par un petit autel, en marbre gris, de forme octogone, et orné au milieu d'une

image, ciselée en argent, dont le sujet rappelle ce saint evènement. Elle est abritée d'une petite coupole, car les murs qui l'entourent, sont ouverts par en haut; et sans une espèce d'auvent, appliqué au mur qui fait face à l'escalier, les images dont ce mur est revêtu, seraient exposées à la pluie.

Une petite porte latérale, donnant sur la cour de l'église de la résurrection, sert de communication directe entre celle-ci et le couvent grec; toujours soigneusement fermée, on ne l'ouvre que lorsque la grande porte de l'église est ouverte, et que les habitants du dit couvent se proposent d'aller adorer les précieux souvenirs qui s'y trouvent réunis.

Cette profusion de cierges, qui de leur lumière ardente éclairaient les deux chapelles, avait pour cause la célébration du Jeudi saint; cet aspect inattendu, qu'accompag-

nait l'odeur de l'encens, fut pour nous comme un avant-goût moral des impressions incomparables qui nous attendaient.

En passant devant la chapelle de Sainte Marie d'Egypte, la patronne de ma mère bien-aimée, j'adressai mentalement à sa protectrice une prière qui, pour être brève, car on nous pressait d'avancer, n'en fut pas moins fervente et sincère. Nous nous prosternâmes devant le petit autel des Saintes Femmes et baisâmes l'image qui représente ce précieux moment de leur vie; on n'y passe jamais sans s'incliner, et sans appuyer les lèvres sur la plaque ciselée.

Mais voici la petite porte en fer qui grince sur ses gonds; nous entrons un à un, pour la voir aussitôt se refermer sur nous. Je ne saurais exprimer ce que j'éprouvai, en revoyant cette vieille cour de l'église des églises.

Il faisait nuit, la faible lumière que

répandait devant nous la lanterne du moine qui nous précédait, jetait un air d'imposant mystère sur l'ensemble du tableau qu'offrait l'intérieur de cette cour. A notre gauche, s'élevait l'antique cathédrale, silencieuse et ne trahissant nulle part les lumières, que la foi des fidèles faisait étinceler à l'intérieur. Les trois autres lignes qui en faisaient le contour, étaient formées par des bâtisses, plus ou moins dégradées, composées de murailles, de terrasses et de coupoles en pierre.

Toute l'enceinte de la cour était littéralement envahie par des masses compactes d'hommes et de femmes de divers pays; tous les langages s'y faisaient entendre, les costumes les plus variés s'y faisaient voir, ou plutôt se laissaient deviner, dans cette demi-obscurité. Marchands de chapelets, fabricants d'images et de croix en nacre, pèlerins, hommes, femmes, enfants, étaient confondus pêle-mêle, les uns priant ou dormant, les autres causant,

offrant leurs marchandises ou comptant leur argent.

Nous nous approchâmes de la porte d'entrée qui, nous avait-on dit, était ouverte; mais nous la trouvâmes fermée, les gardiens-possesseurs des clefs étant absents. Je fus désagréablement affecté par cette contrariété, qui me parut être un signe, destiné à nous faire comprendre que nous eussions mieux fait, au lieu d'accourir tels quels, au saut de l'étrier, nous prosterner devant les plus saints objets de la terre, d'attendre que nous puissions les saluer, à tête, à corps et à cœur reposés. Nous nous demandâmes, si nous n'aurions pas dû céder aux mêmes scrupules que ceux, qui nous défendent d'aller recevoir la sainte communion, sans nous y être préalablement préparés par des prières, sans avoir écarté de notre âme toute impression extérieure des détails de la vie journalière, sans nous être purifiés par le bain,

afin que toute notre personne réalise, autant que le comporte la nature humaine, les conditions de pureté parfaite qu'exige la réception de cette sainte action.

Cependant on envoya chercher les gardiens ; comme ils n'arrivaient pas, on finit par frapper doucement à la porte, afin de demander à ceux qui se trouvaient dans l'intérieur, s'ils ne pourraient l'ouvrir. On se parla ainsi quelques instants, et les voix qui arrivaient de l'église à demi-étouffées, résonnaient singulièrement à l'extérieur. Enfin, on ouvrit un guichet de forme carrée, pratiqué dans la porte même, et servant habituellement à passer les vivres aux moines, qui quelquefois sont obligés de passer plusieurs jours de suite dans l'enceinte du temple, sans pouvoir en sortir. Une figure pâle et ridée, portant une longue barbe noir, parut de l'autre côté du guichet et expliqua à notre moine que, les clefs n'étant pas là, il

fallait nous armer de patience. Je suppliai notre interlocuteur de ne pas fermer le guichet en se retirant; il me tardait de pouvoir plonger mes regards dans cette église, après laquelle j'aspirais depuis si longtemps.

Je ne saurais dire l'émotion dont je fus saisi en approchant, au moment où j'aperçus devant moi la pierre de l'onction, sur laquelle Marie, Joseph d'Arimathie et d'autres fidèles, déposèrent le corps de Jésus, après l'avoir descendu de la croix, afin d'essuyer ses plaies saignantes, de l'oindre d'aromates et de l'ensevelir dans un linceul ; je sentis quelque chose de surnaturel s'accomplir en moi. Quand à droite de cette sainte pierre, j'aperçus l'escalier qui conduit au Golgotha, à gauche, entre deux grands pilastres, le chemin qui mène au Saint-Sépulcre, je retrouvai cette béatitude d'âme que ces lieux seuls peuvent offrir, dont j'avais pu, il est vrai, garder un doux sou-

venir. mais dont, hors de là, je n'ai jamais goûté la plénitude.

— Te voilà enfin au pied des trésors que tu rêvais! — me dis-je, et les bouffées d'encens, le son des voix récitant des prières, la lueur des lampes, éclairant et glorifiant les saints monuments du Seigneur, complétaient l'harmonie parfaite de mon âme, se berçant dans une espèce de conversation mentale avec le ciel.

— Voilà le Turc avec les clefs, — s'écria tout-à-coup le moine à la lanterne. — Laissez passer, — disait-il, en s'adressant à la foule, qui faisait un tel vacarme que ses paroles se perdaient dans le bruit et le brouhaha général.

Une voix plus perçante fit du côté opposé résonner quelques paroles sonores en arabe; ces paroles furent suivies de quelques gestes énergiques et significatifs, qui partagèrent comme par magie la foule en

deux, pour laisser passer un groupe de Turcs, portant les clefs de l'église, une longue échelle, et de plus quelques lanternes.

C'était un triste aspect que cette poignée de mécréants, s'avançant fièrement vers ce saint réceptacle de nos plus précieux souvenirs, fendant audacieusement l'avalanche des chrétiens qui palpitaient d'émotion et de piété. Mon imagination se reporta à cette odieuse et terrible nuit, où Judas, à la tête d'une bande hostile, armée de bâtons et de lances, et munie de lanternes, vint surprendre le plus Saint des Saints, au milieu de ses disciples, pour le livrer à ses ennemis.

L'antique église avec ses portes closes, avec son morne et imposant silence, qui contrastait si singulièrement avec la bruyante scène de l'extérieur, faisait l'effet du saint martyr résigné, souffrant en silence,

laissant venir au devant de lui la horde meurtrière qui croyait le dominer, quand d'un mot il pouvait foudroyer ses vils assassins.

La porte se ferme au moyen de deux grosses serrures, dont l'une est à hauteur d'homme, et l'autre si élevée, que pour y atteindre les Turcs sont obligés de monter sur une échelle qu'on appuie contre la porte même. La première serrure ouverte, il se fit un profond silence dans la cour; chacun fixait ses regards sur cette porte, près de laquelle s'étaient groupés les porteurs de lanternes, et où se concentrait la lumière. L'obscurité qui règne autour de nous, l'aspect de cette échelle, la vue des mécréants qui y montent, toutes ces circonstances réveillent en moi le souvenir d'une autre phase du supplice de notre Seigneur; c'est ainsi, en effet, que souvent j'avais vu reproduit par les peintres le moment terrible,

où au milieu de la nuit, des gens de toute sorte, à la figure hideuse, montèrent sur une échelle, pour attacher le Seigneur à sa croix; par fois aussi, c'est l'échafaudage, qui fut dressé pour détacher le corps de Jésus, qui se peint dans mon imagination. Ces diverses impressions se croisaient dans mon esprit; toutes étaient émouvantes à un degré impossible à rendre. Ces lignes paraîtront peut-être d'une exagération incompréhensible; quoi de plus simple en effet, qu'un attroupement de monde, attendant devant une église, que l'heure soit venue pour y entrer? quoi de plus naturel, que les gens qui viennent l'ouvrir s'ouvrent un passage à travers la foule, devenue recueillie au moment où elle se prépare à pénétrer dans le lieu saint? quoi de moins extraordinaire qu'une échelle, à laquelle on monte pour atteindre une serrure placée trop haut? tout cela, il est vrai, est fort naturel, et

se peut voir tous les jours; mais tout cela aussi change d'aspect et de signification quand on se dit, que derrière cette porte que les Turcs seuls ont le droit de fermer et d'ouvrir, il y a: — le Golgotha! — et le tombeau de L'immortel! mais toutes ces circonstances indifférentes en soi, comme: le voile de la nuit, des lanternes, une échelle, des musulmans mêlés à des chrétiens, prennent un caractère particulier, dès que par une facile association d'idées, l'esprit y rattache les terribles souvenirs de l'évangile. Qu'on s'identifie avec ma situation d'âme, et l'on ne m'accusera pas d'avoir trop exagéré mes impressions.

Au moment où la serrure supérieure s'ouvrit enfin, les battants de la porte cédèrent sous l'effort de la foule, et l'échelle qui y était appuyée, suivit le mouvement. Les deux Turcs qui étaient dessus, se voyant menacés de se casser le cou, poussèrent

des cris de frayeur et de détresse, et une nouvelle émotion nous saisit, vive comme toutes celles que l'on éprouve quand on est fortement surexcité. On retint les battants de la porte, on soutint l'échelle, et l'accident n'eut d'autres suites que la frayeur et les cris d'un instant.

La porte est ouverte! . . . . nous entrons . . . . .

Quelqu'un a dit, avec beaucoup de vérité, si j'en crois mes propres observations, que rien ne réveille les anciens souvenirs, les mille nuances des impressions diverses d'une époque éloignée, comme les sons et les odeurs; en effet, lorsqu'en entrant dans le vestibule de cette imposante église, composée d'une infinité de sanctuaires et d'autels, appartenant à différents rites, j'entendis les intonations nasillardes du clergé grec, récitant ou chantant des prières, ces intonations, quoique peu mélodieuses, me firent plaisir,

car elles ravivèrent en moi le souvenir des suaves émotions que j'avais autrefois goûtées dans cet endroit, souvenir qui était resté dans mon cœur et que n'avait pu effacer la multitude des impressions extérieures. Je reconnus de même cette odeur, particulière aux églises des Saints Lieux, car elle aussi ajouta aux sensations présentes les douces réminiscences du passé; c'est une odeur de vétusté humide, aromatisée de bouffées d'encens et toute imprégnée des parfums de l'eau de rose dont on asperge les autels, se mariant parfois à la subtile vapeur d'un cierge éteint. Ce composé d'effluves, possède un caractère spécial, et sans charmer les sens de l'odorat, lui est sympathique, comme faisant partie du grand ensemble, auquel se rattache le fil des souvenirs. Malheureusement il arrive quelquefois, qu'à ces odorantes senteurs se substituent tout-à-coup les nauséabondes émanations du de-

hors. Ces immondes exhalaisons, survenant dans les instants du plus profond recueillement, interrompent la pieuse extase de l'âme en prière, la réveillent malgré elle de sa rêverie spirituelle, et la rappellent à toutes les prosaïques misères de ce monde.

C'est à la négligence des moines que j'attribue ce regrettable inconvénient, qui a fait de grands progrès depuis 1845. Je m'abstiendrai de salir ces feuilles par le détail des causes honteuses auxquelles j'attribue ce défaut, défaut sacrilège, dont j'ai vivement souffert, et contre lequel je ne me suis point lassé d'élever la voix dans les termes les plus énergiques, toutes les fois que j'en ai trouvé l'occasion, en causant avec les hauts dignitaires ecclésiastiques de toutes les confessions. Ils haussaient les épaules, en donnant pour excuse que ce défaut était irrémédiable, tandis que je leur prouvais de mon côté, qu'on pouvait bien, sinon l'écar-

ter tout-à-fait, du moins le paralyser considérablement, en faisant fermer certaines portes, comme cela se pratiquait scrupuleusement jadis, et surtout en introduisant en général, des habitudes et des règles de propreté et de convenance un peu plus consciencieuses. Les archevêques d'ailleurs, n'entrant à l'église que précédés de diacres qui les encensent, ne sont jamais à même de sentir ces mauvaises odeurs qui, semblables à un coup de vent pestilentiel, viennent parfois infecter l'odorat de leurs méphitiques atteintes.

Quand nous étions entrés dans l'eglise, elle était pure de ces miasmes étrangers, et l'odeur locale seule, c'est-à-dire, l'encens, les roses, les cierges, l'humidité, en remplissait la vaste enceinte.

Ce premier compartiment de l'église de la résurrection est un vaste parallélogramme oblong, sans fenêtres; il ne reçoit de jour

que par la porte d'entrée, qui en occupe le milieu, quand elle est ouverte; il est cependant encore faiblement éclairé par le coin à gauche, menant, au moyen de deux arcades à pilastres, à la grande rotonde dont le centre est le Saint Sépulcre, et enfin par dessus le mur latéral de droite, où est le sommet du Mont-Calvaire ou du Golgotha. Entre la porte d'entrée et la première partie de l'église, se trouve un petit compartiment carré, ressemblant à une espèce de vestiaire. Les deux divans turcs qui en garnissent les côtés, sont destinés aux gardiens mécréants de l'église; ils y fument leurs pipes, causent à haute voix, comptent leur monnaie, plaisantent et rient, bien que leur loge communique de plain-pied et sans porte avec l'intérieur de l'église. On est, en entrant, choqué, de cette inconvenance, on se souvient des paroles du Seigneur: — *Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de*

la maison de mon père une maison de trafic (*); — et l'on voudrait mettre en pratique le récit de ce que fit Jésus: *prenant un fouet il chassa du temple les gens qui y étaient venus faire le commerce, et renversa leurs tables et leur argent.*

A peine cette réflexion a-t-elle eu le temps de traverser votre esprit, à peine avez-vous fait quelques pas, que vous vous sentez saisi d'une sensation indéfinisable, que l'approche des saints souvenirs de Jésus-Christ est seule capable de faire naître. Déjà vous avez éprouvé le premier effet de la grâce divine, et bientôt, oubliant toutes les choses extérieures de ce monde, vous vous sentirez transporté d'esprit et de cœur dans des sphères qui vous sont inconnues.

(*) St Jean, Ch. II, § 16.

Divan, Turcs, clefs, pipes, tout disparaît, tout s'efface à l'aspect de cette dalle en marbre rougeâtre, que vous apercevez, devant vous sur le sol, et au-dessus de laquelle huit lampes allumées sont suspendues; vous vous approchez de cette dalle en tremblant, vous tombez à genoux, vous inclinez votre front, vous y appuyez vos lèvres, et vous sentez couler vos larmes, — larmes douces d'une céleste extase, qui en un instant vous révèlent tout un monde de saintes sensations. Vous fixez cette pierre avec une émotion palpitante, et vous vous sentez écrasé par le sublime et mystérieux contraste de la matière et de l'esprit. Vous appuyez votre front brûlant sur la modeste et simple dalle, et vous sentez au-dessus de votre tête la main du Tout-Puissant qui vous bénit, car ces sensations incomparables, c'est Lui qui vous les envoie, en vous disant dans son hospitalité spirituelle, que vous êtes le bien-

venu. Quelque chose de tellement surnaturel et de si grand vous entoure, que toutes vos velléités d'orgueil et de vanité disparaissent; dépouillé de toute mauvaise passion, vous vous sentez tout-à-coup tel qu'on se devrait sentir toujours, c'est-à-dire : — *un rien*, — devant l'immensité de la grandeur divine!

Cette dalle en marbre, dite : — *la pierre de l'onction*, — marque la place où le corps du Seigneur, descendu de la croix par Joseph d'Arimathie et Nicodème, fut enveloppé par eux de linges et parfumé d'aloès et de myrrhe, selon la manière d'ensevelir, en usage parmi les Juifs. En contemplant et en baisant cette pierre, vous récapitulez avec une émotion toujours croissante toute la passion du Seigneur. Vous ne vous en détacheriez pas, si la foule entrée avec vous, et désireuse comme vous de se prosterner et d'adorer cette pierre, ne vous

obligeait à raccourcir cette première station de votre pieuse visite. On se relève à regret, agité cependant par l'impatience fiévreuse de se jeter au pied du Saint Sépulcre et du Calvaire, et l'on se demande, quelle sera l'impression que l'on éprouvera devant ces deux sanctuaires par excellence, si celle, recueillie devant la pierre de l'onction, trouve à peine de la place dans l'âme qu'elle fait déborder.

Avant de pénétrer dans la pièce contiguë, la grande rotonde, au centre de laquelle se trouve la tombe du Seigneur, et vers laquelle accourent les pèlerins de toutes les parties du monde, on s'arrête devant une dalle, circulairement taillée et posée à fleur de sol, sous un petit dôme en fer. Une modeste lampe, allumée en permanence par les soins du clergé arménien auquel appartient exclusivement ce monument, appelle la vénération des chrétiens sur cette pier-

re, marquant la place que les traditions désignent, comme ayant été occupée par les Saintes Femmes, pendant que le Sauveur du monde expirait sur la croix. En effet, l'effroyable scène pouvait être parfaitement suivie de cet endroit; le sommet du Golgotha se troûvant justement en face et à une distance fort rapprochée, l'on pouvait voir le divin martyr, souffrir avec lui, et se recueillir devant cet effrayant et sublime tableau.

Nous nous agenouillâmes tout émus devant ce marbre, en adressant une prière à la gloire des élus, restés fidèles au Seigneur, et qui eurent depuis le royaume du ciel pour récompense.

Je remets à un autre jour la description détaillée de la rotonde et de toute la distribution intérieure de l'église; aujourd'hui les détails m'échappent sous l'émotion générale, que provoquent en moi

les principaux trésors de ce temple des temples.

A peine s'approche-t-on des pilastres qui coupent l'angle de la première pièce, pour en faire la jonction avec la ligne circulaire de la rotonde, que la grotte, ou chapelle du Saint Sépulcre, apparaît à l'oeil avide et impatient, qui la cherche sous le triple et irrésistible empressement de la vue, de l'esprit et du cœur.

Le tombeau qui reçut le corps du Seigneur, fut, comme les évangélistes nous l'apprennent, un sépulcre que Joseph d'Arimathie avait fait tailler dans le roc pour lui-même. Un jardin entourait alors cette grotte. Aujourd'hui la grande église remplace le jardin, tandis que le rocher, qui a passé par les mains des maçons, se trouve converti en un petit mausolée, ou chapelle recouverte de marbre, ornée de corniches, d'architraves, de pilastres, formant ainsi une

seconde église dans l'église même. Ce petit temple se compose de deux compartiments, dont le premier n'existait point à l'époque où cette modeste tombe devint le sépulcre d'un Dieu; on l'accola artificiellement au rocher naturel, en lui donnant la forme architectonique, sous laquelle il se présente aujourd'hui. Le milieu de ce premier sanctuaire servant, pour ainsi dire, d'antichambre au Saint Sépulcre proprement-dit, est occupé par une pierre carrée, enchâssée dans des plaques de marbre taillé, et soutenue par un pied ouvragé. Cette pierre, assez bien conservée, malgré les atteintes dont jadis elle a été l'objet de la part des pèlerins avides d'en possèder quelques parcelles, est authentiquement celle qui fut roulée jusqu'à l'entrée du sépulcre, pour en fermer l'ouverture. Le clergé orthodoxe en fait, pendant les messes qu'il célèbre au Saint Sépulcre même, un autel préparatoire pour les

Saints Sacréments. Vouée à la mémoire de l'ange qui la renversa après la résurrection du Christ, elle a donné à ce compartiment intermédiaire de la chapelle du Saint Sépulcre, la dénomination de *grotte de l'ange*. Des lampes, appartenant à tous les rites, y brûlent jour et nuit.

En pénétrant dans ce lieu qui respire la sainteté, on entend retentir, à son oreille, ces paroles de l'évangile (*) glorifiant la sublime scène du triomphe de la résurrection divine.

Il se fit un grand tremblement de terre, car un ange du Seigneur descendit du ciel, et vint renverser la pierre, et s'assit dessus. Son visage était brillant comme la neige. Les gardes en furent remplis d'épouvante, et tombèrent comme morts. Mais l'ange s'adressant aux femmes leur dit: — pour vous, ne craignez

(*) St. Mathieu Ch. XVIII, §§ 2—6.

point, car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici: car il est ressuscité comme il l'avait dit. Venez et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis. —

Ici ma plume se refuse à peindre, ce qui se passa en moi, lorsque je me répétai mentalement cette invitation de l'ange: — *Venez et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis.* —

Je sentis mes jambes défaillir, je me prosternai la face contre terre, et ce fut dans cette attitude de profonde dévotion, que je pénétrai pas l'étroite et basse ouverture du Sépulcre dans l'intérieur du plus saint des sanctuaires.

En revoyant en effet — *le lieu où le Seigneur avait été mis* — mon âme se sentit tout-à-coup, comme inondée d'une rosée céleste, indéfinissable, comme enivrée d'une délicieuse extase, avant-goût des félicités d'un monde meilleur.

Que le Saint-Esprit, que le divin martyr, monté au ciel du fond de cette humble tombe, que Dieu le père, ces trois personnes distinctes d'un seul et même Dieu, nous environnaient de leur triple esprit, c'est ce que je reconnus à cette sainte extase qui me ravissait.

Nos larmes, larmes de pure béatitude, le bien-être indescriptible qui remplissait nos âmes, nous témoignaient, en effet, que Dieu était là, recevant lui-même nos hommages.

Prenant alors ma femme d'une main, mon fils de l'autre, et m'inclinant avec eux sur le saint autel qui servit de couche mortuaire au Seigneur, je m'écriai d'une voix émue — les voilà, Seigneur — bénissez-les — mon voeu est accompli ! — exaucez-nous ! — soyez beni ! —

Et le silence profond qui régnait autour de nous, n'était interrompu que par nos lar-

mes et le pétillement des lampes qui brûlaient au-dessus de nos têtes.

L'émotion de cet enfant surtout, sanglotant lui aussi sous l'impression d'une extase spirituelle, n'était-elle pas une garantie certaine, que cette adoration de Dieu, dans ce réduit sacré, était comme une entente de nos âmes avec le créateur? cet être innocent, en effet qui n'avait rien à se faire pardonner, pur comme les anges qui l'inspirent, et qui répand des larmes de bonheur à la vue du tombeau du Christ, n'est-ce pas une preuve que Dieu est avec nous et que nous sommes en Lui.

Ce fut avec douleur que nous nous vîmes obligés d'abréger cette incomparable scène, mais les autres pèlerins brûlaient d'impatience d'entrer au Saint Sépulcre. Il fallait donc sortir.

Je ne sais plus comment nous nous en arrachâmes, je ne me rappelle plus com-

ment nous retraversâmes la chapelle de l'ange, la grande rotonde, la salle de la pierre de l'onction, ni comment nous montâmes le Calvaire. Je me souviens seulement de l'émotion nouvelle et profonde que j'éprouvai en me prosternant devant l'ouverture, encore béante, du rocher où avait été dressée la croix sur laquelle Jesus-Christ était mort.

Un sentiment d'imposante et invincible terreur se mêla à celui de l'extase triomphante, qui nous avait animés au Saint Sépulcre. L'immensité du mystère divin, accompli en ce lieu même, pour la rédemption du genre humain, et comme le dit Saint Paul — pour chacun de nous en particulier — confond et écrase. On est là, édifié, brisé, anéanti, honteux, et en même temps, par l'effet de la grâce divine, triomphant du triomphe du Dieu ressuscité. Une seule prière remue vos lèvres et y revient sans cesse: la prière du bon larron:

— Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume! —

Nous restâmes là longtemps agenouillés, spirituellement transportés dans un autre monde et méditant, au souvenir du texte évangélique, toutes les phases sinistres qui se déroulérent jadis sur cette même place dans les ténèbres d'une effroyable nuit. Tous les détails de ces affreuses scènes venaient se presser dans mon imagination excitée par la vue de ce lieu, et je m'y sentais entièrement identifié.

Un crucifix de grandeur naturelle est placé à côté de l'ouverture, qui fut pratiquée dans le roc pour y fixer la vraie croix du Seigneur, et à la vue de la mère du Sauveur et de Saint Jean, au pied de la croix, vous croyez entendre les paroles de Jésus, recommandant sa mère à Saint Jean, et donnant celui-ci pour fils à Marie.

Vous voyez où avaient été érigées les

croix des deux larrons, vous suivez dans votre imagination, tendue et palpitante, le mouvement d'une foule hostile, qui se groupe autour des instruments de supplice, qui insulte le martyr innocent, et vous vous souvenez de la sublime prière de Jésus, implorant le pardon de ses bourreaux : — *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Vous vous transportez en idée à la sixième heure du jour, qui répandit les ténèbres sur toute la terre, jusqu'à la neuvième heure ; vous suivez ces moments suprêmes où le soleil s'obscurcit, où le voile du temple se déchira par le milieu, et où Jésus, après avoir jeté un grand cri et dit : — *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains* (*) — expira....

St Luc, Ch. XXIII, V. 44—46.

Et nous quittâmes l'église, agités des mêmes sentiments d'effroi que ceux qui, après avoir assisté à ce lugubre spectacle, s'en-retournaient, en se frappant la poitrine.

Jérusalem.

1 Avril.

Aussitôt levés, nous allâmes présenter nos devoirs au chef de notre mission ecclésiastique, l'évêque de Mélitopol.

En rentrant, j'eus soin de rattraper ce que nous n'avions pas eu la possibilité de faire la veille : je fis la lecture des douze évangiles traitant de la passion de notre Seigneur, et dont la lecture nous est prescrite le jeudi-saint.

Ces récits, toujours et partout si foncièrement émouvants et touchants, ont une signification, une éloquence surnaturelle, lus à Jérusalem, sur ce terrain même où se passèrent toutes les scènes de la rédemption.

On suit le Seigneur pas à pas, sur tout le parcours de son sublime sacrifice. L'esprit, l'imagination, la vue, le cœur, tout est impressionné au plus vif degré par ce texte palpitant.

De la petite terrasse de notre logement, j'aperçois la montagne des Oliviers et, sur son versant, le jardin témoin de l'odieuse trahison de Judas. A quelques pas de moi, dans la même direction, juste sous mes yeux, s'élèvent la grande coupole abritant le Saint-Sépulcre et, tout à côté, l'édifice renfermant le Golgotha....

Qu'on se représente ce qui se passe, dans de telles conditions, au fond d'une poitrine chrétienne, à la lecture des évangiles de la passion !... Vous accompagnez le Seigneur jusqu'au sommet de la montagne, et vous vous dites: C'est cette même montagne avec ses trois pointes, ce sont ces mêmes contours, ce sont ces mêmes environs que les yeux du Christ embrassaient de

leur regard. C'est là qu'il monta avec quelques uns de ses disciples, avant l'heure suprême; c'est là, qu'il pria comme lui seul savait prier, bien que seul il eût pu s'en dispenser. Voici cette terre qu'il sanctifia des gouttes de sang et de sueur, que l'exaltation de la prière lui faisait répandre. C'est là que les anges vinrent le fortifier et le consoler. C'est là que résigné, il alla droit au devant du traître qui venait le livrer aux bourreaux. C'est là que ceux-ci reculèrent malgré eux et furent miraculeusement jetés par terre. C'est là que la douce victime, répondant au baiser de la trahison, donna à Judas le surnom d'ami en l'interpellant sur le motif de sa présence en ce lieu.

De là vous voyez le Seigneur se rendre à la demeure du grand prêtre, où les scribes et les anciens s'étaient assemblés. Votre imagination palpitante s'arrête sur son disciple Pierre reniant trois fois son maître,

après lui avoir juré de mourir pour lui. Vous vous souvenez le chant du coq qui, après avoir justifié la prédiction de Jésus, fit si amèrement pleurer son disciple.

L'imposante et solennelle prédiction du jugement dernier: — *Je vous déclare qu'un jour, vous verrez le fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du ciel* — vous saisit aussi tout autrement sur les lieux où elle sortit de la bouche du Sauveur, que lorsque vous l'entendez lire ailleurs. Votre âme s'élève, votre esprit s'agrandit; tout en vous est émotion, tout est sentiment, d'admiration, humilité, extase!

Après un repas très-frugal, nous nous rendîmes à la céremonie dite, dans la grande église *du Feu sacré*. Une foule compacte était rassemblée depuis le matin pour assister à cette solennité extraordinaire, qui devait avoir lieu le lendemain; aussi la plupart des fidèles cherchent-ils à s'y placer

vingt quatre heures d'avance, afin d'être sûrs de ne pas manquer à cette cérémonie, si particulièrement vénérée à Jérusalem.

L'origine de cette fête remonte à des temps fort reculés. Le doyen des évêques, ayant allumé le feu au Saint Sépulcre, où il est entré seul, le passe aux fidèles réunis, à travers une ouverture, pratiquée dans le mur de la grotte sacrée qui fut la tombe du Seigneur.

La majorité des Chrétiens orthodoxes, qui se pressent ce jour-là autour du lieu sacré, croit selon une ancienne tradition toujours vivante dans le pays, que le feu s'allumera de lui-même, par la force de la puissance divine. L'attente d'un miracle anime les pèlerins d'une exaltation qui dépasse tout ce qu'on pourrait imaginer. Beaucoup de fidèles, sans croire à l'apparition actuelle du feu sacré, ne nient cependant pas que le miracle n'ait eu lieu au temps où les fidè-

les s'approchaient avec plus de foi et d'amour de la tombe du divin Sauveur. Selon eux, toutes les lampes, tous les cierges, tous les lustres seraient éteints, on ne conserverait que la flamme sacrée de la lampe, suspendue au-dessus du tombeau, et ce serait à cette flamme que l'évêque prendrait le feu nouveau, destiné à illuminer l'église.

Miracle ou non, la lumière que l'évéque prend au Saint Sepulcre et communique le samedi, avant la solennité de la résurection, avec une pieuse vénération à la multitude toute frémissante d'émotion et de foi, est une chose sacrée. Allumée d'elle-même, ou prise à une lampe, à la seule lampe qui en ce moment éclaire l'intérieur du tombeau divin, cette flamme a une précieuse signification de sainteté, et comme telle, n'usurpe point sa dénomination de feu sacré, quand même la miraculeuse origine que les uns lui reconnaissent et que d'autres

lui disputent, ne serait en effet qu'imaginaire.

Quiconque croit en Dieu, ne saurait mettre un instant en doute que sa sainte volonté a la puissance de faire naître du feu, partout où bon lui semble. Pourquoi ne pas s'en tenir à ce principe? à quoi bon discuter l'origine de cette lumière certainement sacrée, pour avoir éclairé la couche mortuaire du Seigneur? pourquoi l'accuser de ne pas avoir miraculeusement surgi dans un moment donné? maintenant, ceux qui taxent cette cérémonie de préjugé, d'imposture, de blasphême, ont-ils-raison? je crois, pour ma part, que, si même on se décidait à proclâmer ouvertement aux masses convaincues du miracle, que ce n'en est pas un, ces mêmes masses n'en accouraient pas avec moins de ferveur chercher la lumière prise à la lampe allumée au Saint Sépulcre et se presser, comme elle le fait

aujourd'hui, sur le passage de l'évêque, sortant du tombeau sacré; car ce n'est pas le miracle qu'on vient adorer, c'est l'amour de Jésus-Christ, l'Etre tout-puissant qui peut accomplir tous les miracles, ce sont les souvenirs de sa glorieuse et sublime mort pour le salut du monde, devant lesquels on se prosterne, le front dans la poussière et le cœur navré.

D'ailleurs, c'est un mot élastique que le mot — miracle — tantôt il nous apparait avec une signification immense, étourdissante, et tantôt c'est à peine si nous voulons l'admettre pour exprimer des circonstances qui cessent d'être des miracles à nos yeux, parce que, habitués à les voir se reproduire journellement, pour ainsi dire, nous les considérons comme des conséquences naturelles d'un ordre de choses établi. Or, si nous voulions seulement approfondir un de ces évènements de chaque jour, nous serions prompts à nous convaincre, que

tout, en nous et autour de nous, est miracle, depuis notre naissance jusqu'à notre mort, et que notre mort elle-même n'est que le prélude de nouveaux miracles.

Tout ce que la nature produit n'est qu'une suite de miracles: les êtres vivants, les végétaux, la lumière, les couleurs, les astres du firmament, l'ordre alternatif des saisons, les éclairs, la foudre qui gronde, la mer qui écume, la perle au fond de l'océan, les métaux au sein de la terre ; le grain de blé, qui se multiplie sous les sourires fécondants des rayons du soleil, ce blé devenu pain, qui alimente l'homme pour renaître de nouveau ; l'homme né de rien, qui s'agite et se croit un demi-dieu, qu'un rien abat et qui redevient poussière, son âme enfin qui le quitte à la mort. Cette âme, où va-t-elle? Que devient-elle? Nul ne sait ce mystère, ne comprend ce miracle! Erre-t-elle autour des vivants, cette âme arra-

chée de son enveloppe terrestre ? Vit-elle encore de ses anciennes impressions, ou bien le voile d'un fatal oubli lui a-t-il dérobé jusqu'à ses plus chers souvenirs du monde qu'elle a quitté ? Et lorsque sonnera l'heure dernière, où celui qui jugera les hommes, apparaîtra au tribunal suprême, pour pardonner ou pour sévir, ne sera-ce pas un dernier et insondable miracle, que le retour de tant de milliards d'âmes à ces enveloppes corporelles, depuis longtemps rongées par les vers?

Qu'on ne se permette donc pas d'irrévérencieux commentaires sur l'origine de cette lumière qui, fût-elle empruntée naturellement à la lampe du Sépulcre, n'en mériterait pas moins la vénération de tout vrai chrétien. Oublie-t-on d'ailleurs que toute flamme, que toute lumière, est déjà miracle, à ce seul titre de lumière!

L'office divin allait commencer dans la grande chapelle grecque, qui est un des

vastes compartiments de la grande église, et dont la porte d'entrée principale est juste en face de celle du Saint-Sépulcre, dont quelques pas seulement la séparent.

La chapelle était comble. On nous fit passer par l'autel, sans quoi nous n'eussions jamais pu pénétrer à travers cette foule compacte. Un des archevêques officiait. Armé de sa crosse, il prit place sous le dais épiscopal, et les prières commencèrent aussitôt.

Un chant nasillard, peu mélodieux, entremêlé de cris presque sauvages, partit d'un groupe de chantres, qui n'ont aucune idée de musique et d'harmonie. Vraiment si l'on ne se sentait où l'on est, il y aurait de quoi s'enfuir.

Que n'aurais-je donné en ce moment pour entendre là, précisément là à côté du Saint-Sépulcre, un chant mélodieux et édifiant?

La prière muette, vous l'apportez évidemment avec vous au fond de l'âme,

elle est mélodieuse par l'éloquence expressive de son silence recueilli ; mais si un chant harmonieux, approprié à la sublime circonstance, venait rehausser la disposition exaltée de votre cœur et de votre esprit, tournés tous deux vers Celui qui est l'harmonie des vertus, votre extase augmenterait à l'infini, tandis que l'âme se sent presque choquée, heurtée, par ce manque de mélodie qui caractérise le chant nasillard et bruyant des moines grecs.

Je jetai un moment mes regards en arrière, dans la direction du Saint-Sépulcre; la porte ayant été laissée ouverte, le sanctuaire m'apparut resplendissant des lumières que répandaient sur toute sa façade une profusion de lampes de toutes les dimensions et de toutes les couleurs. Ce fut un singulier et désagréable contraste que la vue de cette porte menant quasi au paradis, et les sons de ce chant qu'on

eût pu qualifier d'odieux, si on ne l'eût exécuté de bonne foi, avec une fervente naïveté.

L'office divin dura fort longtemps; nous rentrâmes, pour nous reposer un instant, entre le moment où finit ce service et celui où allait se célébrer l'office du soir, consacré à simuler les obsèques de Jésus-Christ. C'est naturellement au Calvaire que commence toujours ce service commémoratif du sanglant spectacle qui immortalisa Jérusalem en la flétrissant.

L'évêque de Mélitopol prononça un sermon, dont le lieu sacré et de sainte mémoire lui inspira la pure et simple éloquence. Il fut bref, mais profond, deux conditions essentielles, pour que des paroles prononcées au pied du Calvaire, un vendredi-saint, ne se perdent pas tout-à-fait dans l'écrasante solennité de la circonstance.

Les évêques, vêtus de noir et un cierge à la main, transportent processionnellement le

linceul sacré à l'image du Seigneur, du Golgotha à la pierre de l'onction, sur laquelle ils le déposent, après avoir fait trois fois le tour de ce monument, origine première de l'office qu'on y célèbre.

Une rangée de fauteuils, placés entre la pierre de l'onction et la porte d'entrée, indique la place des évêques, qui restent debout pendant les prières et le chant, mais qui s'asseyent, quand commencent les sermons. Ceux-ci furent interminables, et de plus prononcés en grec, en arabe et en turc, de manière que je n'en compris pas grand'chose. Cependant il semblerait que toute parole eut dû cesser en vue du sérieux suprême de la sainte circonstance, à l'exception des prières et des cantiques, spécialement appropriés à cette édifiante solennité.

Qu'on s'imagine suivre d'un pas grave et recueilli cette procession de vénérables évêques, portant l'Évangile et la relique

qui représente le Seigneur descendu de la croix. Qu'on se figure l'endroit où se passe cette cérémonie, car c'est le Golgotha-même, le Golgotha où fut élevée la vraie croix sur laquelle Jésus poussa le dernier soupir. Que l'on se pénètre bien de toute l'horreur de cet effroyable drame, dont Dieu, dans ses impénétrables dessins et dans sa charité infinie, permit l'accomplissement. Qu'on accompagne en idée cet édifiant cortége, descendant lentement le Calvaire, pour aller déposer la précieuse relique sur cette pierre, toujours *la même* et toujours *au même* endroit, où reposa le corps ensanglanté du Tout-puissant, après la descente de la croix et avant d'être transporté au Sépulcre de Joseph, ce tombeau qui plus tard devait témoigner de la glorieuse résurréction de celui qui, quoique né et mort comme homme, a été de tout temps, et sera toujours, jusque dans les siècles des siècles. — Qu'on se repré-

sente, dis-je, ces lieux, ces faits, ces souvenirs, et l'on comprendra, à peu près, ce que nous devions éprouver; je dis — à peu près — car, eût-on l'imagination la plus vive, la foi la plus ardente, la sensibilité la plus touchante, on ne saurait, loin de ces lieux sacrés, que soupçonner tout au plus l'immensité de l'émotion que leur présence inspire.

Mais ce que l'on comprendra, malgré l'enloignement et la différence des situations, c'est l'impression pénible et douloureuse que l'âme éprouve, quand elle se sent arrachée à l'enivrante harmonie de ses célestes contemplations par les discordances prosaïques que je viens de mentionner. Involontairement je reviens encore et sans cesse, sur le chapitre de mes lamentations à ce sujet: — Pourquoi ne songerait-on pas — me suis-je demandé bien des fois, — à accorder cet hommage de piété aux saints souvenirs du Seigneur à Jérusalem, à y envoyer un choeur complet de

chantres, doués des voix les plus belles et les plus soigneusement assorties. Il ne s'agirait que d'une première dépense, insignifiante si on la compare aux résultats que l'on obtiendrait de cette offrande à la mémoire et au service de Celui, qui glorifia et immortalisa à jamais ces lieux. Plus tard, une dépense modérée suffirait pour entretenir ce choeur et le remonter, au fur et à mesure que les voix s'useraient. Ce ne serait pas seulement un précieux et incomparable bienfait qu'on accorderait à tous les pèlerins de notre rite, dont le nombre augmente d'année en année, ce serait un hommage effectif que, ce me semble, Dieu accueillerait préférablement à toute autre offrande d'argent, de lampes, d'images, etc.

L'un des plus fidèles serviteurs de Dieu a dit, que c'est une vertu dont le ciel tiendra compte, que celle d'entretenir, d'accroître la magnificence, due à la maison de

Dieu. Or, quelle est l'église qui plus que celle de Jérusalem ait le droit de s'appeler la maison du Seigneur? est-il rationnel, est-il convenable? n'est-ce pas au contraire un tort, presqu'un péché, de négliger cette maison du Seigneur par excellence, en ne songeant pas à lui fournir le plus essentiel de ses ornements, le plus pur des hommages extérieurs qu'on puisse rendre à Dieu? qu'on se rappelle que c'est la seule église où l'on prie toujours, où l'encens brûle sans cesse, où des milliers de lampes étincellent jour et nuit en signe de vénération, où toutes les fractions diverses de la religion Chrétienne, adorant le même auteur de leurs destinées, apportent chacune ce qu'elle a de mieux en offrandes spirituelles, et on se convaincra que c'est un devoir pour le rite orthodoxe, d'offrir à ce saint temple ce qu'il peut offrir de meilleur en fait d'expression extéri-

eure de ses hommages: un chant digne, convenable et harmonieux.

Après les différents sermons, les évêques se lèvent de leurs siéges et encensent la pierre de l'onction et le linceul à l'image du Christ, étendu par-dessus. Puis on s'agenouille pour enlever cette précieuse relique, et le cortége se remet en mouvement dans la direction du Saint-Sépulcre.

La grotte sacrée est étincelante de lampes de toutes les dimensions et de tous les genres possibles. La grande rotonde regorge de monde, la foule se presse sur le passage de la procession. Des soldats turcs font la police et contiennent les masses, sans quoi le cortége ne pourrait s'y frayer un passage.

La procession fait trois fois le tour de la tombe divine. Enfin la voilà qui s'arrête devant l'entrée du Sépulcre.

Un frémissement indéfinissable parcourt

l'assistance, presque tous les yeux sont humides de larmes, on croit assister en réalité aux funérailles du Seigneur !

Que solennel est le moment où le doyen des évêques, portant sur la tête le saint linceul, au milieu du silence universel, entre dans ce tombeau où entrait, il y a dix-huit siècles, Joseph d'Arimathie, pour y déposer le corps du Sauveur, et où, trois jours après, on ne devait plus retrouver que le linceul du Christ ressuscité !

Après avoir déposé l'image sur la dalle mortuaire, les évêques sortirent du Sépulcre ; nous en profitâmes pour y entrer aussitôt et nous prosterner en extase spirituelle devant Celui dont nous sentions à nos côtés l'invisible présence. Nous y serions restés longtemps si l'on ne nous eût sommés de nous retirer. De nouveaux sermons grecs avaient remplacé les prières. Nous préférâmes rentrer chez nous, en emportant au fond de l'âme

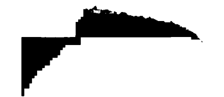
des impressions qu'aucun sermon n'aurait pu compenser.

Malgré la fatigue extrême que j'éprouvais, je ne voulus pas clore cette journée sans écrire à ma mère, dont c'était la fête, pour lui dire combien elle remplissait mon cœur et ma pensée. Je savais qu'avec la fervente piété qui orne son âme, une lettre de félicitation datée de Jérusalem, le jour même de l'anniversaire de Ste Marie d'Égypte, lui causerait un double plaisir.

Jérusalem.

2 Avril.

De grand matin, nous nous rendîmes à la messe qui se célébrait à l'église dite de *l'Archange* et spécialemeut affectée à l'office de notre mission ecclésiastique. L'espace en est très-étroit, par contre la masse de monde excessive, et partant, la chaleur insupportable. Les chantres de l'évêque, au nombre de quatre, ayant chacun quatre chats dans la gorge, nous écorchent impitoyablement les oreilles. Après l'office divin nous fîmes une visite à l'évêque. J'y fis la connaissance de Mr Léwison, professeur de langues orientales, israélite baptisé, arrivé en Palestine à la suite de l'évêque. Cet



homme actif et laborieux a voué sa vie à compulser les vieux manuscrits, à fouiller dans les antiques parchemins, à déchiffrer les écritures dans des idiomes aujourd'hui morts, afin d'atteindre le grand but qu'il poursuit avec ardeur et foi. L'évêque en fait le plus grand éloge. L'attachement qu'éprouve Léwison pour la religion qu'il est heureux d'avoir comprise, ses connaissances spéciales permettent de croire qu'il sera un jour utile à la grande régénération d'une race, aujourd'hui hostile au Christ, mais qui, avant que le monde ait vu son dernier jour, reconnaissant son erreur, adorera celui qu'elle a crucifié.

Léwison est convaincu qu'il est sur la trace de pièces justificatives, qui prouveront surabondamment à ses ex-coréligionnaires l'aveuglement dans lequel ils sont plongés. Il aurait même déjà découvert à Naplouse (*),

(*) L'ancienne Sichem.

dans la communauté samaritaine, dont l'origine se perd dans l'antiquité la plus reculée, et dont les prêtres fondent leurs droits héréditaires sur une généalogie qui remonterait à Aaron, il aurait déjà, dis-je, découvert dans cette communauté l'existence d'un manuscrit de ce genre, le plus ancien que le globe terrestre possède. Ce parchemin, dit-il, est une copie du texte même des commandements divins, que Moïse fit graver sur la pierre. Jésus-Christ doit avoir lu le contenu de ce document, qui existait bien avant sa naissance. Cette copie, dont les Juifs ne sauront contester l'authenticité, doit, selon Léwison, les amener à la conviction que les écrits sur lesquels ils basent leur croyance religieuse, sont entachés d'erreur ; que le Messie qu'ils attendaient sur la foi de ces écrits a déjà fait son apparition sur la terre ; que c'est lui qu'ils ont méconnu, que c'est lui qu'ils ont crucifié, que c'est lui enfin qui, au dernier

jour de l'humanité, descendra du ciel, pour juger les vivants et les morts.

La question est trop sérieuse et trop grave, pour qu'il soit possible de rien ajouter à ce raisonnement d'un homme, qui s'exalte sur le succès de ses recherches sur l'attrait de ces espérances. Il serait tout aussi imprudent d'admettre sans réserve l'infaillibilité de ses prédictions, qu'il serait déraisonnable de les rejeter absolument par la seule considération, qu'il est improbable qu'un document, aussi ancien et aussi significatif, soit resté jusqu'à ce jour enseveli dans la communauté Samaritaine, sans qu'on en ait connu l'existence. Ainsi, abstraction faite de ce que l'avenir peut apporter ou refuser de résultats, favorables aux soins assidus de l'Israélite-Chrétien, qui se donne tant de peine par amour du prochain, pour convertir ses anciens co-religionaires et leur ouvrir la porte du salut éternel, je n'ai voulu parler ici que du

mérite que je lui reconnais, et des vœux que je forme pour le succès de sa généreuse entreprise.

A deux heures nous regagnâmes l'église de la Résurrection; la cérémonie du feu sacré allait commencer. Chercher à se placer dans l'enceinte même eût été peine perdue, il n'y avait pas de place pour un cheveu, tellement l'espace avait été envahi.

L'église littéralement, regorgeait de monde, sans parler de l'intérieur de la rotonde et de la chapelle grecque qui fait face au Saint Sépulcre. Les chœurs, les arcades, les niches, voire même les corniches, tout fourmillait de fidèles de toutes les nations, accourus pour saluer l'apparition du feu sacré. La protection de l'évêque Cyrille nous valut la possibilité d'arriver par l'autel, et de monter avec lui sur un promontoire, établi contre l'architrave de *l'Iconostase* de la chapelle grecque, de sorte, que nous pûmes voir

la cérémonie tout entière; car elle commence à l'autel de ce compartiment de l'église, continue jusqu'au Saint Sépulcre, et se termine de nouveau devant l'autel grec, placé justement en face de la porte ouverte devant le Saint Sépulcre. Nous embrassions du regard tout le tableau de cette solennité unique dans son genre, et selon moi, édifiante au plus haut degré, malgré l'aspect extraordinaire, je dirai même, parfois sauvage, qui la caractérise.

Les lampes et les cierges étant éteints partout, l'intérieur de l'église grecque était plongé dans une sorte de clair-obscur. Par la grande porte conduisant au divin tombeau, on apercevait une partie de la rotonde qui l'entoure, singulièrement éclairée, malgré l'absence de fenêtres, par les ardents rayons du soleil, qui pénétraient vivement à travers les nombreuses fentes de la grande coupole endommagée. Ces rayons étincelants, brillant

d'une lumière blanche, éblouissante, éclairaient la grotte du Sépulcre divin et une partie des fidèles, qui se pressaient autour, dans les costumes les plus pittoresques et les plus variés, tandis que le reste était groupé dans une teinte d'ombre d'autant plus marquée.

L'évêque Cyrille n'officiait pas, il assistait à la cérémonie avec nous, sur le petit balcon doré, au-dessus de la grande porte de l'autel. Il me dit qu'il tenait à se mettre bien en évidence, pour faire voir à l'assistance que, malgré qu'on l'eût accusé d'avoir nié l'authenticité du feu sacré, il tenait à prendre part à cette solennité chrétienne, et cependant on savait qu'il n'était pas astreint à cette obligation.

Nous étions tous munis d'un paquet de cierges très-minces, attachés ensemble pour former, les mèches une fois allumées, un seul et énorme flambeau, composé de 33 bougies; ce nombre de 33, re-

présente l'âge du Seigneur lors de son supplice et de sa glorieuse résurrection. Le plus pauvre parmi les indigents, achète ce jour là son paquet de 33 cierges, pour les allumer au feu du Saint Tombeau. Beaucoup d'individus apportent des dizaines, des vingtaines de semblables flambeaux à 33 mèches, pour les distribuer ensuite à des parents, à des amis, à des malades, privés de la possibilité de venir en personne allumer leurs cierges.

Un bourdonnement sourd, comme un orage lointain, remplissait l'édifice. Tout-à-coup il se fit un silence complet, la grande porte de l'autel s'ouvrit, et les prières commencèrent. Cet instant de silence et de recueillement général, ne tarda pas à être suivi d'un ouragan de cris, poussés de toutes parts par les voix les plus sauvages. Je demandai qu'on me traduisît le sens des paroles, que j'entendais répéter avec une

exaltation frénétique. En voici la traduction littérale: — *Nous nous réjouissons de ce jour où notre Seigneur Jésus-Christ est ressuscité, en nous accordant le salut éternel, tandis que les juifs se désolent.* —

Ces simples paroles, éloquentes par la foi qui les inspire à cette multitude, toute palpitante d'adoration à l'égard du Sauveur, produisent un effet extraordinaire sur quiconque assiste pour la première fois à cette solennité, qui n'offre rien de pareil dans le monde entier. L'exaltation de quelques bons fidèles va si loin que, frémissants d'enthousiasme et l'air inspiré, ils se mettent à danser, à sauter, à grimper les uns sur les épaules des autres, jusqu'à ce qu'enfin ce vacarme s'apaise tout à coup à la vue du doyen des évêques, le vicaire-métropolitain Melitius, qui se dirige de l'intérieur de l'autel vers le Saint Sépulcre. La foule se sépare en deux avec violence, écrasant et étouf-

fant tout ce qui lui résiste, pour laisser un libre passage au métropolitain, qui va chercher le feu sacré. Les 33 cierges qu'il porte, sont attachés en rayons autour d'une grosse boule, que soutient un manche en forme de bâton. L'évêque passe assez vite, la foule salue son passage par de nouvelles acclamations à la gloire du Seigneur. Ces cris redoublent de violence au moment où il s'approche de l'entrée de la tombe sacrée. En revanche, les démonstrations bruyantes se calment, aussitôt qu'il disparaît dans la grotte du Sépulcre. Alors commence une intermittence fiévreuse de silence et d'agitation, qui augmentent et se calment, selon que tel ou tel groupe croit ou non, apercevoir des indices d'apparition du feu. Tout-à-coup l'une des ouvertures circulaires, pratiquées des deux côtés des murs de la grotte sacrée, jette une clarté qui annonce que dans un instant le feu même sera visible.

Ce moment d'impatience suprême, électrisant encore une fois la foule, la réduit à un instant de silence. Alors on voit paraître la boule aux 33 cierges, allumés en soleil, et un tonnerre de cris ébranle l'édifice. C'est à qui allumera son flambeau le premier. On se pousse, en broyant sous ses pieds ceux qui ne parviennent pas à se soutenir. Il n'est pas rare de voir des individus grimper en trois et quatre étages, les uns sur les autres; les plus éloignés, attachent leurs flambeaux à de longues cordes, et après les avoir lancés dans l'air par-dessus la tête de ceux qui leur barrent le passage, vers des cierges où ils s'allument, ils les ramènent à eux par un tour de force semblable. Ceux qui sont postés sur les corniches et dans les arcades à mi-hauteur de l'église, ayant fait par un exercice analogue descendre leurs paquets de cierges, les balancent au moyen de cordes, jusqu'à ce qu'ils soient allumés.

En quelque secondes tout est en feu. Les lampes qui ornent le devant du divin tombeau, s'allument comme par magie, et bientôt trois à quatre mille faisceaux de 33 cierges, flamboient de tous côtés. Les méches de ces cierges étant assez mauvaises, une épaisse fumée ne tarde pas à se propager; alors ces milliers de flammes brillent d'un rouge pourpre-doré, à travers la nappe de vapeurs qu'elles produisent, et qu'on voit se tordre en tourbillons d'un brun bleuâtre dans la direction où le soleil, perçant de son éclat céleste la charpente de la toiture en ruine, vient dominer du haut des cieux le feu de la terre.

J'avais souvent entendu parler de cette solennité, mais malheureusement toujours, soit par des narrateurs qui n'avaient pas été témoins oculaires de cette scène, soit par quelques sophistes absurdes, qui, prenant plaisir à en décrire les détails sous de faus-

ses couleurs, taxent l'exaltation naïve de ces gens du peuple, qui adorent le Seigneur. de féroces démonstrations, amenant le desordre et un scandale soit-disant révoltant. Je nie, pour ma part. qu'il en soit ainsi de l'édifiante cerémonie dont j'ai été témoin. que je suis heureux d'avoir vue, que je vénère dans sa pure simplicité et à laquelle. sans crier ni grimper sur les murs et sur les épaules de mon prochain, j'ai participé de cœur, en sentant mes yeux s'humecter de larmes. En effet je ne saurais que plaindre les gens qui y trouvent quelque chose à redire.

Il importe de ne pas être trop sévère ni trop exclusif dans l'appréciation de pareilles démonstrations. quelque excentriques qu'elles paraissent. Elles sont excentriques, il est vrai, mais dans la meilleure acception du mot. Je serais le premier à blâmer un vacarme pareil dans une église en Russie, où le peuple est d'ordinaire silen-

cieux et recueilli, mais de la part de ces masses, à moitié sauvages, qui s'assemblent vers les Pâques autour du Saint Sépulcre, ni ces cris, ni ces gestes ne m'ont choqué. Au contraire, voyant cette exaltation frénétique, non étudiée, partir de leurs cœurs comme un témoignage brûlant de leur adoration du Seigneur, je respectais en eux ce feu sacré humain, qui s'ènflammait pour l'amour du Christ à la vue du feu divin. Ces gens faisaient l'effet d'un immense groupe d'enfants, s'abandonnant avec un naïf transport à la joie inoffensive et pure qui les enivre. Cette gaîté enfantine me fit ressouvenir ces paroles significatives de notre Seigneur: — *si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point dans le Royaume des cieux.* (*)

(*) St. Mathieu, XVIII, § 3.

La marche rétrograde du métropolitain est peut-être la seule chose que j'eusse préféré voir s'opérer dans des conditions moins véhémentes. Le vénérable vieillard est assailli de telle façon par la foule, que s'il ne se défendait comme un lion, il ne pourrait peut-être pas en sortir. Le monde se rue sur son passage pour baiser la croix qu'il porte, pour toucher son flambeau, pour embrasser ses mains, pour sentir l'attouchement de ses vêtements, dont parfois on voit voler des lambeaux. Il met près d'une demi heure, à franchir le petit espace, qui sépare l'entrée du divin tombeau de celle de l'autel grec. Si l'évêque n'eut pas été grand et fort, il n'eût pu supporter ces rudes chocs, qui eussent cent fois renversé quiconque n'eût pas été doué d'autant de force physique, et la foule, dans son extase et dans ses triomphants ébats, l'aurait certainement étouffé. Mais au milieu de ce chaos d'hom-

mes, de flammes, de cris, vous ne voyez rien qui rappelle un désordre prémédité, bien que dans cette masse se trouvent aussi des mécréants venus en curieux à cette solennité; mais ils n'osent se permettre aucume démonstration contraire, parce que l'exaltation dont ils sont témoins de la part des chrétiens leur impose, en leur faisant pressentir le châtiment, qu'ils subiraient, s'ils se hasardaient à tenter quelque scandale.

Ce que j'ai envisagé comme un miracle, c'est qu'il ne se soit produit aucun malheur, que personne n'ait été brûlé au milieu de ces innombrables flammes, agitées au hasard et sans la moindre précaution, à travers vêtements, cheveux, barbes, images et drapeaux. C'est vraiment le Dieu, qu'on fête avec une si touchante extase, qui veille sur sa famille de fidèles, car ce Dieu a dit: — *quiconque fait la volonté de mon père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère,*

et ma soeur, et ma mère, (*) or, croire en lui et l'aimer c'est faire Sa volonté, car: — *si vous avez la foi,* a-t-il dit — *vous verrez la gloire de Dieu* (**).

Peu à peu les lumières s'éteignent, tandis que l'épaisse fumée augmente; une partie des assistants se disperse, et le bruit s'apaise.

Nous quittâmes aussi l'église, pénétrés de l'émotion profonde, que nous laissait cette solennité extraordinaire et édifiante, et le vif souvenir qui nous en restait au fond du cœur, servait à nous préparer à la confession, que nous devions faire le soir dans cette église.

Je renonce à peindre les impressions, que j'éprouvai au pied du Saint Sépulcre et du calvaire, avant ma confession. Tout ce que je dirais resterait au-dessous de la réalité.

(*) Saint Jean, Ch. XI, § 40.
(**) Saint Mathieu, Ch. XII, § 50.

J'espère d'ailleurs que le silence que je garde sur cette mystérieuse et solennelle heure de priéres et de repentir, silence significatif, si on le compare au soin que j'ai mis à peindre les divers détails de mes impressions, permettra au lecteur de s'identifier, mieux que ne feraient mes paroles, aux sentiments spirituels dont j'étais animé.

Désirant cependant faire luire à l'âme, au coeur et à l'esprit du lecteur, ne fut-ce qu'un reflet de ces sensations, j'essayerai de le mettre sur la voie, et de le guider de loin vers le but, que je désirerais lui faire atteindre.

D'abord, figurez-vous que vous allez faire vos dévotions. Vous avez, je suppose, en vrai chrétien, rangé vos idées, ouvert votre âme au repentir, à l'humilité, récapitulé les torts et les écarts que votre conscience vous rappelle; vous avez ressenti ce profond regret qu'en occasionne le poids, et fortifié par la

parole du Christ, qui pardonne en raison du repentir qu'il découvre au fond de l'âme du pécheur, vous vous dirigez vers l'église, pour y déposer entre les mains d'un prêtre le mystérieux recueil de votre vie, non pas telle qu'elle s'est déroulée aux yeux de vos semblables, mais telle, qu'elle fut réellement pour Dieu et pour vous-même.

Quand bien même, vous n'auriez pas la douleur de vous sentir écrasé sous le poids d'un péché capital, quand bien même, aucune faute grave ne tourmenterait votre conscience, se préparant à faire la confidence de ses torts pour implorer le pardon Divin, quand bien même, le ciel vous aurait fait la grâce de n'avoir à avouer à votre confesseur que des torts d'une importance mineure, votre coeur, votre pensée, ne sauraient être dans un état complet de calme et d'indifférence. Non, certes! car si c'était le cas, vous seriez indigne de participer à

cet acte chrétien que suit de près, par la grâce de notre Seigneur, la solennelle faveur de la sainte communion.

Je suppose donc, que vous voilà dignement préparé à approcher des divins sacrements. Je vous vois fermer votre livre de prière, quitter votre demeure, l'esprit humble, le coeur tourné vers Dieu, expulsant de vos pensées, de vos sens, toutes les choses extérieures de la vie journalière, porter vos pas vers la maison Divine, en implorant la miséricorde de cet Etre suprême, dont jaillissent comme d'une source intarissable: la charité, l'indulgence et le pardon. Les plaies de votre conscience meurtrie, se cicatrisent déjà, pour ainsi dire, d'avance par l'effet de l'espérance infaillible du pardon que vous garantit le dégré de votre repentir, de votre amour de Dieu, de votre foi en sa puissance; mais figurez-vous, que le sol sur lequel vous posez vos pieds, est le sol de

la Terre-Sainte, que vos pas foulent une terre, où s'imprimèrent jadis les traces de celui dont dépend votre salut. Figurez-vous, que l'église vers laquelle vous vous dirigez, est le temple de la résurrection de celui-même dont vous venez implorer la clémence!

Voilà la porte de ce vaste temple qui crie sur ses gonds et vous entrez dans son enceinte mille fois sacrée. Votre œil s'arrête tout d'abord, sur la grande dalle qui marque la pierre de l'onction, où le Seigneur, mort sur la croix, fut déposé sanglant, avant d'être enseveli au Sépulcre.

Tout près de là, vous montez quelques marches et vous voilà au sommet du Calvaire.

Vous vous arrêtez devant l'entaille encore ouverte dans le roc, où l'instrument de supplice de celui dont vous venez implorer la grâce fut érigé. Vous vous prosternez devant ce sanctuaire et votre pensée, dont votre cœur est l'écho, vous dit: — c'est ici que pour

les péchés du monde, le Tout-Puissant a sacrifié son fils. C'est ici que, pour expier mes fautes, Jésus-Christ a été insulté, battu, crucifié. C'est ici qu'Il a rendu le dernier soupir, se ménageant ainsi la faculté de purifier les âmes que le repentir ramène à lui, de leur donner son sang et sa chair; son sang, qui coula sur cette même place, cette chair, crucifiée dans ce même endroit.

Et pendant que, frappé de ces réflexions écrasantes de grandeur, vous restez atterré et tremblant, vous voyez tout-à-coup un prêtre, tenant d'une main le saint évangile, de l'autre un crucifix, ces deux témoignages d'un Dieu immolé mais ressuscité, se diriger d'un pas grave et dans une attitude humble et recueillie, vers l'autel du Calvaire.

Ce prêtre, est un évêque, un des dignes ministres de Dieu, qui a consacré son existence à servir le Seigneur, sur les lieux

mêmes du divin supplice. Constant et fidèle dans l'accomplissement de sa sainte tâche, il y revient sans cesse, avec un zèle toujours croissant, avec une ferveur de plus en plus ardente.

L'évêque s'approche de l'autel du Golgotha, avec l'humilité que lui inspire la grandeur, l'immensité morale du monument, constatant la plus sublime des morts.

Cet autel est érigé sur le sommet du rocher qui, étant aujourd'hui entouré de murs et surmonté d'un plafond, forme comme je l'ai déjà dit, un compartiment d'église, dans l'église même, auquel conduit un escalier à deux rampes, et comme une chapelle latérale supérieure, aboutissant à l'une des extrémités du grand temple.

L'ouverture pratiquée dans le roc, que tout d'abord vous apercevez au-dessous de la table en marbre, consacrée à l'autel, c'est la cavité artificielle, creusée dans la pierre où fut fixée la croix sur laquelle expira

le Christ, pour ressusciter et doter l'humanité de la grâce d'une vie éternelle.

Levant involontairement votre regard, vous le fixez stupéfié sur une croix de dimmension égale à celle sur laquelle expira le Seigneur. Sur cette croix se dresse devant vous la pâle figure du Sauveur mourant. Sa tête qui ruisselle de sang sous les dards de sa couronne d'épines, son corps blême, livide et ensanglanté, sont si fidèlement reproduits, de couleur, de grandeur naturelle et de dessin, que, l'imagination aidant, vous croyez assister en réalité à ce mystérieux tableau de l'effroyable événement, consommé dans cette terrible nuit de supplice. La lumière concentrée de plusieurs lampes éclaire cette épouvantable scène.

A la droite de Jésus et au pied de la croix apparaît, de grandeur naturelle aussi, et également découpée en silhouette de

couleur, la figure recueillie de la mère du Sauveur. La torture d'une âme résignée se lit sur ses traits. C'est une mère qui assiste au supplice sanglant d'un fils adoré et qui en accepte le déchirant tableau, humblement soumise au mystérieux arrêt du Très-haut. Il semble qu'un regard, regard de poignante douleur et d'admirable résignation, se détachant de cette pure image, vienne traverser votre âme, scruter votre conscience et vous enseigner l'amour, la foi, l'humilité et l'obéissance, ces quatre élémens de la doctrine chrétienne.

A votre esprit, que les préoccupations d'une vie mondaine ont tenu malgré lui, toujours à distance de réflexions suivies sur les choses du ciel, s'ouvre tout-à-coup un champ sans limites de sensations, de pensées profondes, nouvelles, qui lui sont à peine connues. Vous voyez soudain s'agrandir devant vous, dans des proportions im-

menses, la générosité divine, le sens de la grandeur du sacrifice divin, choses auxquelles vous n'aviez jamais assez profondément réfléchi pour en apprécier l'importance, et qui en cet endroit vous écrasent, en vous initiant d'un autre côté à une série de pensées vertueuses et pures, à toute une série de pieuses comparaisons, à tout une suite de reproches vis-à-vis de vous-même, à tout un océan de sources de la miséricorde divine.

En effet, vous avez devant vous un Dieu crucifié!... pour vous racheter, et la plus sainte parmi les saintes, témoin du supplice infligé à son fils. Tous deux ils sont exempts de péché. Tous deux ils sont condamnés aux plus cruelles tortures! et vous, pécheur, comblé de grâces par ce même Dieu, qui expire pour vous sur la croix, vous êtes toujours prêt à lui reprocher de n'avoir pas assez fait pour les mérites que vous vous attribuez.

Cependant l'injustice, la tiédeur de votre cœur, la futilité de vos pensées, ne tardent pas à subir une métamorphose surprenante. Vous revenez bientôt à vous. En scrutant votre conscience vos prétendus mérites, vos prétendues vertus, vous paraissent tout-à-coup nuls, à côté du volume de vos torts, de vos vices peut-être, et ne pouvant alors détacher vos regards de cette croix, sur laquelle vos yeux lisent simultanément et votre condamnation et votre salut, vous sentez toute l'étendue de votre petitesse, de votre misère, de votre nullité devant le spectacle émouvant de ce grand et sublime mystère divin : — le Seigneur, expirant pour vous donner l'éternité, sa mère, se résignant à la mort qu'il endure pour vous sauver.

De l'autre côté du crucifix, vous apercevez Saint Jean l'évangéliste, qui vous rappelle tout le divin enseignement du Seig-

neur, brûlantes et saintes paroles, dont l'élu des disciples, auquel Jésus en mourant confia sa mère, remplit plus tard les éloquentes pages de l'écriture.

Enfin les deux places vides, aux deux côtés de la croix du Seigneur, font revivre dans votre esprit le souvenir des deux larrons crucifiés en même temps, et ce souvenir encore vous remue l'esprit et le cœur, car il vous indique, en les abandonnant à votre choix, les chemins que prirent les âmes de l'un et de l'autre, au moment de quitter leur enveloppe terrestre. L'un d'eux, refoulant le repentir, insultant au moment d'expirer celui qui peut lui donner la vie éternelle, descende à jamais dans l'abîme des ténèbres de l'enfer; l'autre repentant et humble, implore la grâce d'un souvenir dans le royaume du ciel, et ce seul rayon de repentir, cette prière brève, cette démonstration de foi instantanée, lui

vaut le pardon, non seulement des crimes encore tout récemment commis et qui l'ont conduit au supplice, mais l'absolution de toutes ses fautes et lui ouvre les portes du paradis. C'est le Seigneur lui-même qui promet de l'y introduire dans un instant.

Quelle source intarissable de consolation pour ceux, que de lourdes fautes détournent de la prière et du repentir, par la crainte seule de s'être à jamais soustrait au pardon. semblables à ces joueurs qui éffrayés de compter le chiffre de leurs pertes. et n'osant plus s'arrêter ni regarder en arrière. s'enfoncent à corps perdu dans le gouffre d'une irréparable détresse.

Le fait du bon larron nous rappelle qu'il n'est point de faute sans pardon, quand le repentir et la foi purifient le pécheur en l'élevant à la grâce de la miséricorde divine. Les paroles de repentir du larron converti le constatent et celles du Seigneur le confirment:

Je vous dis, qu'il y aura de même — observa Jésus, — *plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de pénitence,* et dans une autre circonstance: — *Si votre frère,* dit le Seigneur, — *pèche contre vous sept fois le jour, et que, sept fois le jour il vienne et vous dise: je me repens, pardonnez-lui.* — Ainsi plongé dans les réflexions que m'inspirait l'endroit sacré du Calvaire, promenant pieusement mes regards de l'autel au Crucifix, du Crucifix à la Sainte Vierge et à Saint Jean, et ne pouvant me lasser de répéter: c'est ici, ici même, que tout cela s'est passé, mes pieds touchent ce sol, mes yeux voient ce rocher, ce rocher qui est le Golgotha!... je priais, je restais en extase.

Cependant l'évêque s'incline en se signant, et récite à voix basse une prière dont l'expression atteste l'ardente ferveur,

puis se découvrant, il tombe à genoux, se prosterne en appuyant le front sur le sol, et baise avec une touchante piété cette relique incomparable, trace d'un Dieu crucifié!

L'évêque, qui était venu là à mon intention, se relève enfin et me fait signe d'approcher.

Ici s'arrête mon récit....

Transportez-vous maintenant à ma place par l'imagination, au pied de la croix du Seigneur, face à face avec l'évêque, au moment où vous allez en idée, que vous soyez catholique Oriental ou Romain, selon les règles de la confession lui ouvrir le livre de votre conscience en attendant que, inspiré par le Saint Esprit il veuille, selon la mesure de vos torts et surtout selon le degré de votre repentir, au nom du Christ, mort pour vos péchés et ressuscité pour vous sauver, lier ou délier, ce qui restera à jamais lié ou délié là-haut.

Ce mystérieux échange de paroles entre l'humilité confessant ses torts, et l'autorité appelée à les condamner ou les absoudre sous l'œil de Dieu et de la conscience, ne saurait se décrire. C'est pourquoi, en vous invitant à vous identifier aux sensations que j'ai éprouvées, je réclame de vous toute la plénitude de votre intelligence, toute la fraîcheur de votre cœur, toute la chaleur de votre âme, toute la componction de votre conscience,... et je vous laisse.

Après avoir obtenu de l'indulgence chrétienne de l'évêque l'absolution, qui allait bientôt m'admettre à la table du Seigneur, j'étais encore agenouillé au Calvaire, et j'y étais encore plongé dans un profond et doux recueillement, lorsqu'on vint me prévenir que la cérémonie de la grande solennité pascale allait commencer. Le service devait avoir lieu à minuit précis.

L'église était comble. Six mille lampes de toutes les nuances imaginables inon-

daient les murs extérieurs du divin Sépulcre d'une cascade de lumières variées et brillantes. C'était comme un pavé de joyaux d'une infinité de nuances étincelantes.

Une profusion de divers costumes nationaux, aux nuances les plus éclatantes, bigarraient la foule des fidèles, réunis dans cette vaste enceinte dans un même but: celui de célébrer la résurrection du Seigneur. Une quantité de femmes, les unes voilées, d'autres, ayant seulement la tête et les épaules drapées de gracieux voiles blancs, jetés par-dessus les plus pittoresques et les plus riches costumes, rouge, vert, jaune et bleu, complétaient le tableau qu'offrait cette réunion de fête. La foule se serrait en masse compacte. Il y avait des gens accrochés aux corniches et collés à l'architrave. Toutes les niches aussi regorgeaient de monde. Chaque personne tenait à la main un cierge allumé, de manière que tout flamboyait de lumières qui jaillissaient de partout.

L'église avait le plus grand et le plus imposant air de fête.

Le gouverneur de Jérusalem est présent. Il a l'obligation de Constantinople, de veiller au maintien de l'ordre et d'empêcher les rixes et les collisions entre les fanatiques de confessions différentes. Des soldats turcs sont placés en sentinelles aux portes d'entrée. Ce fait est pénible à enregistrer, mais puisque c'est un fait, je ne saurais l'omettre.

A minuit sonnant, la procession composée d'évêques, de prêtres et de moines, portant des images, des évangiles, de nombreuses bannières, se met en mouvement du fond de l'autel de la grande chapelle grecque, vers le Saint Sépulcre. Le métropolitain Méletius, portant un crucifix, ferme la marche. Il est asisté de deux diacres qui, marchant à reculons, encensent le passage de la Sainte Croix. Le peuple qui encombre l'église se prosterne à terre en faisant le signe de la croix.

Les chantres font entendre les cantiques de pâques. La procession fait trois fois le tour du Saint Sépulcre, qui resplendit comme un soleil, sous la lueur d'innombrables lampes. L'encens monte en tourbillons bleuâtres, et mêlé à la suave odeur de l'eau de rose orientale, dont on asperge sans cesse le passage de la procession. il remplit l'espace d'un parfum particulier que l'on ne respire que dans les églises de la Terre-Sainte.

A l'extérieur du mur qui fait le fond de la grotte du divin tombeau, les Coptes ont adossé une petite chapelle étroite et pauvrement ornée. Ils y célébraient en même temps la résurrection. et je vis, en suivant la procession autour du Saint Sépulcre, leurs prêtres quoique disant leurs messes, s'incliner pieusement devant la croix et les images que les Grecs portaient en passant devant eux.

L'indigence de leur église était tou-

chante, à côté de la ferveur qui animait leurs traits.

Les trois tours faits, la procession s'arrête devant l'entrée du Saint Sépulcre. Les bannières, portées par des diacres et des servants de classe inférieure, se rangent en demi-cercle en face de cette porte sacrée, tandis que les évêques entrent dans le sanctuaire. Le Métropolitain en ressort aussitôt et monte, pour être vu de tous les assistants, sur l'un des bancs de marbre, fixés des deux côtés de l'entrée du sépulcre. On pose devant lui un énorme flambeau, fixé dans un gigantesque chandelier en argent. Deux diacres apportent un grand livre, richement relié en vermeil et orné de pierreries; ce sont les Saints Evangiles; on l'ouvre au premier chapitre de Saint Jean.

Le Métropolitain, élevant la croix qu'il tient à la main, lit à haute voix la sainte généalogie du Verbe divin.

La foule est muette de ferveur, et les bannières que l'on fait flotter en l'air, produisent un étrange effet d'agitation silencieuse.

Après la lecture de l'Evangile, le Métropolitain annonce solennellement à la foule des fidèles la résurrection du Christ et les chantres entonnent le *Christos-Anesti* (*) —... d'une voix haute et exaltée.

La joie se peint sur toutes les figures, la fête des fêtes est à son comble. Tout le monde se félicite, on s'embrasse les uns les autres, connaissances et étrangers, prêtres et laïques; les plus exaltés versent des larmes, d'autres ont les yeux plus ou moins humides d'attendrissement, mais peu, bien peu de regards restent secs, car il n'y a que les insensibles ou les mécréants qui, ne se sentent pas emportés dans le tour-

(*) Le Christ est resuscité.

billon de l'extase générale, touchant le fond des âmes et entraînant les cœurs.

L'office de la résurrection fini, la procession des évêques rentre au temple grec pour y célébrer la grande messe matinale du dimanche des Pâques.

A ma prière, l'évêque Cyrille dit une messe pour nous seuls au Saint Sépulcre, sur la couche mortuaire même de notre Seigneur.

Je crois superflu d'ajouter à quel point cette messe fut édifiante et combien elle satisfit à la disposition de mon âme, préparée d'avance, au Calvaire, par la prière et l'absolution, pour l'acte sublime de la sainte comunion.

Voici le moment suprême d'approcher de la table du Seigneur.

L'évêque, tenant en main le calice, paraît sur le seuil de la porte du Saint Sépulcre et nous invite à répéter à haute voix après

lui, selon l'usage de notre église, cette admirable prière des communiants:

Je crois Seigneur et je confesse, que vous êtes en vérité le Christ, fils du Dieu vivant, venu au monde pour sauver les pècheurs, parmi lesquels, je suis le plus coupable. Je crois encore, que ceci est votre très sainte chair et que ceci est votre sang très vénèré. Je vous implore donc, exaucez moi et pardonnez-moi toutes mes fautes, tant volontairement qu'involontairement commises, en paroles comme en actions, soit avec intention, soit à mon insu, et daignez me rendre digne de la communion de vos Saints Sacrements, pour la remise de mes péchés et pour me donner la vie éternelle. A votre Sainte Cène, Seigneur, fils de Dieu, daignez aujourd'hui m'admettre, car ce n'est pas moi qui vous dénoncerai à vos ennemis et qui vous donnerai, comme Judas, le baiser du traître, mais c'est à l'exemple du larron que je vous dis Seigneur:

souvenez-vous de moi dans Votre Royaume! Que la communion de vos Saints Sacrements, ne me juge, ni ne me condamne, mais qu'elle guérisse mon âme et mon corps! . . . .
. . . .

Ici encore, et ici plus que jamais, doit s'arrêter ma plume impuissante, pour laisser le lecteur se recueillir lui-même et s'associer, selon l'inspiration de son âme, à la sainte extase, aux pures émotions que j'éprouvai au moment, où la main de l'évêque approcha de mes lèvres tremblantes la cuiller contenant le sang et la chair de Jésus Christ.

Jérusalem.

3 Avril.

Nous rentrâmes chez nous sur les quatre heures du matin. Habitués, depuis la plus tendre enfance à l'idée, qu'un repas plus ou moins suffisant, sinon splendide, doit être hospitalièrement offert à tout venant dans chaque maison du rite catholique-oriental où, au sortir de l'église, on se réunit joyeux autour de nombreuses tables, chargées de mets que le prêtre vient bénir, après une abstinence de sept semaines d'un carême fort rigoureux nous fûmes, je l'avoue, étrangement surpris en n'apercevant pas même une croûte de pain, pas même un verre d'eau, que l'on eût pris le soin

de nous préparer pour notre retour de l'église. La pensée ne nous était pas venue, en nous y rendant, de prévenir que l'on eût à s'occuper de notre repas, la pratique de cet usage étant généralement sous-entendue. C'eût été, d'après nos idées, offenser nos hôtes, que de leur rappeler un soin qui est un usage des plus anciens et des plus scrupuleusement observés dans tous les pays orthodoxes.

Voilà de nouveau la misère humaine, le cri de la chair, dominant l'esprit! A-peine comblé par cette sublime nourriture spirituelle que donne à une âme, préparée par la prière et le jeûne, la jouissance suprême de la sainte communion, à-peine élevé par le cœur et la pensée aux plus hautes régions des pures sensations célestes, voilà l'homme, franchissant le seuil de sa porte et rentrant dans ses habitudes privées, journalières, physiques, le voilà, comme auparavant, matériel, animal,

glouton, impatient, criant famine, mécontent de ceux qui n'ont pas songé à se jeter au-devant des prétentions de sa gourmandise.

Tous les hommes, à de rares exceptions près, étant plus ou moins les mêmes, je confesse tout naturellement le désappointement qui nous saisit tous, et sous l'impression duquel nous adressâmes une sommation passablement aigre, de nous faire servir n'importe quoi à mettre sous la dent.

Enfin, après deux heures d'attente, temps qu'il fallut pour faire du feu dans le four de la cuisine, pour trouver des provisions, les préparer et finalement les faire cuire, on nous régala d'un maigre bouillon de poulet et de quelques œufs durs. C'était peu, — mais mauvais.

Selon l'usage local, nous nous mîmes en campagne, dès les dix heures du matin, pour aller souhaiter la bonne fête au métropolitain. Nous y trouvâmes tous les évêques réunis. Nous allâmes ensuite leur faire des visites à tous.

Notre évêque vint nous voir dans la journée. Je lui montrai l'objet d'offrande que je désirais dédier au Saint-Sépulcre. Il me tenait vivement à cœur d'offrir au Seigneur, dans cet endroit sacré, une expression de ma pieuse reconnaissance pour toutes les grâces qu'il a daigné faire pleuvoir sur moi.

Depuis longtemps, je me torturais l'esprit pour imaginer un objet qui, par ses conditions de goût, de valeur et de convenance, pût être destiné à ce sanctuaire des sanctuaires. Mille projets s'étaient succédé dans mon imagination, mille croquis de lampes, de chandéliers, de croix, d'images, avaient barbouillé autant de feuilles de papier, sans que je fusse parvenu à arrêter mon intention sur une combinaison définitive. Un hasard inattendu me fournit enfin l'occasion de fixer mon choix : je trouvai un jour, en flânant dans un lieu de bain en

Bohême, chez un antiquaire quelconque, une plaque métallique, gravée au burin, et qui représente notre Seigneur, sous la couronne d'épines, enveloppé du manteau d'écarlate, le bâton à la main, enfin dans l'état humiliant où, d'après le récit des Évangélistes, il se trouvait quand Pilate le montra au peuple en s'écriant : — *Ecce homo !* — Cette remarquable gravure, d'une rare perfection de travail, était entourée de grosses cornalines de fort belles nuances, brillantes et variées, qui, montées chacune séparément, formaient comme une brillante constellation de pierreries. Je m'empressai de faire l'acquisition de cette pièce, qui me paraissait répondre à l'objet de mes préoccupations. Je la fis soigneusement redorer, puis, l'ayant ornée de quelques pierres précieuses, d'une auréole et d'une inscription en diamants, de fort belle eau, j'en fis émailler le bas, que j'ornai également de pierreries, d'emblèmes et

d'inscriptions et je fis placer le tout sous un gros cristal, enchassé dans un cadre de marbre blanc. Cette image, n'étant ainsi composée que de matériaux impérissables: métal, marbre et pierres précieuses, je pouvais espérer que, placée au temple de la résurrection, elle pourrait malgré l'humidité et les changements de température, traverser, Dieu aidant, une innombrable série d'années, de siècles, sans éprouver la moindre altération. Le sens des inscriptions dont je fis orner cette image se réduit aux paroles que voici: à la partie supérieure, au-dessus de la tête du Christ, sous l'auréole en diamants, qui fait pleuvoir sur la couronne d'épines une série de rayons, simulacre de l'éclat de la couronne divine, se lisent ces paroles du Seigneur: — *si vous avez la foi, vous verrez la gloire de Dieu* — et au bas de l'image se trouve mon humble réponse à cette sublime et consolante promesse divine:

Seigneur, nous avons la foi et nous Vous offrons nos louanges. —

A ma grande satisfaction, cette image arriva intacte à Jérusalem. Comme elle était d'un poids très considérable, et que souvent elle avait été portée à dos de mulet, j'avais eû plus d'une fois à craindre qu'elle ne tombât à terre et qu'elle ne s'endommageât, ne fût ce que par la rupture de la glace qui la recouvre, et dont les éclats n'eussent point manqué d'érailler la gravure d'une façon irréparable. Ainsi furent vaincues les trois difficultés principales: celle du choix de l'objet, celle de son exécution pratique et celle enfin du transport; mais ce n'était pas tout, restait la plus importante, la plus difficile à franchir: celle de faire placer cette image dans l'église, selon la destination que mes voeux lui avaient assignée. Je la fis voir à l'évêque. Il parut émerveillé du travail, mais il ne tarda pas à me ravir toute illusion quand

à la possibilité de jamais obtenir l'autosation de la placer au Saint Sépulcre: Renoncez y d'avance — me dit-il — afin de ne pas voir vos efforts s'évanouir successivement, devant l'implacable impossibilité de faire aboutir votre désir. Ce serait contraire à la loi, que tous les rites observent, l'un à l'égard de l'autre, avec une rigueur inviolable. Chaque confession jouit de la faculté d'avoir une image et une certaine quantité de lampes, de chandeliers et de vases à fleurs, au-dessus du tombeau de notre Seigneur. Ce droit, que l'on s'est accordé d'un commun accord, depuis un temps immémorial, les années l'ont consacré, et personne au monde n'oserait y rien changer, de crainte d'allumer des dissentiments, des jalousies, des querelles qui pourraient prendre des proportions menaçantes, s'envenimer, et finir par engendrer des questions politiques regrettables. Ne tentez même pas de démarches,

je vous en conjure, ajouta l'évêque, car elles seraient toutes superflues et ne feraient qu'entraver les combinaisons que vous pouvez former, afin de placer cette image devant quelque autre saint monument de notre Sauveur, parlant d'une façon aussi pieusement éloquente et édifiante, que le Saint Sepulcre même, à nos cœurs et à notre souvenir. D'ailleurs, ajouta-t-il encore, le Métropolitain, que vous pouvez cousulter sur ce sujet, vous répètera ce que je vous dis; or, qui mieux que lui est à même, de connaître les usages locaux, le pour et le contre en pareille matière? voyez ce qu'il en pense.

— Pendant que nous parlions, le Métropolitain entra. Ravi lui aussi, de l'aspect de la belle image, il parut tout heureux de cette offrande à sa chère église, comme il l'apelle, car il la sert depuis de longues années, et s'enorgueillit de tout hommage qui lui arrive, comme si on le lui vouait à

lui-même. Mais, quand il eut appris que je sollicitais la faveur de placer cette offrande dans la grotte même du Saint Sépulcre. il devint pensif et triste, et balançant la tête en signe de doute et de négation, il fixa sur moi ses regards, et me dit après un moment de silence, d'une voix ferme et décidée, qui sonnait comme un arrêt irrévocable: — c'est impossible! —

J'avoue que ce refus me consterna. J'avais désiré voir mon offrande à jamais placée dans l'intérieur du Sépulcre Divin, tant espéré, que le Seigneur daignerait l'accepter; et voilà que mon désir et mon espoir s'évanouissent à jamais devant une malheureuse règle de convention! je me sentis découragé, triste, et comme frappé de l'idée, que mon offrande n'était pas agréable aux yeux de Dieu, puisqu'au lieu de favoriser mes vœux, il me suscitait des obstacles insurmontables, quoiqu'ils ne fussent que conventionnels.

Les évêques, me voyant si préoccupé de cet échec inattendu, s'épuisèrent en efforts pour m'aider à découvrir une combinaison, qui remplacât celle qui venait d'échouer. Je proposai enfin de l'offrir à la petite chapelle, érigée à l'endroit où se trouve la pierre, sur laquelle Jésus, courroné d'épines, couvert d'un manteau d'écarlate et armé d'un bâton, tel justement que le représente la dite image, fut contraint de s'asseoir, pour recevoir les insolentes humiliations d'un peuple hostile qui, ployant les genoux devant lui, le saluait avec dérision du titre de roi d'Israël.

Cette chapelle, pauvrement et mal soignée, quoique renfermant aussi un précieux trésor, me parut si conforme à la destination de mon offrande, que je crus un moment, que les obstacles, rencontrés pour la placer au Saint Sépulcre, ne m'avaient été envoyés par le ciel, que

pour me décider à l'offrir à cette chapelle, chrétiennement parlant, aussi glorieuse par ses saints souvenirs que l'est la tombe divine elle-même. Mais je n'eus pas plus tôt exprimé mon désir à cet effet, que le métropolitain le réduisit encore à néant par cette même et impitoyable réponse: — C'est impossible! Cette chapelle appartient aux Arméniens, et nous ne pouvons, sans nous brouiller avec eux, y rien entreprendre, — ajouta-t-il.

Mais les Arméniens sont chrétiens comme nous; une image offerte à leur chapelle, une offrande à ce même Dieu qu'ils glorifient comme nous, ne peut que leur être agréable, répliquai-je. Quelle objection peuvent-ils opposer à un pareil vœu?

— C'est impossible! c'est tout-à-fait impossible, — répétait le métropolitain — ils n'y consentiraient jamais. Il faudrait, pour que l'offrande destinée à leur chapelle fût bien-

venue, qu'elle fût l'expression de l'hommage d'un Arménien.

Ces obstacles, pressentis par des autorités si compétentes, paralysaient toutes mes combinaisons, et je me voyais déjà, ramenant en Europe mon offrande, repoussée à Jérusalem, lorsque l'évêque Erasmus, se penchant à l'oreille du métropolitain, lui suggéra une idée nouvelle, que celui-ci parut ne pas désapprouver, et à laquelle moi-même je m'empressai de donner mon assentiment.

Si nous destinions l'image au Calvaire? — dit-il. — L'autel érigé au Golgotha, au-dessus de l'endroit où fut dressée la croix, nous appartenant, (*) nous pourrions bien

(*) L'église ou chapelle du Calvaire contient trois autels: l'un appartient à la confession grecque, c'est celui dont il s'agit ici. Les deux autres forment la propriété des latins. L'un de ces derniers se trouve à l'endroit où Jésus fût cloué à la croix, avant qu'elle fût fixée dans le rocher, à quelques pas de distance. Cet autel, voué au Seigneur, fait pour ainsi dire pendant à l'autel grec. Entre ces deux grands autels, on en aperçoit un

y placer une image à notre convenance sans que, l'on y trouve à redire; et celle-ci représentant les moments de torture que le Seigneur a subis avant d'expirer sur la croix, y serait on ne peut mieux appropriée. Seulement — ajouta l'évêque — il serait essentiel de s'assurer tout d'abord, si les dimensions répondent à celles de l'emplacement vide que je lui destinerais, entre la base et la table de l'autel. Si l'image est plus petite que cet espace non garni, on pourrait encore à la rigueur trouver moyen de l'y adapter, en comblant le vide par quelque supplément de maçonnerie, tandis que si par contre, l'image était plus grande, il n'y aurait aucune possibilité de l'y placer.

troisième plus petit, dédié à la Sainte Vierge et dont les latins ont la jouissance exclusive. Toutes les confessions peuvent venir se prosterner et offrir leurs hommages d'adoration devant l'autel grec, érigé au-dessus de la place où Jésus expira sur la croix.

Le Métropolitain partageant l'avis de son collègue, nous nous rendîmes aussitôt sur les lieux pour comparer les dimensions, et grande fut notre satisfaction, quand nous eûmes constaté, que l'espace vide, qu'il s'agissait de combler par mon humble offrande, avait exactement la dimension de l'image, absolument comme si j'avais commandé celle-ci d'avance sur la mesure donnée. Je fus surpris de cette mystérieuse et extraordinaire coïncidence, éclatant témoignage de la grâce divine. Aussi, pénétré de reconnaissance envers celui qui daignait ainsi accepter l'hommage de ma ferveur, je m'agenouillai à cette même place et y priai longuement avec un sentiment doux et profond.

Nous entendîmes la messe dans la chapelle privée de notre évêque. les lampes et les cierges y brulaient à peine, l'atmosphère était suffocante.

Au sortir du sanctuaire nous fîmes une visite à l'évêque et nous allâmes ensuite présenter nos hommages à tous les autres dignitaires ecclésiastiques des diverses confessions. Nous trouvâmes, entre autres, un vieillard d'un âge très-avancé, chétif et, pour ainsi dire, transparent de maigreur et de faiblesse; c'est un ancien évêque de Sévastopol qui, courbé sous le poids des années, ayant résigné ses fonctions, est venu attendre sa dernière heure sur le sol où mourut le Christ.

Monseigneur Valerga, patriarche de l'église catholique-romaine, homme dans la force de l'âge, grave, intelligent et digne, portant la barbe la plus longue qui ait jamais garni un menton humain, nous accueillit avec bienveillance. Le patriarche Arménien fit de même. Partout, selon l'usage de rigueur, nous fûmes invités à fumer et à prendre du café, des sorbets, des rafraichissements de toute sorte.

Nous reçumes la visite des deux Métropolitains, vicaires du patriarche absent.

Les deux vénérables vieillards venaient pour me dissuader, d'un commun accord, d'entreprendre la course dangereuse que j'avais projetée et qui avait pour but la visite d'une église, construite, il y a environs dix ans, en Arabie pétrée, par mes soins avec le produit d'une quête parmi mes coréligionaires. Fondateur de ce monument chrétien que je n'avais jamais vu, il me tenait vivement à cœur de le visiter.

— Vous n'y parviendrez jamais — disait l'un. — Vous périrez en route, — ajoutait l'autre. — Vous mourrez de chaud, de fatigue, d'inanition, de manque d'eau, de la fièvre qui règne dans ces parages malsains, — que sais-je? — et le plus heureux, qui puisse vous arriver — reprenait celui-là, — c'est d'être attaqué en chemin et dévalisé par les brigands qui infestent ces contrées sauvages. — Enfin — observait celui-ci, — vous y dépenserez votre

santé, vos forces, votre temps et votre argent. Il vous faut, pour aller et revenir, au moins douze ou quinze jours et pas mal de frais; car, en outre de ceux qu'exige le transport des vivres, dont une bonne provision est indispensable, tant pour vous même que pour les gens dont vous vous ferez accompagner, pour vos montures et pour les leurs, vous aurez des rétributions considérables à payer au personnel de votre escorte qui, à moins de n'être qu'une précaution superflue, doit se composer d'un nombre assez imposant de gens armés, capables en cas d'attaque de vous prêter main forte; or ceux-ci se font payer, non-seulement en rapport des services qu'ils vous rendent, des fatigues qu'ils subissent et des risques qu'ils courent, mais encore bien au-delà.

Si javais été seul, j'eusse fait médiocrement attention à cette peinture de chances désastreuses, mais considérant la responsabilité que j'accumulais sur moi, en exposant ma

famille à la complication de péripéties qu'offrirait ce voyage, je me décidai à y renoncer, en me dédommageant de ce contretemps par des explications verbales sur tous les détails qu'il m'importait de connaître. Les évêques me promirent de faire exécuter un modèle en bois de l'édifice en question, qui m'en donnerait une idée exacte, et qui me permettrait de constater qu'il répond à sa destination.

Le patriarcat orthodoxe de Jérusalem comprend quatorze évêchés, au nombre desquels se trouve le diocèse dit de l'Arabie-Pétrée, dirigé par le vicaire du patriarche, le métropolitain Mélétius. De là l'abréviation convenue de son titre, évêque de Pétra, abréviation, que les gens peu au courant de ces détails raccourcissent encore, en la changeant en Pétras, tout court; tandis que le peuple, à Jérusalem, en a fait: saint Pierre, ni plus, ni moins.

Le diocèse de Pétra se trouve enclavé entre la partie septentrionale de la mer Morte et les confins de la partie E., du désert de l'Arabie. S'appuyant au midi par la chaîne des montagnes de la Moabitide contre la mer Rouge, longeant, d'autre part, la rive méridionale de la mer Morte, il étend son territoire jusqu'aux frontières de Bethléem.

Sur cette vaste étendue il ne reste plus aujourd'hui qu'un seul village, habité par de pauvres chrétiens. Ce village s'apelle *Kérak* (*), successeur indigent d'une cité jadis opulente, car elle fut un jour la résidence des rois moabites, située sur le sommet des montagnes de la Moabitide, en face de la mer Morte.

(*) Kérak, anciennement Kyriacopolis, surnommé dans l'écriture tantôt *Pierre du désert*, tantôt *Grêle de Moab*, est la patrie de Ruth, aïeule du roi David. On y compte aujourd'hui plus de cinq cents familles chrétiennes, à côté d'un chiffre analogue de musulmans.

Kérak, après avoir essuyé, par l'effet des guerres civiles et par la force destructive du temps, des ravages sans nombre, n'offre aujourd'hui que le triste, mais touchant tableau, d'une poignée d'âmes fidèles, se débattant par l'instinct seul de la foi et de l'amour en Jésus-Christ, contre une majorité hostile à la doctrine du nouveau testament. Je dis, par l'instinct seul, car cette tribu d'hommes, disons plutôt, ce troupeau de brebis, égaré et abandonné, mais aspirant toujours aux soins du bon pasteur, est frustré de toutes les consolations, de tous les secours spirituels, même les suprêmes, que le culte chrétien offre à ses fidèles.

La première destruction de Kérak, par les Hébreux, remonte à l'époque de Moïse. Cette ville, après avoir été détruite et reconstruite à plusieurs reprises, essuya enfin une défaite irréparable de la part des Arabes, qui firent passer tous les habitants au fil de

l'épée, hormis un certain nombre de chrétiens orthodoxes, qui y furent épargnés à cause des privilèges dont ils jouïssaient.

Le nombre de ces chrétiens s'étant successivement agrandi, ils se bâtirent une église, dont Saint George fut le patron. Deux prêtres furent chargés d'en administrer les intérêts spirituels.

Cet état de choses continua ainsi jusqu'en 1834, où les Arabes indigènes, se révoltèrent contre Méhémet-Ali, alors vice-roi d'Egypte. Son fils, Ibrahim-Pacha, redevint maître de la ville et châtia les insurgés. Il fit raser la citadelle, punit de mort tous ceux qui avaient pris part à la révolte, et transféra les chrétiens orthodoxes dans les environs de Jérusalem. Deux ans plus tard, ceux-ci obtinrent la permission de retourner à Kérak, mais ils ne trouvèrent plus que des ruines à la place où s'élevait naguère leur église. La guerre, les maladies, suites inévi-

tables d'un changement de condition et de climat, les avaient tellement décimés, qu'ils ne formaient plus que deux cents familles. Quant aux deux prêtres, ils étaient morts. Cependant peu à pèu, un certain bien-être fit oublier aux survivants les épreuves pénibles qu'ils avaient essuyées. Leur population s'accrut, et le besoin d'une église et de prêtres se fit alors, de plus en plus, sentir. En effet, les enfants restaient privés du sacrement de baptême, les malades et les mourants, de la seule consolation qui reste à l'homme au bord de la tombe entr'ouverte, les vivants enfin, de confession, d'absolution et de communion.

Le digne pasteur de ce troupeau délaissé, gémissait de voir ainsi ces pauvres gens, faute de stimulant et de direction, exposés au danger de perdre peu à peu l'esprit du christianisme, au milieu d'un culte qui n'en admet pas les principes essentiels.

En me faisant un tableau touchant de cet état de choses, et en se reprochant modestement d'en être en quelque sorte l'innocent complice, puisque, disait il, tous les efforts qu'il avait tenté en faveur des chrétiens de Kérak étaient demeurés infructueux, le vénérable Métropolitain m'inspira la pensée, de mettre tout en œuvre, pour faire aboutir ses vœux à un résultat meilleur. En effet, à mon retour de la Terre Sainte, je m'occupais activement de cette question, et j'eus la satisfaction de voir les vœux de l'évêque agréés et exaucés par celui, qui peut tout, de rien.

Je fis appel à la piété de mes coreligionaires et les offrandes affluèrent à ma quête. Je m'empresse de constater, que ce n'est pas à moi, mais au Métropolitain, qu'appartient tout le mérite de l'initiative. C'est sa pieuse idée, ce sont ses vœux ardents, c'est sa bénédiction, qui me mirent à même de rassembler les fonds

suffisants, pour acquérir un terrain et y faire construire une église. Elle est modeste et simple, il est vrai, car elle ne présente qu'un carré de petites dimensions, surmonté d'une coupole en pierre, le tout sans style ni ornements, mais elle est convenable. On y a ajouté un bâtiment latéral, affecté à la demeure des prêtres, et contenant une salle d'école pour les enfants des chrétiens orthodoxes, qui désormais ne seront plus privés des bienfaits de la sainte doctrine évangélique. Trois prêtres ont pu être attachés à cette église, au moyen des intérêts annuels, que rapporte une partie du capital de réserve.

Ce n'est pas sans peine cependant, que nous parvînmes à terminer définitivement cette œuvre. Sans parler des longueurs dépendant de la marche de la quête, sans parler des correspondances interminables avec les autorités spirituelles, des pourparlers sans fin entre ceux-ci et les Arabes de Kérak,

il y avait encore de grandes difficultés à vaincre pour la mise à exécution des travaux. Comme Kérak n'offrait ni les manœuvres, ni les matériaux nécessaires, il fallut tout faire venir de Jérusalem, à dos de chameau et à grands frais, tout, jusqu'au bois pour les échafaudages, jusqu'aux chevalets pour les maçons.

L'église construite, un désastreux accident vint à l'improviste tromper l'espoir de sa prochaine inauguration. La coupole, dont la clef de voûte avait été vraisemblablement mal combinée, s'écroula tout-à-coup. Personne ne fut, heureusement, victime de cet accident, mais nouvelles difficultés, nouveaux retards, nouvelles dépenses. Cependant, difficultés et dépenses furent encore une fois vaincues et, en juillet 1849, la nouvelle église dédiée, comme la précédente, à St George, fut enfin inaugurée par le métropolitain lui-même.

Le vénérable évêque, sans tenir compte de

son âge avancé, des fatigues et des dangers d'un si long voyage, avait voulu aller en personne à Kérak, gratifier les chrétiens de son rite d'un précieux bienfait, leur réconciliation avec la religion. Il y séjourna quarante jours, travaillant à la consolidation de l'ordre de choses spirituel qu'il venait d'établir, et qu'il voulait asseoir, dès le commencement, sur des bases solides.

Ce fut, m'écrivit-on de Kérak, une jubilation indescriptible que l'inauguration de l'église et le séjour de l'évêque au milieu de cette famille chrétienne, qui jamais encore n'avait vu son digne pasteur. Un fait qui ne fut pas moins satisfaisant à constater, c'est que les Arabes de Kérak témoignèrent à l'évêque des égards extraordinaires, et établirent des relations de sympathie avec les chrétiens.

Ce qui n'a pas été dépensé du produit de la quête, pour l'église de Kérak,

fournit depuis lors des intérêts, qui sont employés partiellement, à entretenir l'église, les prêtres et l'école, partiellement, à former un capital de réserve, destiné à parer aux éventualités défavorables, qui viendraient inopinément encore une fois, livrer aux flammes ou au pillage ce temple, oasis de la foi chrétienne, au milieu du désert qui l'environne.

Jérusalem.

L'Eglise de la Résurrection.

4 Avril.

Nous nous rendîmes dès l'aube, à la grande église. Les nombreux pèlerins qui l'encombraient les journées précédentes, étant partis, nous eûmes enfin la satisfaction de pouvoir nous recueillir tout à notre aise, sans nous voir sans cesse coudoyés et dérangés, par d'autres fidèles, mus par le même désir d'adorer ces précieux souvenirs, dont on ne voudrait jamais s'arracher.

Nous eûmes ainsi, la faveur de rester près de trois quarts d'heure seuls dans l'intérieur du sanctuaire, baignant nos âmes dans des sensations, que je n'entreprendrai

point de dépeindre; toute description de ce genre resterait au dessous de la réalité.

Au moment de quitter cette enceinte sacrée, je portai mes regards sur les rangées de lampes, qui brûlaient au-dessus du divin tombeau, et j'eus la satisfaction d'y découvrir celle que nous, je veux dire: mes parents, mes frères, mes sœurs, tous réunis, nous avions en 1848 collectivement offerte au Saint Sépulcre, quelque temps après mon retour de la Terre Sainte. Je n'eus pas de peine à constater que c'était bien notre lampe, puisque c'était moi-même qui en avais combiné la forme. Travaillée en vermeil, elle se distingue visiblement des autres par une rangée d'émaux peints, en forme de médaillons, d'après le nombre des membres de notre famille, que nous comptions alors, et représentant les images des saints patrons, dont nous portons les noms.

De là, l'âme élevée, le cœur ému, nous parcourûmes lentement toutes les saintes stations que comprend la vaste enceinte de cette église, qui fait un seul temple de plusieurs temples, et réunit ainsi de nombreux souvenirs de piété chrétienne.

En quittant la chapelle du Saint Sépulcre, on sort d'abord par la gauche de la grande rotonde, pour s'arrêter au commencement d'un nouveau compartiment de l'église, devant une lampe, suspendue presqu'à fleur du sol, et perpétuellement ardente. Cette lampe sert à indiquer l'endroit où Jésus, ressuscité, apparut à Marie Madelaine; celle-ci prit d'abord le Seigneur pour un jardinier, mais quand il l'eût appellée par son nom, elle le reconnut. Jésus lui dit alors: *Ne me touchez point, car je ne suis pas encore monté vers mon Père, mais allez trouver mes frères, et dites leur de ma part: Je monte vers mon*

Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. (*)

Vous vous arrêtez avec une fervente dévotion devant cette dalle, au-dessus de laquelle vous croyez encore entendre résonner ces paroles si profondes, si solennelles, si consolantes et si douces. Il est impossible que cette place, que la lueur d'une lampe inextinguible vous indique comme sacrée, et dont l'évangile vous apprend la haute importance, ne vous fasse fléchir les genoux et ne fasse naître dans votre âme une pieuse et profonde émotion.

En avançant jusqu'au fond de cette pièce oblongue, vous franchissez la porte qui est devant vous, et un nouveau sujet de sainte émotion se présente à vos regards. Vous apercevez à votre droite, tout à côté de l'entrée

(*) Saint Jean, XX, 17.

de ce compartiment, appartenant exclusivement aux Latins, un autel en marbre, surmonté d'une grille en fer. On y célèbre chaque jour la sainte messe. Derrière les barreaux de cette grille, se trouve un tronçon de colonne. prudemment soustrait à la pieuse convoitise des fidèles qui, en apprenant que cette colonne est celle, à laquelle le Sauveur fut attaché lors de sa passion, pour être maltraité, battu, insulté, ne se feraient aucun scrupule d'en détacher quelques fragments. Toute l'horreur de cette scène impie qui. en même temps qu'elle déshonore l'humanité. témoigne de l'inépuisable miséricorde divine, se représente à votre esprit, et vous êtes profondément ému. Vous voudriez pouvoir appuyer un instant vos lèvres sur cette pierre glacée. à laquelle se rattachent de si palpitants souvenirs. Vous trouvez juste et louable la mesure de rigueur qui vous empêche de toucher ce tronc

de granit, et, en même temps, vous vous révoltez intérieurement contre cette consigne, que vous taxez de cruelle. Bientôt cependant le frère franciscain, qui est de service près du monument, a deviné vos regrets et votre désir, et il vous glisse entre les mains un long bâton, dont le bout est terminé par une pomme métallique.

— Vous pouvez, dit-il, en passant ce bâton à travers les barreaux, en frotter le bouton contre la sainte colonne, et quand vous l'aurez retiré, y appuyer vos lèvres, et reporter ensuite votre pieux baiser sur la pierre.

En traversant de nouveau le compartiment de l'édifice où se trouve le souvenir de l'apparition de Jésus à Marie Madeleine, on descend, en tournant à gauche, quelques marches aboutissant à une espèce de souterrain, qu'on dit avoir été la prison où le Seigneur fut détenu, pendant qu'on pré-

parait les instruments de sa mort au sommet du Calvaire. Vous y apercevez l'endroit où le Sauveur du monde, captif, les pieds emboîtés dans d'étroites ouvertures, pratiquées dans la pierre, où on les avait fait violemment entrer, attendait patiemment, avec cette sainte et sublime résignation dont l'Homme-Dieu seul était capable. Ce lieu de réclusion, affecté aux malfaiteurs, attendant leur prochain supplice, se compose de plusieurs cellules, de diverses dimensions, réunies par d'étroits couloirs. L'aspect en est lugubre, comme le comporte la destination de ces cachots. On n'y aperçoit ni autel, ni crucifix, ni image. Aucune lampe n'en éclaire l'obscurité. On y pénètre avec des cierges allumés. L'émotion remue votre âme, et la prière anime vos lèvres, quand vous vous arrêtez devant l'endroit qu'on vous indique comme ayant servi de siége au Seigneur pendant sa captivité.

Une pieuse coutume, datant des temps les plus reculés, porte d'ordinaire les visiteurs de ce souterrain à tracer, au moyen de la fumée, quelques croix noires sur le plafond, blanchi à la chaux. Aussi le plafond se trouve-t-il parsemé d'une infinité de croix noires, dont chacune exprime une pensée de piété, une prière, un hommage au divin Crucifié.

Pour regagner l'église, on prend encore à gauche, et suivant une courbe qui forme comme un large corridor, on s'arrête devant un autel, consacré à la mémoire d'un autre souvenir de l'humilité du Seigneur. C'est là que Jésus permit, pour combler le mystère de son sublime sacrifice, qu'on le dépouillât de ses vêtements, et que les soldats tirassent au sort ce précieux enjeu.

Un peu plus loin se trouve un autel, érigé à la mémoire de S[t] Longin, le centenier, qui, ayant vu ce qui s'était passé,

glorifia Dieu en disant : — *Certainement cet homme était juste.* (*)

A peu de distance de cet autel, une grande porte vous découvre plusieurs marches d'un large escalier, taillé dans la pierre même du sol, qui aboutit à une chapelle oblongue, assez mal tenue et de pauvre apparence. C'est la chapelle de Ste Hélène, la pieuse mère de l'empereur Constantin-le-Grand, à laquelle la chrétienté doit la construction de cette église et la découverte de tous ces inappréciables trésors. On vous y fait remarquer un petit promontoire en pierre, de forme irrégulière et d'aspect assez dégradé, en vous disant que la vénérable souveraine y demeura plusieurs jours agenouillée, versant d'abondantes larmes et priant le Seigneur de lui

(*) St Luc, XXIII, 47.

accorder la grâce, de retrouver au sein de cette terre qu'on fouillait, le précieux instrument de supplice: la Sainte Croix, sur laquelle il avait expiré. Pendant ce temps de nombreux ouvriers remuaient la terre de leurs pioches, sous les yeux de la pieuse Impératrice qui, forte de sa foi en la parole du Christ: — *cherchez et vous trouverez* — ne se lassait pas de chercher, sûre qu'elle était de trouver.

Tout à côté de cette espèce de tertre, où se tenait Sainte Hélène pendant les fouilles qu'elle dirigeait, et qui avaient la Vraie Croix du Seigneur pour objet, vous descendez encore plusieurs marches, qui vous amènent dans un souterrain plus profond. C'est la chapelle proprement dite: de l'Invention de la Croix.

Quiconque a visité Pompéi, Herculanum, ou d'autres antiquités, longtemps ensevelies sous la terre, et se rappelle comme je

l'ai déjà observé, l'émotion involontaire, le sentiment de respect, qui sans doute, anima son âme à la vue de ces restes, témoins de faits et d'époques reculés, comprendra l'émotion que nous éprouvâmes à la vue de cette excavation, toujours la même, toujours revêtue de la terre, des pierres et du sable, qui la remplissaient lors des fouilles. Nous nous disions, palpitant d'un sentiment indéfinissable: — c'est donc ici, dans cette même terre, au fond de cette fosse, qu'est demeuré enseveli, durant une longue série d'années, le bois ensanglanté qui porta le Sauveur du monde!

Est-il besoin de mentionner ici l'épisode traditionnel, que peu de Chrétiens ignorent, je pense? je veux parler du miracle, par lequel l'authenticité de la Vraie Croix fut constatée. Les trois croix des suppliciés de cette funeste nuit, toutes d'une forme et d'un extérieur pareil, venaient d'être trouvées

ensemble, sans qu'on pût reconnaître celle, qui avait servi d'instrument de supplice au fils de Dieu. Sainte Hélène, prosternée à terre, inondant le sol des larmes de sa reconnaissance, pour la grâce divine qui lui avait fait découvrir ces croix, où se trouvait évidemment celle qui répondait au but de ses pieuses recherches, suppliait le Seigneur de la lui indiquer par un moyen palpable quelconque. Une inspiration soudaine vint tout-à-coup, comme un rayon de lumière descendant du ciel, traverser son esprit. — Qu'on m'apporte sur le champ trois cadavres, s'écria-t-elle, et convaincue que si elle les faisait étendre sur les croix, celui qui serait placé sur la croix de Jésus, resusciterait. La foi en la puissance divine prouvant, d'après les paroles du Seigneur, autant que cette puissance même, la pieuse confiance d'Hélène, triompha par un miracle éclatant. Aussitôt qu'on eut posé les trois cadavres

sur les trois croix, l'un des trois revint immédiatement à la vie, et les assistants, l'Impératrice, les gens de la cour, les évêques, tremblants d'émotion, palpitant sous l'impression de la grandeur du miraculeux événement, se prosternèrent en extases devant ce bois sacré, qui leur rappelait toute l'histoire du nouveau testament. On entoura la précieuse relique de fleurs et d'encens, on la couvrit de baisers, on l'inonda de larmes, on la redressa glorieusement. Des cantiques et des fanfares retentirent, on chanta des Te-Deum en actions de grâce, et au milieu d'une exaltation toujours croissante, on la porta processionnellement en triomphe à travers la ville, où la population chrétienne, instruite du prodigieux miracle, se précipitait à flots, tremblante d'émotion, avide de se prosterner sur le passage du céleste trophée, arraché par le triomphe de la foi aux profanations de l'impiété.

On nous fit entrer ensuite dans une toute petite chapelle, qui porte le nom de chapelle d'Adam; elle est taillée dans la partie souterraine du rocher du Golgotha, et vouée à la mémoire du premier homme, que l'église chrétienne peut compter parmi ses saints, depuis la résurrection de l'homme-Dieu, et sa descente aux enfers pour en délivrer les pécheurs.

Une pieuse légende veut que Dieu, qui sait enchaîner les circonstances à son gré, ait choisi pour l'emplacement de la sépulture du premier homme, de celui qui perdit le monde, précisément la même place, au-dessus de laquelle l'homme-Dieu donna par sa mort, à ce même monde, le salut éternel.

Lors des fouilles, ordonnées par l'Impératrice Hélène, pour retrouver la vraie croix, on commença par remuer la terre et casser la pierre sous le rocher du Golgotha, où, d'après certains indices d'excavation artificielle,

on était autorisé à soupçonner quelque lieu caché. En continuant à creuser, on trouva un crâne humain. Ce fait, combiné avec certaines traditions historiques, selon lesquelles la sépulture d'Adam devait se trouver dans les environs, donna lieu à ce rapprochement qui, pour ne pas être positivement convaincant, n'a cependant rien qui puisse le faire envisager comme impossible.

Voici un fait curieux, témoignant de l'originalité de certains coups du hasard, ou de cette puissance inexplicable qui, par la manière dont elle enchaîne les circonstances, se joue des calculs de l'esprit humain et le remplit de stupéfaction. Je tiens ce fait de source véridique et je la laisse parler: — Un de mes amis, se baignant un jour dans les flots de l'océan atlantique, nageant contre le courant impétueux des vagues écumantes, sentit tout-à-coup le seul anneau qu'il portait, glisser de son doigt dans

l'abîme. Cette bague, gage de tendresse, souvenir précieux, renfermait pour le malheureux qui la perdait sans retour, tout un passé de bonheur, un présent de regrets, tout un monde de souvenirs. Perdant cet anneau, il perdait tout. Nageur habile, sans réfléchir à l'invraisemblance d'un succès, il plonge audacieusement au fond de l'océan. L'insensé espère repêcher son trésor. Déjà il touche le fond. Tout-à-coup il aperçoit sur le sable un point qui reluit comme de l'or. Il étend la main, il saisit l'objet, le serre convulsivement dans son poing crispé, il étouffe de bonheur, car il tenait un anneau. Revenu à la surface de l'eau, il le presse sur ses lèvres; mais ô surprise, ô déception! cette bague qu'il ramenait du fond de l'abîme, cette bague, car c'en était une en effet, cette bague n'était pas la sienne! il venait de repêcher un anneau d'or, fort ancien, remontant à une époque incertaine, qu'un

inconnu avait, comme lui, perdu et qui peut-être gîsait au fond de la mer depuis de nombreux siècles. La perte de cet anneau avait aussi vraisemblablement provoqué des regrets, peut-être même arraché des larmes! à cet anneau se rattachaient sans doute aussi des souvenirs de bonheur! mais pourquoi faut-il que cet homme, dont toute la félicité terrestre se résume dans cet anneau que la vague lui arrache, le perde précisément là où un autre anneau a été perdu et qu'au lieu de retrouver sa bague, il en ramène une qui n'est point la sienne. La chance eût été, quoique extraordinaire, moins étrange et moins saisissante, s'il eût en cet endroit repêché son anneau à lui.

Si donc le hasard seul produit quelquefois dans la vie de l'homme, on ne sait comment, on ne sait pourquoi, les plus étranges combinaisons, il serait présomptueux de vouloir disputer à la puissance divine,

à cette puissance qui de rien a créé le monde, la faculté de rattacher, par une coïncidence de lieu, les deux faits capitaux, qui dans l'histoire de l'homme ont marqué: l'un sa création et sa chute, l'autre son immortalité et son salut.

En remontant de ce souterrain, vous vous retrouvez dans le couloir demi-circulaire, qui vous avait amené à la porte, débouchant sur l'escalier qui conduit à la chapelle de Sainte Hélène. Un petit autel, très-pauvrement entretenu, appartenant à la confession Copte, appuie la dalle carrée qui le recouvre sur trois faces murées, renfermant un tronçon de pierre grise, qu'une grille en fer, formant la quatrième face du carré, dérobe aux attouchements des fidèles, avides de se prosterner devant ce débri, qui a servi de siège à Jésus, lorsque:

.... *les soldats l'emmenèrent dans la cour du prétoire; et rassemblant toute la cohorte.*

Ils le couvrirent d'un manteau d'écarlate, et entrelaçant des épines, ils en firent une couronne, et l'enfoncèrent sur sa tête.

Puis ils se mirent à le saluer, en lui disant: Je te salue, Roi des Juifs.

Ils lui frappaient la tête avec un roseau, ils lui crachaient au visage, et se mettant à genoux; ils l'adoraient. (*)

En suivant la courbe de ce couloir, garni des différentes stations que je viens d'énumérer, nous arrivâmes à une porte qui en forme le fond, et qui nous fit déboucher dans la première salle de l'église, en face de la grande porte d'entrée par laquelle nous resortîmes du temple.

Quelle profusion de souvenirs, que de sujets d'impressions profondes nous fournit cette promenade spirituelle à travers la vaste église! On y marche d'émotion en émotion,

---

(*) St. Marc, ch. XV, §§ 16, 17, 18, 19.

l'esprit toujours tendu, le cœur toujours ouvert à deux battants, s'il est permis de s'exprimer ainsi, recueillant à flots des sensations nouvelles, édifiantes, sympathiques, profondes! Mais en revanche, à côté de cette céleste poésie dans laquelle l'âme se baigne, quelle prose infecte pour les sens. Combien la vue, l'odorat surtout, n'ont-ils pas à souffrir, malgré la béatitude du cœur! Les murs sont sales, une odeur nauséabonde vous enveloppe par moments, comme un coup de vent pestilentiel.

On était justement en train de balayer et de laver l'église, qui en avait plus besoin que jamais, après l'énorme affluence de gens de tous les rites, qui, durant les journées de recueillement de la semaine-sainte et de la grande fête chrétienne, n'avaient cessé de s'y entasser. On ne peut se figurer le mélange de boue, d'ordures, de lambeaux d'étoffe, de bouts de cierges, que les balais

poussaient devant eux, des coins et recoins du vaste édifice, envahi depuis près de dix jours par des masses compactes et peu délicates en matière de propreté.

Jérusalem.

Gethsémané.

5 Avril.

Dans l'après-dîner, nous primes des chevaux de selle, pour visiter les environs de la sainte cité. Le pavé en est si mauvais, si raboteux et, dans quelques endroits, si glissant, que c'est à grand'peine que les chevaux peuvent avancer. A chaque pas qu'a fait la pauvre bête, on se demande, tout étonné, comment elle n'a pas roulé à terre.

Nous traversâmes le chemin de la croix, ou *Voie douloureuse,* qui s'étend depuis l'emplacement où fut la maison de Pilate, jusqu'au pied du Calvaire. Nous le suivîmes en sens inverse depuis notre demeure, adossée à l'église du Saint-Sépulcre, jusqu'à un an-

tique pan de mur, percé d'une porte arquée. Ce pan de mur passe pour une ruine de la maison de Pilate, dont il ne reste plus d'autre vestige, et l'on assure que c'est par cette porte que sortit Jésus, lorsque Pilate, cédant contre son gré aux clameurs croissantes du peuple, le livra à la multitude qui exigeait son supplice.

En conséquence, cette ruine se nomme: *l'Arc de l'Ecce homo.*

Nous nous y arrêtâmes, l'Évangile à la main, méditant sur l'incroyable contradiction par laquelle l'homme, créature infime, faible atome, n'ayant sa raison d'être que dans la volonté et la puissance divine, prononça la sentence de mort de ce Dieu, auquel il devait la vie, de ce Dieu, qui d'un mot pouvait l'anéantir.

Accablé par la grandeur de cette réminiscence évangélique, je lus ces paroles de l'Écriture:

Pilate sortit donc de nouveau, et dit aux Juifs: Voici que je vous l'amène dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime.

Jésus sortit donc, portant une couronne d'épines et un manteau écarlate, et Pilate leur dit: Voilà l'homme.

Dès qu'ils le virent, les princes des prêtres et leurs serviteurs se mirent à crier: Crucifiez-le, crucifiez-le.... (*)

J'y ajoutai :

Seigneur, ayez pitie de nous !

Nous sortîmes de la ville par la porte dite Judiciaire, débouchant dans la campagne aride qui traverse la vallée de Josaphat. Le torrent du Cédron, qui la sillonne, est actuellement presque entièrement à sec. Cette porte perce le mur qui sert de ceinture à Jérusalem du côté de l'orient, et tire son nom de ce qu'on y faisait passer les condamnés au supplice, et qu'on

(*) St Jean, XIX, 4, 5, 6.

les y attachait à un poteau fixé sous la voûte, pendant que le greffier leur faisait la lecture de leur condamnation.

La campagne environnant Jérusalem est l'expression de la plus morne tristesse.

Figurez-vous un paysage gris-pâle, composé de pierres et de poussière, sur lequel tranchent les rayons dorés d'un soleil ardent, et vous aurez une idée du triste aspect de ce sol désolé. Il semble que la juste malédiction divine y pèse encore de tout son poids. Quelques oliviers chétifs, rabougris, complètent la nuance terne et blafarde de ce site, dont la monotonie sépulcrale n'est rompue que par les sinuosités de la vallée et par les contours de la montagne des Oliviers, servant de fond au tableau.

Nous quittâmes nos montures à la porte du tombeau de la Vierge, sur un petit plateau bordant la grotte. Un large escalier s'enfonce profondément sous terre, jusqu'au

caveau où les anges vinrent chercher la très-sainte Mère du Seigneur, qui y était ensevelie, et qui ressuscita pour monter au ciel.

A la moitié de cet escalier, sur des carreaux disposés de chaque côté, se présentent deux tombes qui se regardent. Elles contiennent les restes des parents de la Sainte-Vierge: S[t] Joachim et S[te] Anne.

Au fond de la grotte vous vous sentez saisi par un froid humide. Bientôt vous descendez la dernière marche, et vous voyez rayonner à votre droite la vive lumière d'une profusion de cierges. L'odeur de l'encens vous arrive en même temps, et votre oreille est frappée par des cantiques religieux. Vous y dirigez vos pas, et une nouvelle émotion, vive, profonde, mais consolante et douce, anime et pénètre votre âme. Une pieuse sympathie, une vénération ardente s'en épanchent, pour couler aux pieds de la plus sainte parmi les saintes, de cette douce fiancée

d'un charpentier indigent, qui donna le jour au Fils du Créateur de l'univers !

Cette tombe de la Vierge des vierges est semblable en simplicité et en modestie à la tombe du Seigneur ; pauvre d'apparence, elle resplendit de sa signification spirituelle. Vous pénétrez dans l'intérieur du sépulcre à travers une embrasure de porte très-étroite, pratiquée, non pas au milieu, mais à l'extrémité gauche de la grotte. Un rideau de soie rouge, garni d'une frange d'or, drape cette ouverture, et des images, des lampes et des cierges allumés ornent tout le devant de la grotte. L'intérieur de cette petite chapelle sépulcrale est très-petit ; vous y avez à-peine fait un pas, que vous touchez à la pierre qui fut destinée par les apôtres au repos éternel de la divine Marie.

Au moment où je m'agenouillai devant le sarcophage de sainte mémoire, le moine qui nous avait introduit me fit remarquer

que sous les parois disjoints de la maçonnerie qui recouvre aujourd'hui la table mortuaire, on aperçoit encore le bois qui servit primitivement au tombeau.

J'y restai longtemps agenouillé, absorbé dans une fervente méditation sur le précieux dépôt qu'avait contenu cet humble réduit, et entremêlant ces méditations de douces prières et de glorifications mentales, je repassai dans mon esprit la sainte carrière de la Fiancée éternelle.

Issue de souche royale, quoique née pauvre et ignorée, c'est un ange du ciel qu'elle voit apparaître dans sa demeure virginale, un ange qui lui apporte un message du ciel: l'ordre de prendre un époux, avec la prédiction qu'elle restera vierge, et qu'elle enfantera le Fils de Dieu. Humblement soumise et forte d'une foi inébranlable, elle reconnait l'ange pour ce qu'il est, elle accepte sans réfléchir ni douter, la

prédiction, comme une loi immuable. Le Saint Esprit descend sur elle et elle enfante le Sauveur! Prédestinée mais humble, elle continue à porter le nom du charpentier Joseph, son époux, qui, prévenu à son tour de l'arrêt divin, respecta en sa femme la virginité de la Fiancée éternelle, portant Dieu dans son sein. Et quand ce Dieu va naître, la pauvre mère ne trouve pas seulement un abri convenable, elle se contente d'une étable, et tandis que des légions d'anges, le ciel tout entier, célèbrent la naissance du divin Enfant par de célestes cantiques, tandis que les rois de la terre, guidés par un astre mystérieux vers le lieu ou doit naître Emmanuel, se précipitent au devant de lui, pour lui offrir les biens et les trésors du monde, cet enfant à peine couvert de quelques lambeaux de langes, que la misère est parvenue à receuillir, est couché sur une botte de paille au fond d'une pauvre crèche.

Les Mages adorent l'Enfant et se prosternent devant la mère, les anges chantent: *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* Cependant Marie, choisie par Dieu pour servir de tabernacle à ce saint mystère de la naissance de l'homme-Dieu, reste toujours avec la même humilité, la modeste et simple Marie, la femme du charpentier Joseph, vivant dans l'indigence, ne connaissant en fait de richesses que le divin Enfant qu'elle allaite de son sein, n'admettant en fait d'opulence que l'abondance morale, la grâce divine dont elle était l'objet. Elle voit son fils, son Dieu, grandir sous ses yeux. Mère, elle guide l'Enfant humain; humble, elle écoute avec une soumission exaltée les paroles divines que la sagesse du Saint Esprit met déjà dans la bouche de l'adolescent. Enfin à l'époque où le Christ, acceptant volontairement sa tâche terrestre, com-

mence et poursuit sa carrière d'enseignement spirituel, sa mère n'est plus que la plus humble de ses esclaves. Arrive l'époque de la passion de Jésus, Marie voit son fils méconnu, calomnié, persécuté, trahi, en danger de mort. Elle, mieux qu'aucune âme humaine, connaît l'infaillible sainteté de son divin Enfant, la pureté de sa céleste doctrine, le trésor de ses sublimes intentions, et son cœur saigne à flots à la vue de l'injustice et de la démence humaine. Elle voit venir les dangers, se grouper autour de son fils qui les méprise, mais elle ne l'accable pas de sollicitations pour le faire fléchir, elle n'essaie pas de l'en détourner par la voix de la tendresse maternelle. Pas une plainte, pas un regret ne s'échappe de sa poitrine. La résignation triomphe en elle de la tendresse. Renfermant toutes ses douleurs dans son cœur, elle se fait, pour ainsi dire, la sainte complice volontaire du plus

sublime des sacrifices. Jésus est trahi, il comparaît devant des juges injustes, il subit les insultants sarcasmes et les sanglants mensonges d'une calomnie haineuse; il est condamné, insulté, souffleté, battu; on lui crache au visage, on le dépouille de ses vêtements, on met sur sa tête une couronne d'épines, qui le fait ruisseler de sang; on le charge de l'instrument de son supplice. Marie voit tout; palpitante et muette, elle le suit jusqu'au Calvaire. Elle voit les mains sacrilèges des bourreaux s'emparer violemment de la sainte victime et étendre le divin martyr sur la croix. Chaque coup de marteau qui enfonce les clous dans les mains et les pieds endoloris de Jésus, traverse le cœur de la pauvre mère, comme une arme tranchante. Mais elle accepte la douleur, parce qu'elle la sait venir de la main de Dieu. Elle voit se réaliser cette antique prophétie: *Et votre âme même sera percée d'un glaive.*

Mais elle se raidit contre la douleur et se retrempe dans la vertu.

Enfin, les ténèbres enveloppent la terre. Jésus jette un dernier regard sur sa mère et la recommande, en mourant, à Saint Jean qu'il ordonne à Marie de considérer comme son fils.

La carrière terrestre de l'homme Dieu est terminée. Le Dieu ne peut plus être le fils de Marie. Dans ses attributions, dès lors, exclusivement divines, il semble vouloir décliner toute parenté matérielle avec celle, qui lui donna le jour, comme homme. Jésus donc ayant aperçu sa mère et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère: — *Femme, voilà ton fils!* — Puis il dit au disciple — *voilà votre mère!* (*)

La Vierge voit et entend ainsi doublement mourir Jésus: elle le voit cesser d'être

(*) Saint Jean, ch. XIX, 26. 27.

son fils; l'instant d'après, elle le voit rendre le dernier soupir.

Les Evangélistes, en nous transmettant les sinistres détails du supplice de Jésus-Christ, nous font connaître, non seulement ses gestes et ses paroles, mais ils nous ont même textuellement rendu compte de ce que dit Pilate, de ce que dirent les deux larrons, de l'aveu du centenier, des cris et des injures poussés par les assistants, par les gens de la multitude, témoins du supplice. Il est par conséquent, évident que, si la mère du divin supplicié avait prononcé une protestation, une plainte, une parole, les pieux témoins de ces effroyables scènes, n'auraient point manqué de l'enregistrer, tandis qu'il n'est fait mention d'elle dans leurs saints récits, que pour constater qu'elle assista silencieuse et résignée, au supplice de son fils et que, quand elle eut appris qu'elle ne devait plus se regarder comme la mère de celui qu'elle avait

porté dans son sein et nourri de son lait, elle obéit sans murmurer et suivit Saint-Jean, son nouveau fils, dans sa demeure.

O humilité! o pureté et résignation chrétiennes! si jamais ces admirables vertus ont été pratiquées selon les strictes préceptes de l'enseignement divin, c'est bien toi, ô innocente et céleste fleur de pureté, qui seule as su en donner l'exemple! enseigne nous, Vierge des Vierges, cette divine résignation, contre laquelle la vanité, les tentations de la chair et l'esprit d'opposition nous font faillir!

Je sentis dans l'intérieur de cette tombe virginale comme une atmosphère de calme et de résignation pénétrer en moi, par l'effet des souvenirs qu'elle déroulait devant mon âme. Rien de sépulcral, rien de triste, rien de ce qui, à la vue d'une tombe, serre le cœur et afflige l'esprit, ne s'empare de vous dans ce petit sanctuaire.

Des cierges brûlaient sur l'autel, des lampes l'éclairaient par en-haut, le parfum d'une quantité de fleurs s'exhalait dans l'espace et rappelait à la mémoire cette légende, selon laquelle les apôtres, venant saluer le corps de la Sainte-Vierge, qu'ils avaient enseveli la veille, ne trouvèrent à sa place que des roses et des lis, exhalant en pleine floraison leur suave odeur. Celle dont ces fleurs symbolisent les vertus était remontée au ciel dans les bras du Seigneur.

Nous eûmes de la peine à ressortir de ce petit paradis, où l'âme se sentait si bien, et où la prière était si facile, l'esprit si reposé, la satisfaction morale si complète.

Non loin du tombeau de la Vierge se trouve l'endroit où Jésus, après avoir laissé trois disciples, qui succombaient au sommeil, tomba en agonie et pria.

Je cite les paroles de St Luc à ce sujet : *Puis étant sorti, il s'en-alla, selon*

sa coutume, à la montagne des Oliviers, et ses disciples le suivirent.

Quand il y fut arrivé, il leur dit : Priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation.

Et, s'étant éloigné d'eux à la distance d'un jet de pierre, il se mit à genoux et fit sa priere,

En disant : *Mon Père, s'il vous plaît, éloignez de moi ce calice ; néanmoins que ma volonté ne s'accomplisse point, mais la vôtre.*

Alors un ange du ciel lui apparut et le fortifia, et, étant tombé en agonie, il redoubla ses prières.

Et il lui vint une sueur qui découlait comme des gouttes de sang jusqu'à terre. (*)

Cet enseignement est surtout frappant pour ceux qui, ne distinguant pas en Jésus ses deux natures parfaitement séparées, l'une divine, l'autre humaine, s'imaginent qu'il ne

(*) Ch. XXII, 39, 40, 41, 42, 43, 44.

pouvait, étant Dieu, ressentir ses souffrances, ses douleurs, avec la même vivacité, la même violence que s'il eût été homme. Que devient une telle imagination, en présence du témoignage évangélique qui déclare que sous l'action de la prière, la sueur baignant le front de Jésus, se transformait en gouttes de sang et ruisselait à terre? que demandait-il à son Père? de détourner de ses lèvres le calice amer des souffrances qui l'attendaient; or, comme il n'était venu sur terre que pour mourir sur la croix, aurait-il, s'il avait été inaccessible à la douleur, demandé à être dispensé de ce sacrifice? aurait-il eu besoin de prier pour un objet qui ne devait point lui inspirer de crainte, de prier avec cette ferveur, cette exaltation qui lui faisait monter au visage une sueur de sang? cette prière brûlante qu'il adressait à son père: de lui épargner ce qui devait irrévocablement s'accomplir, cette terreur devant la souffrance,

n'était-ce pas l'effet de sa nature strictement humaine, si parfaitement distincte de sa nature divine, qui certes, n'eût pas eu besoin de l'appui, qu'un ange du ciel vint lui offrir.

— *Que ma volonté ne s'accomplisse point, mais la vôtre* — fut la sublime conclusion de cette lutte contre la douleur. Jésus sent tout le poids des cruelles souffrances qui l'attendent, mais il se soumet à la volonté de son père.

Cette obéissance de Jésus est notre propre condamnation. Qui de nous en effet, n'a pas souvent à se reprocher de vouloir, dans les grandes comme dans les petites choses de la vie, que sa volonté personnelle s'accomplisse? On finit bien à la longue par se résigner, par courber la tête sous les arrêts de la volonté suprême, mais il est rare que dans les demandes que l'on adresse à Dieu, on se serve de ces paroles: — *que ma volonte ne s'accomplisse point.*

Tout près de cet endroit de la prière du Seigneur, se trouve le Jardin des Oliviers, où Jésus fut surpris et trahi par Judas:

Judas, ayant pris une cohorte, et les gens que les grands-prêtres et les pharisiens lui donnerent, s'y rendit avec des lanternes, des flambeaux et des armes. (*)

Ce jardin ne se compose plus aujourd'hui que de huit oliviers, dont les énormes troncs rabougris, courbés, brunis et plus ou moins dégradés, attestent la longue série d'années qu'ils ont parcourue. Je ne prétends pas faire accepter comme positive la version, qui veut que ces vénérables représentants du règne végétal, aient été témoins du perfide baiser de Judas et de la douceur admirable de Jésus. Je doute même pour ma part que ces huit arbres, quoique séculaires, datent de cette époque, car l'olivier ne jouit pas d'une lon-

(*) Saint Jean, XVIII, 3.

gévité qui permette d'admettre cette supposition; mais qu'importe? c'est la même sève qui les a fait pousser, c'est la même terre qui en nourrit les racines, c'est dans cet endroit que se déroula le premier acte de la sanglante histoire de la passion de notre Sauveur.

J'ouvris le Saint Evangile et lus avec une émotion, qu'on se figure bien, le récit détaillé de cette terrible scène.

S'étant avancé vers le traitre, il se livra lui-même à ses bourreaux en leur disant: — *C'est moi!* — puis, voyant Pierre, dans un mouvement d'indignation tirer l'épée contre un des serviteurs du grand-prêtre, et ne voulantmême pas qu'aucun des siens le défendît, il lui dit:

Remettez votre épée dans son fourreau; ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père m'a donné? (*)

(*) Saint Jean, XVIII, 11.

Je fus satisfait de constater un progrès dans l'entretien de ce jardin, de ce monument végétal, si l'on peut s'exprimer ainsi. En 1845, visitant cet endroit, je fus contrarié de l'abandon, du manque de soins, dans lequel je le trouvai. Aujourd'hui, on en a fait un enclos, fermé de murailles en pierre, et l'on n'y peut entrer qu'en se faisant accompagner d'un des frères franciscains qui en ont la garde, et qui le cultivent avec toute la sollicitude de leur attachement à ce saint lieu. J'y pris un peu de terre, ainsi que quelques rameaux et feuilles d'olivier. Le bon moine nous fit voir son petit parterre de fleurs, et voyant le plaisir que nous en éprouvions, il en cueillit quelques-unes pour nous les offrir.

Nous avions l'intention de gravir la montagne jusqu'à l'endroit d'où Jésus monta au ciel, lorsqu'après sa résurrection, ayant apparu à ses disciples : *Il les*

mena hors de la ville, jusqu'à Béthanie, et les bénit.

Et en les bénissant, il se sépara d'eux, et fut enlevé au ciel (*). Mais comme d'épais nuages commençaient à assombrir le firmament, et qu'un orage était sur le point d'éclater, nous nous vîmes obligés de remettre à un autre jour la visite de Béthanie et du tombeau où Lazare était enseveli, quand le Seigneur vint le rappeler à la vie, après quatre jours de mort et de décomposition, et qu'il dit à Marthe, sœur de Lazare :

Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, quand bien même il serait mort, vivra. (**)

(*) St Luc, XXIV, 50, 51.
(**) St Jean, XI, 25.

Jérusalem.

6 Avril.

Le Métropolitain Mélétius m'engagea à passer dans sa cellule, véritable cellule que malgré sa haute dignité écclesiastique, ce vénérable évêque habite modestement en simple moine. Il me fit voir le modèle de l'église de Kérak. Assez grossièrement travaillé en bois, cet objet suffit pour donner une idée suffisamment exacte de l'édifice, qui n'est qu'un simple parallélogramme, surmonté d'une coupole en pierre. L'intérieur est garni de colonnes et d'un mur (dit: Iconostase), orné d'images qui, selon le rite grec, sépare l'autel du reste de l'église. Un bâtiment séparé contient, comme je l'ai déjà dit, l'école et la

demeure des prêtres et à côté, une citerne en pierre fournit l'eau aux habitants de cette maison.

Lorsque j'appris au vénérable évêque notre intention de rester encore douze à quinze jours à Jérusalem, à moins qu'un séjour aussi prolongé dans le couvent ne lui parût être un abus de son hospitalité, il me répondit avec une affectueuse bienveillance, que mon observation lui semblait une ironie. Un propriétaire, demande-t-il à ses serviteurs la permission de demeurer chez lui-même? car, ajouta-t-il, le couvent n'existe que par les bienfaits des fidèles; nous autres moines, nous sommes nourris et logés par vos soins, tandis que vous, en venant chez nous, vous êtes chez vous.

Dans l'après-midi, Monseigneur Valerga. patriarche latin, nous honora de sa visite. Ayant été prévenu de son intention, le Métropolitain donna l'ordre aux moines de

recevoir le vénérable prélat avec tous les honneurs, dûs à sa dignité et à sa personne. Il fut à son tour bienveillant, causa beaucoup et agréablement. Il était accompagné de deux prêtres, ses secrétaires intimes, dont l'un resta silencieux, tandis que l'autre, parlant avec volubilité, paraissait doué d'autant d'intelligence que d'érudition.

L'orage de la veille avait si fort rafraîchi l'air, que le thermomètre Réaumur ne marquait que 13 dégrés. Dans la nuit il n'en avait même marqué que 10. Quel contraste avec la température que nous trouvâmes, il y a quinze jours, en Egypte, où déjà à cette époque la moisson avait été faite.

Je sortis du couvent, dirigeant mes pas vers le mont Sion.

Sur le sommet de cette élévation, se trouve l'emplacement de l'édifice que Jésus indiqua à ses disciples: Pierre et Jean, lorsque ceux-ci lui demandèrent, où il voulait

qu'ils préparassent la pâque pour le jour des azymes, et que Jésus leur répondit: —

En entrant dans la ville, (*) *vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau; suivez-le dans la maison où il entrera.*

Et vous direz au maître du logis: Le Maître vous envoie dire: Quel est le lieu où je dois manger la pâque avec mes disciples?

Et il vous montrera une salle grande et ornée; c'est là que vous nous préparerez tout ce qu'il nous faut.

Eux donc s'en étant allés, trouvèrent toutes choses comme il le leur avait dit; et ils preparèrent la pâque. Quand l'heure fut venue, il se mit à table, et les douze apôtres avec lui.

Et il leur dit: j'ai désiré ardemment de manger cette pâque avec vous, avant de souffrir.

(*) Du temps de notre Seigneur, le mont Sion était compris dans l'enceinte de Jérusalem, tandis qu'aujourd'hui il est en dehors des murs de la ville, mais tout de même à la porte de celle-ci.

Car je vous déclare que je n'en mangerai plus désormais, jusqu'à ce quelle soit accomplie dans le royaume de Dieu. (*)

Cette maison a été évidemment restaurée, même reconstruite depuis, mais elle n'en est pas moins assise sur le même sol, et ses fondements remontent certainement à une époque, antérieure au sublime évènement évangelique auquel elle a été prédestinée, puisque c'est dans cette même maison que reposent les ossements du roi David, circonstance qui a fait garder à l'édifice jusqu'à nos jours, la dénomination de maison de David.

Comme le roi-prophète, est vénéré par les Israélites et même par les musulmans, sa tombe a pour la majorité des habitants, plus d'importance et plus de sainteté, qu'aucun souvenir de Jésus Christ; aussi quand

(*) Saint Luc, XXII, 10, 11, 12, 13, 14 et 15.

vous visitez Sion, les gardiens vous conduisent tout d'abord avec une pieuse vénération au sarcophage de David, ne s'inquiétant guère des raisons, qui avant tout, amènent le chrétien sur ce mont sacré, où Jésus avec ses disciples, mangea la dernière pâque avant d'accepter les souffrances de son supplice volontaire, où prenant et bénissant le pain et le vin, en simulacre de l'immolation de l'agneau pascal, il légua à l'humanité le trésor de la sainte communion, ce lien mystérieux, qui pour jamais a rattaché le ciel à la terre.

A côté du tombeau de David s'élève un second sarcophage, également recouvert d'étoffes et entouré de tapis orientaux, c'est le tombeau de Salomon.

Dans la pièce carrée et spacieuse, qui doit avoir été le Saint Cénacle, une énorme pierre, un monolithe en granit, passe pour avoir servi de table, lors du repas pascal

de notre Seigneur. Sans repousser cette supposition, je ne l'accepte cependant pas absolument, car cette pierre est si élevée, qu'il eût été difficile au Seigneur et à ses disciples d'y faire leur repas. Mais ce n'est qu'un détail, qui ne tire nullement à conséquence. L'essentiel c'est que ce soit dans cet endroit qu'ait eû lieu la Sainte-Cène, circonstance suffisante pour que tout chrétien fervent, y ploie le genou et dispose son âme à la prière.

Il faisait un temps fort désagréable. Un vent affreux soufflait avec violence, et l'air était froid ; ce qui nous engagea à nous abstenir de toute autre excursion ce jour-là.

Comme nous passions devant l'église de la Résurrection, on nous apprit que les portes en étaient ouvertes. Nous allâmes nous y recueillir. Passant tour à tour du Saint-Sépulcre au Golgotha, du Calvaire à la Pierre

de l'Onction, de là à la prison de Jésus, nous nous arrêtâmes partout pour prier et méditer sur la signification de ces lieux sacrés. Ici c'était une fleur, là un feuille, une branche, que nous détachions pieusement des bouquets placés sur les autels à l'intention des pèlerins, tantôt par le clergé, tantôt par les fidèles eux-mêmes.

Le moine grec qui nous servait de cicerone, nous raconta avec une pénible impression de tristesse comment, pendant la guerre de Crimée, on y avait forcé le clergé grec à dire des prières, des messes et des Te Deum, contre les intérêts des Russes, leurs coréligionnaires.

Un ordre exprès, appuyé de menaces, était venu de Constantinople, pour que toutes les confessions priassent pour le succès des alliés et la conservation des jours du sultan ! Les pauvres prêtres, ayant le couteau sur la gorge, récitaient des lèvres les pri-

ères qui leur étaient prescrites, mais leurs vœux montaient au ciel en faveur de leurs frères en religion.

On voulut même forcer le patriarche de Jérusalem de rédiger un écrit, dans lequel il reconnaîtrait, qu'il y avait schisme entre l'église grecque et l'église russe, mais il refusa de prêter la main à un mensonge.

Quand après l'héroïque défense de Sévastopol, défense pied à pied, durant onze mois de surprenante rivalité de bravoure, de prodiges de valeur entre les assiégés qui, avaient à se défendre contre les efforts réunis de quatre nations, et les assiégeants d'autant plus nombreux, on apprit à Jérusalem que ceux-là avaient évacué la position, le pacha-gouverneur de la sainte ville chrétienne, ordonna trois jours d'illumination et de feux d'artifice. On voulut alors brûler en effigie, dans les rues, l'Empereur de

Russie; mais comme on ne trouvait pas de portrait, on se rabattit sur une illustration du Prince Menschikof, qui fit les frais de ces brutales réjouissances et les musulmans à cette occasion, tirèrent force coups de fusils et allumèrent nombre de feux de joie, comme s'ils eussent voulu revendiquer des succès, dont l'honneur n'appartenait collectivement, qu'à leurs alliés. Pendant ce temps, les pauvres Grecs souffraient, pleuraient des larmes de sang au fond de leurs cellules.

Jérusalem.

7 Avril.

Comme on n'a à coup sûr, rien de mieux à faire, quand on ne demeure, pour ainsi dire, qu'à deux pas du Saint Sépulcre et du Calvaire, que de visiter toujours et encore, la grande église qui renferme ces trésors, nous commençâmes de nouveau par là, notre journée et j'y restai même ce jour là plus longtemps que de coutume, dans le recueillement et la méditation.

En rentrant, épuisé par la chaleur, et ne me sentant point disposé à bouger jusqu'à la tombée du jour, je m'établis sur une petite terrasse, donnant de plein pied sur notre salle de réfectoire. Quelques roses, de pe-

tits orangers en fleurs, entremêlés de vignes sauvages, garnissaient ce petit réduit, dont une banquette et deux chaises en jonc, composaient l'ameublement rustique, sous la protection d'une marquise en toile.

Un ciel bleu, de ce bleu qui ne se laisse voir que dans les chaudes régions, couvrait de son manteau aérien l'imposant panorama qui se dessinait à mes regards. La montagne des Oliviers occupait tout le fond du tableau et laissait voir sur ses flancs, rapprochés à la vue par la remarquable transparence de l'air, étincelant sous l'effet d'un soleil de feu, tous les endroits célèbres. dont la sainte écriture fait mention. Plus près, j'apercevais la vallée de Josaphat et cet immense cimetière Israèlite, peuplé de tombes blanches, datant des époques les plus reculées et où repose une série incalculable de générations, attendant le Messie, qu'elles ont méconnu, qu'elles

ont jugé et qui les jugera. Plus près encore, s'offrait à ma vue, le contour irrégulier des murs de la ville, et à ma droite, l'immense emplacement de l'ancien temple de Salomon, dont rien n'égalait autrefois la luxueuse magnificence et dont on ne voit plus aujourd'hui que la gigantesque enceinte, formant comme une cour dégarnie, au bout de laquelle s'élève un temple mahométan: la mosquée d'Omar, d'une architecture bizarre, d'un extérieur bariolé et peu agréable à l'œil. Enfin sur le premier plan, juste sous mes yeux, se dressait la grande, la sainte église de la Résurrection.

Je pouvais ainsi promener mes regards d'un objet sacré à l'autre, arrêter mes pensées sur chacun, avec un intérêt de palpitant ferveur, donner un libre cours à tous les souvenirs, à touts les sentiments qui s'éveillaient dans mon esprit et dans mon âme.

Jérusalem.

8 Avril.

Il avait été arrêté depuis une couple de jours déjà, que l'on s'occuperait dès l'aube, de placer mon offrande à l'autel du Calvaire. à l'endroit que nous fumes convenus de lui assigner. J'ai déjà dit, que l'emplacement qu'elle allait occuper, avait l'air de lui avoir été réservé d'avance. Cette coïncidence frappante était pour le moins, un trait surprenant du hasard, qui me fit éprouver une satisfaction de cœur, bien réelle et bien vive.

L'image placée, mes vœux comblés, je m'agenouillai sous l'effet d'une fervente expansion de sentiments de reconnaissance et de piété.

— Pourvu, dis-je au Métropolitain Mélétius, — qu'elle y reste toujours.

— Soyez sans crainte, me répondit-il, la difficulté se trouvait dans le choix de l'endroit, dans les conditions d'espace et dans l'éventualité d'une opposition; mais maintenant que la providence même vient d'en indiquer la place, que la bénédiction du ciel vient d'en agréer l'hommage avec une si visible grâce, que voici l'image placée, fixée, murée, quelle main sacrilège oserait arracher de ce plus saint de tous les souvenirs de notre Seigneur, sa sainte image, expression d'une offrande d'adoration chrétienne? croyez moi: si les musulmans osaient tenter un tel crime, toutes les confessions chrétiennes, mettant leur rivalité et leur intolérance de côté, défendraient cette image avec une ardeur unanime, et ne leur permettraient pas de l'enlever de cet endroit, où Dieu a voulu qu'elle fût.

A propos de tentative sacrilège, le vénérable vieillard me raconta une légende, touchant le sépulcre de Noé, lequel se trouve dans Kérak, ce même village de l'Arabie pétrée, où j'ai fait construire une église.

Trois Turcs, me dit-il, voulant s'assurer de ce que contenait le tombeau de ce saint homme, qui seul avec sa famille, mérita de ne pas être englouti par les flots du déluge, en soulevèrent le couvercle. L'ayant soulevé, ils apercurent un vieillard, couché tous de son long, sans que son corps eût subi la moindre décomposition. Au-dessus de sa tête brûlait une lampe. Stupéfiés, terrifiés par cet aspect inattendu, ils laissèrent tomber la pierre de leurs mains, et la vision, qui le moment d'auparavant avait apparu à leurs regards, disparut avec la fermeture de la dalle. Au même instant l'un des trois curieux perdit la vue, le second, l'usage de sa langue, et le troisième s'en-

dormit pour ne plus se réveiller; les deux infirmes moururent cinquante jours après l'évènement.

Jusqu'à nos jours, le sépulcre de Noé a toujours été l'objet d'une grande vénération, tant de la part des chrétiens, que de la part des musulmans.

Jérusalem.

La montagne des Oliviers.

9 Avril.

Lorsque le soleil commença à décliner, sous sortîmes de Jérusalem, pour aller visiter Gethsémané. Nous nous y recueillîmes avec une ferveur nouvelle, pendant une bonne demi-heure, puis montant en selle, nous gravîmes la montagne des Oliviers. Le chemin y est détestable. Le soleil, quoiqu'il fût déjà au terme de sa course, dardait encore ses rayons avec une telle violence, que nous nous sentions comme grillés au feu d'un fourneau flamboyant.

Reportant mes souvenirs sur Celui dont parle chaque objet, à chaque pas qu'on fait

en Terre Sainte, je me demandai, comment le divin martyr pouvait, presque chaque jour, affronter cette montagne, son séjour de prédilection, tête nue, pieds nus, sur ces cailloux pointus, sur cette route entrecoupée de ravins et de déchirures accidentelles, sous les rayons impitoyables du soleil, quand nous qui étions munis de coiffures, de vêtements, et de chaussures protecteurs, nous en trouvions l'accès si pénible.

Comme à mesure que nous avancions, le chemin devenait de plus en plus impraticable pour les chevaux, et offrait aux cavaliers de nombreuses chances de faire de périlleuses culbutes, nous nous vîmes forcés de descendre et de mener nos montures par la bride. Le chemin rocailleux était parsemé d'une infinité de pierres à feu.

Presqu'au sommet de la montagne, sur la pointe du milieu un petit temple, fort négligemment tenu, servant actuellement

de mosquée, après avoir été construit par des mains chrétiennes en souvenir de l'ascension de notre Seigneur, où comme nous l'apprend l'écriture, il bénit ses disciples — *Et en les bénissant il se sépara d'eux, et fut enlevé au ciel* (*) — contient dans son enceinte, la pierre naturelle du roc, sur laquelle Jésus appuya ses pieds avant de quitter la terre. On y aperçoit deux traces visibles de pieds d'homme, empreintes sur la pierre, cachet, témoignage éternel, de la rupture du dernier lien matériel de l'homme-Dieu entre la terre, qu'il quitta après y avoir bu jusqu'à la lie son calice de douleurs et les célestes demeures, où il est retourné dans le sein de l'éternel,

Pour descendre de la montagne nous prîmes un autre chemin, qui n'était pas meilleur que le premier, mais qui abrégeait

---

(*) St. Luc, XXIV, 51.

notre route vers d'autres localités évangéliques, dont nous avions fixé la visite pour ce même jour.

Au bas de la montagne, près d'un petit pont dégradé, nous saluâmes l'endroit, où le Seigneur rendit miraculeusement la vue à un homme aveugle de naissance, et où répondant à la question que lui adressèrent ses disciples sur l'origine de l'infirmité de ce malheureux, il leur dit:

Ce n'est ni pour ses péchés, ni pour ceux de son père ou de sa mère, mais c'est afin que la puissance de Dieu éclate en lui. (*) —

Ensuite nous visitâmes les tombeaux de Josaphat et d'Absalon; le premier est encombré de terre, au point qu'on n'en aperçoit plus que la partie supérieure.

La piscine de Siloé est un bassin d'apparence dégradée, recueillant l'eau abondante

---

(*) St. Luc, IX, 3.

et limpide de la fontaine, qui, en perçant le roc, vient alimenter ce réservoir d'antique et mémorable existence.

Nous voulions pieusement rafraîchir nos lèvres à cette eau, où l'homme né aveugle, après avoir lavé à cette source, ses yeux privés de sentiment, fut tout-à-coup rendu à la lumière, miracle, pour l'accomplissement duquel il avait suffi au Seigneur de cracher à terre; mais, comme une société de Juifs parfaitement sales, étaient en train de s'y baigner, profanant ainsi la pureté de cette eau, notre envie d'en boire fut bientôt calmée, quoique bien à regret.

Plus loin, c'est le Village du Potier, ou le Champ du Sang, acheté au prix des trente pièces d'argent, que Judas touché de repentir, d'avoir livré son maître et son Dieu, avait jetées dans le temple avant d'aller se pendre. Ce n'est plus qu'un triste amas de ruines et de cavernes, pour la plupart com-

blées, noircies par le temps, et où est empreint le cachet de l'effroyable crime, au prix duquel ce terrain devint le lieu de sépulture des étrangers.

En face de cet endroit de réprobation, nous prîmes à droite un chemin conduisant par une petite côte assez escarpée, le long du mur d'enceinte de Jérusalem du côté du midi. Il nous amena au pied du mont Sion, en face duquel nous aperçumes un spacieux édifice moderne, érigé par les soins d'un riche Israelite, pour servir ses coréligionaires. L'architecture de ce bâtiment frappe par la bizarrerie de ses lignes.

Arrivés à la porte de Jaffa, nous prîmes à gauche, dans la direction des antiques tombeaux des rois. Le chemin en est bien meilleur.

Apercevant un petit café champêtre, fort rustique en vérité, mais qui paraissait en mesure de nous désaltèrer, nous y fîmes

une courte halte. Nos chevaux y trouvèrent de l'eau trouble et tiède; nous, de la limonade de groseilles, fraiche et trés-potable. Quelle chance vraiment!

Nous passâmes devant les constructions d'un vaste hospice russe, dont on venait de jeter les fondements. L'entreprise, conçue sur une vaste échelle, semble promettre un plein succès; elle fait honneur à celui qui en a eu l'idée première; car on ne saurait nier que le besoin d'un hospice national pour les pèlerins russes, ne se fit depuis longtemps impérieusement sentir. On en était réduit à l'hospitalité du couvent grec, qui, à vrai dire, n'a jamais fait défaut à ses coréligionaires, mais qui souvent à Pâques, était embarassé pour loger les nombreux pèlerins qui venaient frapper à sa porte. Il fallait entasser ces malheureux, les uns sur les autres, parfois comme des harengs et on ne savait comment pourvoir à leur nourriture.

L'emplacement des Tombeaux des Rois, qui se réduisent aujourd'hui à celui d'Hérode seulement, présente un aspect de dégradation, aussi complet qu'on a le droit de s'y attendre. Cette sépulture, disposée dans un enfoncement de terrain, se compose d'une vaste grotte large et profonde, dont la façade est encore recouverte d'ornements, ciselés dans la pierre.

Comme le soleil était déjà à son déclin, force nous fut de nous hâter de regagner la porte de la ville avant qu'on l'eût fermée, ce que dans les villes d'Orient se pratique avec une exactitude extraordinaire, dès que le grand astre leur déroule son dernier rayon.

Le reste de la journée se passa en une conversation sérieuse et instructive avec notre évêque, qui était venu finir sa soirée chez nous. Il me parla d'une manière entraînante des sensations, qu'il éprouve toutes les fois, qu'il

lui arrive de dire la messe sur le Saint Sépulcre ou sur l'autel de Golgotha :

— Vous ne sauriez vous identifier à ce qu'éprouve un prêtre, me dit-il, qui de ses indignes mains offre le Saint Sacrifice de la messe, sur les places mêmes où se laissa immoler l'agneau divin pour le salut du monde.

Vous est-il arrivé, demandai-je à l'évêque, de rencontrer parmi les pèlerins, qui viennent saluer les Saints Lieux, quelqu'un que ces palpitantes réminiscences aient trouvé froid, et qui n'ait pas ressenti toute la félicité spirituelle, qui déborde de l'âme, à l'approche de ces touchants et saints souvenirs ?

— Hélas, dit l'évêque, — cela se rencontre. Il est même des pèlerins, ajouta-t-il, qu'on voit arriver dans les plus pieuses dispositions mais qui s'attendant à recueillir aux Saints Lieux des sensations extraordinaires de béatitude, se plaignent de ce que la réalité ne répond point à leur attente.

Serait-ce possible? observai-je; il me semblait que nulle part la foi ne pouvait se fortifier plus qu'ici, que nulle part plus qu'ici, l'homme ne pouvait se trouver en paix avec lui-même, que nulle part il ne pouvait disposer d'un plus vaste champ aux réflexions, de plus d'occasions d'étudier et de comprendre la religion, de s'en approprier les bienfaits, de s'avancer enfin, dans le chemin du salut.

— Il parait en effet, répondit l'évêque, — qu'il en doit être ainsi, mais malheureusement il m'est arrivé plus d'une fois, de constater que ce n'est pas toujours le cas. Tenez, tout récemment encore, ajouta-t-il, un homme fort respectable pour ses croyances religieuses: bon, honnête et pieux, venait triste et tout découragé, m'avouer qu'il en était à se repentir d'avoir entrepris ce pénible pèlerinage, dont le résultat compensait si peu ses sacrifices et qui répondait si incomplétement à ses pieuses dispositions antérieures.

— Je lui répondis, continua l'évêque, que le récit d'une pareille déception ne me surprenait pas, que j'avais déjà été dans le cas de recueillir des confidences analogues, mais qu'il ne m'était que fort rarement arrivé, de ne pas avoir la douce satisfaction, de pouvoir constater après quelque temps chez ces personnes, un prodigieux retour de cette froideur à une ferveur plus vive et plus ardente que jamais. Ne vous découragez point, lui dis-je, de la tiédeur de vos impressions. Cette indifférence dont vous vous plaignez, est indépendante de votre volonté, elle vous est inspirée par force majeure, donc c'est l'œuvre du malin, qui dans ces Lieux Sacrés, plus que partout ailleurs, déploie tous ses efforts pour détourner les âmes chrétiennes de l'amour de Jésus-Christ. Il travaille sans relâche à miner nos pieuses dispositions, à paralyser les sentimens de ferveur sous l'impression desquels vous êtes venu en Terre

Sainte. En attiédissant votre cœur. il parviendrait à coup sûr, si vous n'y preniez garde, et si vous n'appelez Dieu à votre secours, à le refroidir d'abord, puis à le rendre contraire, même hostile à votre religion; enfin rentré chez vous, avec votre piété antérieure de moins, le mauvais esprit vous pousserait à dénigrer tout ce que vous avez vu ici et par vos récits, empreints de désenchantement, de doute, d'hostilité spirituelle, vous auriez détourné aussi ceux, qui vous auraient écoutés, du projet qu'ils pourraient avoir de visiter les Saints Lieux. C'est l'œuvre du démon, vous dis-je, et cet artifice, qu'il calcule avec toute la ruse qui le caractérise, il ne l'emploie que pour arracher votre âme au salut.

— Mais que faire donc? que faire? — lui répliquait le malheureux pèlerin, épouvanté de se trouver aux prises avec une force irrésistible, qui l'entrainait à sa perte, — puisque Dieu, disait-il, semblait l'abandonner.

— Persévérez, lui dit l'évêque. — Persévérez, à implorer la grâce divine, inclinez votre tête humblement devant celui, qui peut tout, qui peut par conséquent, paralyser la puissance circonscrite du démon, et avant peu de jours, je vous en réponds, vous sentirez tout-à-coup votre âme se fondre dans une extase, d'autant plus consolante, que la chaîne qui la retient captive, l'aura plus douloureusement meurtrie de sa froide étreinte. Retournez à l'église le plus souvent que vous pourrez, restez, soit en prière, soit en contemplation muette devant le tombeau du Sauveur, devant le Golgotha, devant la crêche à Bethléem, devant tous ces endroits, qui enfin parleront haut à votre cœur, et l'échaufferont de leurs saintes inspirations. Courage! Pas de faiblesse, pas de concession à l'ennemi qui vous tente. Humilité et persévérance dans la prière!

— Croyez-vous que j'eusse dû longtemps attendre le résultat du pieux régime, que

je lui recommandai? me demanda l'évêque. — Après une couple de jours, cet homme, qui s'était plaint de tiédeur spirituelle, accourut chez moi, ruisselant de larmes, pour me raconter comment, après d'infructueux efforts, il s'était senti tout-à-coup transformé, inondé de sensations énivrantes, pénétré d'une béatitude toute céleste, sur cette même dalle, où un moment auparavant, il restait froid et insensible. Tels sont, me dit l'évêque, les résultats que le plus souvent, j'ai eu l'heureuse satisfaction de constater chez ceux, qui sont venus me faire la confidence de leur indifférence, à la vue des endroits, où coula le sang de Jésus-Christ. Mais hélas, j'en ai vu d'autres, ces cas, par bonheur, ont été rares, dont la persévérance était au-dessous de l'épreuve, et ces malheureux, au lieu de se rapprocher de Dieu, descendaient la pente fatale de l'abîme, quittaient ses lieux sans avoir obtenu la

grâce divine, et emportant dans leur cœur endurci par l'insensibilité, le venin d'une indifférence hostile pour les croyances spirituelles.

Bethléem.

10 Avril.

Après une nuit blanche, passée entre les inconvénients d'une chaleur insupportable et ceux plus grands encore des impitoyables piqûres des cousins, le premier rayon du soleil levant, me vit quitter ma couche de repos, qui cette fois, n'en avait pas été une. Cependant je ne m'en plaignis pas trop, car c'était la première nuit chaude que nous trouvions à Jérusalem.

Dès cinq heures du matin, nous cheminions vers Gethsémané, où l'évêque allait dire la messe sur le tombeau de la Vierge.

Pour compléter, négativement et peu agréablement, il est vrai, le tableau de

cette promenade évangélique, nous eûmes devant nous sur la route le repoussant aspect de plusieurs lépreux, sollicitant l'aumône.

Il est difficile de se figurer une infirmité humaine, sous une forme plus odieuse que celle de cette lèpre, qui ronge le corps, de la tête jusqu'aux pieds. On a beau se dire, que ces malheureux n'y peuvent rien, que le mal dont Dieu les a frappés, pourrait nous atteindre nous-mêmes, nous rendre nous aussi, des objets de dégout pour quiconque nous apercevrait, que cette aversion que nous inspirerions alors, nous ferait doublement souffrir. On a beau se dire, que Jésus-Christ ne cédait pas à ce sentiment de répugnance, que touché au contraire, des souffrances de ces malheureux, il leur prodiguait ses soins, leur tendait la main, pour les purifier et les guérir. On a beau enfin se raisonner, vouloir vaincre ce dégoût in-

volontaire qui soulève le cœur, on s'empresse de leur jeter de loin quelque argent et vite on s'éloigne. On redoute la contagion, non seulement de l'attouchement, mais même de l'air environnant et l'on frémit, rien qu'à l'idée de pouvoir être attaqué par cet horrible mal. Figurez-vous une masse hideuse, qui ne rappelle la forme humaine, que parce qu'on y voit attaché quelque chose, qui remue comme une tête, deux bras et deux jambes! Une croûte d'ulcères recouvre toute la chair et les cheveux et des touffes de la barbe, ravagés par ce virus fétide, n'apparaissent çà et là, que pour inspirer le plus profond dégoût. Les yeux de ces infortunés, enfoncés dans leurs orbites, sont décolorés par la souffrance et il ne s'en échappe qu'un regard terne et hébété. Leur corps à demi nu, à peine enveloppé de quelques haillons, suinte une humeur nauséabonde, leur poitrine est décharnée, leurs jambes

et leurs bras sont grêles, livides et leurs mains, au lieu de se terminer par des doigts, n'offrent que des espèces de tubercules noires, crevassés, et dénués d'ongles. Leur langue enfin, paralysée et ne pouvant articuler aucune parole, ne fait entendre que des sons sauvages et rauques.

L'âme compâtit d'abord au malheur incomparable de ces pauvres créatures, qui ne connaissent de la vie que l'amertume et la douleur, mais l'égoïsme individuel, ce sentiment inséparable de la nature humaine, se réveillant bientôt en vous plus fort que jamais, vous jetez votre aumône à ces infortunés du plus loin que vous pouvez, songeant avant tout, à ce qu'ils ne vous approchent pas, et cependant, si sous cette enveloppe impure se trouve une âme juste et aimant Dieu, la promesse de l'Evangile recevra son application: *Les derniers ici-bas, seront les premiers là-haut et bienheureux,*

ceux qui pleurent par ce qu'ils seront consolés — a dit le Seigneur. (*)

Pour prévenir les désastres d'une contagion générale, l'autorité locale de Jérusalem interdit aux lépreux l'entrée de la ville. Un emplacement hors des murs de la cité, leur est assigné comme à une caste de réprouvés. Mais, chose étrange, chose regrettable surtout: l'autorité en prenant cette louable mesure de sécurité publique, n'a pas songé à séparer les sexes. Qui le croirait? Ces types repoussants de la race humaine se propagent entre eux! Je distribuai mon aumône sous l'empire d'une émotion indicible. La compassion, le dégoût, la crainte de la contagion, m'agitaient à la fois, de sensations pénibles. Reconnaissant envers Dieu, qui aurait pu m'infliger à moi, où à l'un

---

(*) St. Mathicu, V, 5.

des miens, ces horribles et hideuses souffrances, je lui adressai mentalement des actions de grâces, me souvenant de l'épisode des dix lépreux, que guérit le Seigneur et dont neuf d'entre eux, négligèrent de lui rendre grâces de ce bienfait.

Nous rejoignîmes bientôt l'évêque qui se rendait de son côté dans la même direction.

A l'entrée de la grotte de la Vierge, l'évêque fut reçu par les moines, gardiens de ce lieu, avec la croix et l'eau bénite.

L'office fut on ne peut plus édifiant. Au Te Deum qui suivit la messe, nous prononçâmes les noms de nos plus proches parents pour les recommander à la puissante protection de la Très-Sainte. Nous priâmes de même pour ceux que la mort avait retranché du nombre des présents.

Au retour, nous fîmes une promenade le long des murs de Jérusalem, et nous rentrâmes par la porte de Damas.

Nous nous occupâmes de nos préparatifs de départ pour Bethléem, et vers les cinq heures après-midi nous quittâmes Jérusalem. Le chemin est relativement assez bon, le paysage devient de plus en plus riant, à mesure qu'on s'éloigne de Jérusalem. A mi-chemin à peu-près, nous atteignîmes le couvent de Saint Élie, construit sur le lieu où ce prophète, poursuivi par l'hostilité d'un ennemi puissant, rompu de fatigue, exténué de faim et de soif, se jeta à terre pour prier Dieu de le secourir. Selon une tradition, qui a subsisté dans le pays jusqu'à nos jours, un ange du ciel lui apparut, lui indiqua une source d'eau fraîche et lui offrit du pain et des fruits, après quoi le prophète continua sa fuite.

Le prieur du couvent vint au-devant de nous et comme l'ange, désaltèrant le prophète, nous offrit de l'eau, du pain et des fruits.

De nombreux troupeaux de brebis paissaient sur les vastes pelouses le long du chemin. En approchant de Bethléem, le site est très-pittoresque; les montagnes de l'Arabie pétrée en bordent l'horizon. Au tournant du chemin, on aperçoit Bethléem à travers une gracieuse échappée de vue.

A cet aspect du berceau de la chrétienté nous nous découvrîmes, et nous récitâmes le cantique qui remplit les airs de ces environs, lorsqu'*une nombreuse troupe de l'armée céleste, louant Dieu, s'écria: Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* (*) —

Nous fûmes frappés de la cordialité des démonstrations des habitants à notre égard; tous nous saluèrent avec un air de joie, tous nous souhaitèrent la bienvenue. Ce ne fut que plus tard que nous eûmes

(*) St. Lu·, II, 14.

l'explication de ce fait, contrastant si étrangement avec l'accueil froid et méfiant, pour ne pas dire hostile, que nous avions trouvé à notre arrivée dans les rues de Jérusalem. Quoique vêtus à la manière arabe et turque, presque tous les habitants de Bethléem sont chrétiens, tandis que la grande majorité de la population de Jérusalem est musulmane ou juive.

En débouchant sur une assez vaste terrasse, propre et blanche, qui conduit au couvent de la nativité de notre Seigneur, nous fûmes joyeusement accueillis, tant par le prieur de la communauté grecque, que par celui du couvent arménien. Ces deux vénérables pères nous invitèrent à descendre de cheval et à nous conformer à l'usage, établi à Bethléem pour entrer dans le sanctuaire de la Sainte Crèche. Ce disant, ils munirent chacun de nous de grands cierges allumés, et portant eux-mêmes la croix,

l'évangile et l'eau bénite, précédés de diacres qui agitaient des encensoirs fumants, ils nous conduisirent à l'église, au chant de: *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!*

Jamais l'impression de cette arrivée ne s'effacera de mes souvenirs. Un ciel bleu suspendait son manteau aérien au-dessus de cette petite cité, gracieusement assise sur un terrain accidenté, pittoresque et aux alentours verdoyants. Un peuple pieux nous reçevait avec ses sympathies, que lui inspirait une foi identique. Les vénérables gardiens d'un trésor divin, accourant vers nous, s'empressaient de nous faire adorer la place où naquit l'Enfant Divin. La croix d'or reluisait aux derniers rayons du soleil couchant, l'encens embaumait l'espace, et des chants à la gloire de Dieu, montaient au ciel! Il eût été difficile de demeurer froid en présence d'un tel spectacle. C'est ainsi

qu'on devrait arriver à Jérusalem ; mais là, tout semble reprocher au pèlerin sa venue, comme pour insulter à sa ferveur.

Nous traversâmes l'église grecque sans nous y arrêter, ayant hâte de descendre dans le souterrain, qui est la grotte où Jésus est né.

En descendant quelques marches d'un petit escalier en pierre, vous pénétrez dans une enceinte oblongue, assez basse, qui vous amène à votre droite, devant un autel, érigé au-dessus d'une niche semi-circulaire. Une profusion de lampes, suspendues au-dessous de la table de l'autel, attire tout d'abord vos regards sur une grande étoile d'argent, fixée en terre au milieu de la dalle — c'est la place où naquit le Seigneur !

Vous fléchissez les genoux devant ce signe révéré, dont la muette éloquence est si significative.

Le prieur entonna un Te Deum à notre intention, et fit la lecture des saints Évan-

giles, ayant trait à la nativité de Jésus-Christ, et à l'adoration des mages.

En arrière de l'autel de la nativité, dans un coin près de l'escalier, un autre autel indique l'endroit où la Sainte-Vierge, *ayant enfanté son Fils premier, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie* (*).

En repassant après par l'église grecque, nous l'examinâmes en détail. Elle est construite en forme de basilique, style qui, je l'avoue, n'est point de mon goût. L'enceinte en est spacieuse. Beaucoup d'images très-anciennes et des ornements en bois, richement sculptés et dorés, la décorent. Les murs sont ornés de mosaïques, plus ou moins endommagées, représentant des figures de différents saints et quelques scènes de l'Écriture.

(*) St Luc, II, 7.

Nous priâmes le prêtre de nous dire le lendemain matin une messe dans la grotte de la Nativité. Il s'y prêta avec une complaisance empressée, en nous proposant de fixer l'office à quatre heures du matin. L'offre sonna d'une façon quelque peu étrange à nos oreilles. Une messe à quatre heures du matin! Pourquoi pas à deux? me demandai-je, un peu décontenancé, en apprenant les habitudes par trop matinales de ces bons prêtres qui, à force de se coucher tôt, manquent de sommeil aux heures où la majeure partie de leurs semblables dorment encore.

— C'est peut-être un peu tôt pour vous? me dit le prieur, en lisant sur ma figure ce que méditait ma pensée.

— En effet, dis-je, c'est un tant soit peu trop tôt, mais....

— En ce cas nous pouvons retarder l'heure; voulez-vous que nous commencions à quatre heures et demie?

J'aurais eu bien de l'empire sur moi-même, si j'avais pu dissimuler l'envie de rire qui s'empara de moi à cette concession de trente minutes !

Le prieur, s'apercevant de mon embarras, s'empressa de m'offrir de meilleures conditions.

— Nous pouvons même, si vous le voulez, retarder la messe jusqu'à sept heures.

Il nous donna à cette occasion l'explication de l'origine de ces heures matinales pour les offices religieux. La voici : — A l'époque des persécutions, me dit il, les chrétiens d'Orient, pour se dérober aux inquisitions hostiles de leurs persécuteurs, se voyaient obligés de prendre sur le repos de la nuit les heures qu'ils devaient consacrer aux offices de l'église.

La naïve proposition du prieur, qui, par condescendance pour nos habitudes de repos, consentait à ajourner d'une demi-heure la messe fixée à quatre heures, nous fit souvenir, mon cousin Souworoff et moi, d'une piquante anec-

dote, dont on attribue le sel à son grand père: le célèbre capitaine des armées russes, le vaillant feld-maréchal, (plus tard généralissime) le héros d'innombrables victoires, qui mérita par ses hauts faits, les titres de prince d'Italie et comte de Rymnik, et qui, malgré ces honneurs, cette gloire, cet éclat, resta toujours fidèle à ses mœurs simples et rustiques, couchant sur la terre, dînant à midi, soupant à l'heure du soldat. L'Impératrice Catherine venait de donner un grand banquet, en l'honneur d'un ambassadeur britannique, nouvellement accrédité auprès d'elle; et voulant après, que les hauts dignitaires de la cour, fissent aussi des frais de réception à l'égard du nouvel arrivé, elle pria le chef de ses armées de faire exception à ses habitudes en offrant un banquet à l'ambassadeur. Souworoff, quoique vivement contrarié de ce contre-temps qui dérangeait ses goûts et ses habitudes, n'en fit pas moins bonne

mine à mauvais jeu. S'inclinant devant le désir que venait de lui exprimer sa souveraine, il rentra chez lui pour donner à ses gens des ordres en conséquence. Il ordonne que rien ne fût épargné pour fêter l'hôte imposé par sa Majesté, et fixant l'heure du dîner: ces diables d'Anglais sont des originaux, dit-il, qui ont l'habitude de dîner tard, mon heure les dérangerait; ainsi, au lieu de midi, nous dînerons ce jour là par exeption à midi et un quart.

Il y avait évidemment dans cette disposition plus de malice que de naïveté.

Bethléem.

11 Avril.

Nous étions sur pied de si bonne heure, que nous eussions pu nous accomoder de la proposition que le prieur nous avait faite, d'entendre la messe selon la coutume locale.

L'office ne nous satisfit pas entièrement, bien que l'excellent prieur eut fait tout ce qui dépendait de lui pour nous contenter. Par une attention spéciale à notre égard, il fit dire la messe par un prêtre grec, qui parlait quelque peu le slavon, mais qui le prononçait si mal, que nous eussions préféré suivre l'office mentalement plutôt, que d'entendre estropier les mots sonores de cette langue, qui prête essentiellement au language spi-

rituel. Trois chantres complétaient le personnel des officiants: l'un grec, chantait à s'égosiller, des cantiques dans sa langue, du ton nasillard et pénible qu'on connaît, tandis que les deux autres criaient à tue-tête, en arabe. La quantité de lampes et de cierges qui étaient allumés, épaississait l'air dans ce lieu si bas, et la chaleur y était terrible. C'était au point qu'à chaque instant on se sentait défaillir. Je fus choqué des guenilles dont étaient accoutrés les deux enfants de chœur, qui munis de cierges allumés, assistaient à l'office de chaque côté de l'autel. C'étaient deux petits Arabes, dont l'un avait trouvé bon de garder sur la tête son affreuse calotte de coton blanc, que tous les orientaux ont la coutume de porter sous le fez. L'huile qui brûlait dans les lampes, était toute noire et brûlait mal. Quelques lampes étaient éteintes. En somme, je ne fus pas content de l'aspect

fort négligé, de ce sanctuaire qui pourrait être décent, si l'on s'en occupait avec plus de soin.

La messe finie, nous nous agenouillâmes devant l'autel, et nous fîmes dire des prières spéciales pour tous les nôtres, ainsi que pour le repos des âmes dont le souvenir nous est cher. Je remis au prieur, à l'usage de cet autel, une pieuse offrande de ma sœur: des voiles de calice qu'elle avait elle-même brodés avec soin et ferveur.

La nourriture spirituelle est ici, comme à Jérusalem, abondante, douce, salutaire, mais comme à Jérusalem aussi, celle du corps est pitoyable. Nous avions beau nous prêcher morale à ce sujet, nous dire, que quand on fait un pèlerinage, on ne doit point s'inquiéter de ce qu'on mange et de ce qu'on boit, mais nous sentions, malgré nous, que nous avions faim et soif, et que tout ce qu'on nous donnait pour satisfaire à ce double be-

soin, nous répugnait. Ces privations constantes, alors que nous menions une vie active et fatigante, nous exténuaient et même nous accablaient moralement. Le thé, cette boisson qui ne rassasie ni n'étanche la soif, qu'on prend plutôt par contenance et convention sociale, que par nécessité et que dans ma vie habituelle, je considère pour ma part, comme non avenue: le thé fut cependant notre seule ressource à Bethléem, car comme la feuille de thé n'est pas cultivée par les Arabes, qui gâtent tout, ce mélange restait pur, l'eau du bon Dieu y étant bonne. Aussi en prenions nous à toute heure de la journée. Et dire, que l'endroit où nous faisions ainsi la petite bouche, était celui où la mère de Dieu avait éprouvé tant de privations, où Dieu lui-même, s'était contenté d'une simple crêche! mais je ne prétends pas, comme je l'ai déjà dit ailleurs, trouver des truffes et du vin de Champagne, là où,

mon âme est toute disposée à mortifier la chaire. Je me contenterais de pain, d'un verre de lait, pourvu que ce pain soit du pain, et pour peu que ce lait, comme ici, n'ait pas le goût de tout au monde, excepté celui de lait. C'est avant tout, la propreté et le soin qui manquent et c'est ce qui fait que l'odeur de toute chose vous a répugné, avant même que vous y ayez touché. La farine de Bethléem est blanche et pure, d'une qualité tout à fait extraordinaire et cependant le pain n'est pas d'un goût agréable. Tout ce qu'on vous sert exhale une mauvaise odeur. Les nappes et les serviettes qu'on vous offre, vous soulèvent le cœur et les couteaux et fourchettes dont on vous invite à vous servir, vous font regretter le temps où on mangeait avec les doigts. La providence a doté l'homme d'un palais sensible et d'un odorat sain, et évidemment, elle ne lui a pas donné ces sens délicats dans un but dérisoire.

D'ailleurs ce qui sent mauvais, est malpropre, et la propreté est une vertu. Ceci posé en principe, je m'absous sans scrupule, du dégoût que m'inspirait la nourriture à laquelle je fus réduit.

Vers midi, nous eûmes la visite du père prieur du clergé latin, qui nous conduisit à tous les autels appartenant exclusivement à la confession catholique romaine. Nous parcourûmes ces différentes stations évangéliques, portant des cierges allumés.

En repassant par la grotte de la Nativité, nous nous agenouillâmes encore devant l'autel qui marque l'endroit du saint événement. Le prêtre y récita une prière en allemand, puis il dit un Pater et un Avé. Après avoir enfin baisé l'étoile fixée sous l'autel, nous allâmes rendre des hommages analogues au Seigneur et à la Sainte Vierge à l'endroit de la Crêche. Je dis: à *l'endroit* de la Crêche, car on n'y voit plus que la place où elle se trouvait,

ayant été transportée à Rome depuis longtemps. Outre ces deux principaux autels ou stations, les Latins en comptent encore six autres. Ils se suivent ainsi: l'autel érigé à la mémoire des mages; celui de Saint Joseph, l'époux de la Sainte Vierge; celui consacré aux reliques des innocents massacrés; celui de Saint Jérôme; celui de Sainte Paule et sa fille; celui de Saint Eustache et enfin le Maître-autel des Latins, consacré à Sainte Catherine.

Nous visitâmes ensuite le réfectoire des frères, qui est très-proprement tenu; on nous y servit de très-bons biscuits, qui nous prouvérent une fois de plus, que sans prétendre au luxe recherché, on peut avec des soins, confectionner de quoi restaurer convenablement.

Cependant la température de l'air s'était élevée à 30 degrès Réaumur, nous dînâmes à l'ombre, par 25 degrès. Des myriades de mou-

ches assaillirent avec avidité, les mets qui nous furent servis et nous ne demandions pas mieux que de les leur céder. Voici quel était le menu: une eau verdâtre salée, qui passait pour une soupe de volaille; du poulet cuit et réduit à l'état de charpie; du poulet rôti, ou plutôt brûlé, sans beurre ni graisse. Quant au service, il se composait d'une nappe sale, de serviettes plus sales encore, de couverts à l'avenant; mais tout cela fut offert avec tant de bonhomie, tant de naïve simplicité et d'hospitalité sincère, que je me reproche d'en relever les défectuosités.

A quatre heures du soir nos chevaux furent sellés. Un instant avant de partir, nous visitâmes la grotte de Saint Joseph, où l'ange lui annonça, qu'il devait en toute hâte, conduire en Égypte le Divin Enfant et la Mère, pour les soustraire aux persécutions d'Hérode.

Nous retournâmes aussi une dernière fois à la grotte de la Nativité. J'y bénis mon fils dans l'idée, que plus que partout ailleurs, les enfants en cet endroit, où naquit celui qui sauva l'humanité, se trouvent sous la protection divine et sous l'égide de la bienheureuse Marie.

Une particularité remarquable de Bethléem, c'est que les enfants y sont d'une beauté, d'une fraîcheur et d'un air de santé surprenants. Du reste, toute la population, tant hommes que femmes, est belle et saine, comparativement à ce cachet de souffrance et de décrépitude précoce, qui caractérise les habitants de Jérusalem. A Bethléem, vous ne voyez ni lépreux, ni aveugles, ni borgnes, ni infirmes, ni mendiants. Les habitants, proprement vêtus, ont des mines satisfaites; leurs maisons sont plus soignées, leurs rues propres. Il n'y a pas un seul Juif à Bethléem et, sur quatre mille chrétiens, on ne

compte que cinq cents musulmans. L'entrée de la ville est en principe interdite à ceux-là.

A cause du dimanche, la ville présentait un aspect de fête. Les habitants, vêtus de leurs meilleurs costumes, fourmillaient dans les rues. Des groupes d'hommes et de femmes garnissaient les toits des maisons. Les musulmans, de leur côté, fêtaient le premier jour du *Beïram,* série de fêtes religieuses, qui suivent un temps de rigoureuse abstinence. Sept coups de canon, tirés à midi, leur avaient annoncé la clôture du pénible jeûne dit *Ramadan,* qu'ils venaient de subir avec les plus consciencieux scrupules.

C'est ainsi que nous quittâmes Bethléem, sous une impression charmante, comme celle que nous avions éprouvée en y arrivant.

Comme une petite brise caressante

modérait l'effet du soleil ardent, nous ne fûmes pas trop incommodés. Notre marche fut facile et agréable, et en peu de temps nous arrivâmes, sans nous en douter, au couvent de Saint Élie, situé à mi-chemin.

L'église étant ouverte, j'y entrai pour un instant. La chaleur du dehors en rendait la température si glaciale, que ce n'était qu'au risque d'y prendre un fluxion de poitrine, qu'on pouvait s'y arrêter. Une grande image du prophète, patron du couvent, orne l'église.

Après dix minutes de halte, nous continuâmes notre marche.

Jérusalem avait ce jour là également un air de fête, mais c'était aussi la solennité mahométane et non le dimanche des chrétiens qui en faisait les frais. On tirait du canon, des sons de mauvaise musique retentissaient de toutes parts, et les rues

et les environs de la ville étaient animés de promeneurs, vêtus d'étoffes bariolées, dont se détachaient gracieusement les voiles blancs qui recouvraient la tête et le visage des femmes.

Jérusalem.

12 Avril.

Il va sans dire que nous profitâmes avec empressement du premier moment où l'église de la Résurrection fut ouverte, pour aller nous prosterner au Saint Sépulcre. C'était l'heure où le clergé latin, selon un ancien usage, très-scrupuleusement observé, parcourt processionnellement l'église. Les moines s'arrêtent devant chacune des stations évangéliques et s'y agenouillent, pour y chanter des cantiques qui, quoique exécutés d'une façon, laissant beaucoup à désirer, produisent cependant, malgré cette infériorité d'exécution, un effet agréable et bienfaisant. On chante faux, mais ces voix sont

mâles et sonores; la fumée de l'encens monte vers le ciel, et la procession, portant des cierges allumés, continue à s'avancer avec recueillement et gravité.

L'orgue que la confession latine possède dans cette église, est petit et de plus, il est médiocrement manié.

Le trésorier du couvent grec nous conduit dans la sacristie confiée à sa garde, et nous y fait voir les précieuses reliques qu'elle renferme. Une grande croix d'or, parsemée de joyaux, sert de châsse, depuis l'Impératrice Hélène, à une partie assez considérable de la Vraie Croix. L'Impératrice, après avoir retrouvé la très-précieuse relique, en fit le partage entre les différentes églises, et détachant un morcau de la part qu'elle avait gardée pour elle-même, elle l'envoya à son fils l'Empereur Constantin; celui-ci en orna son casque, et ce divin talisman le conduisit souvent à la victoire. Les différents patriar-

ches furent dotés de parcelles de ce bois précieux, et deux parts furent données par l'Impératrice à l'église de la Résurrection, construite par ses soins. L'authenticité de cette inappréciable relique n'offrant pas un atome de doute, on comprendra avec quels sentiments de ferveur et de pieuse adoration on s'en approche, pour y coller ses lèvres et prier.

Je disais que l'église grecque de la Résurrection possède deux parcelles de ce bois sacré, toutes les deux enchâssées dans des croix d'une grande richesse. La plus grande de ces croix, en or massif, parée d'un côté de diamants, de l'autre de rubis, ne laisse à jour que la parcelle du bois miraculeux, enchâssée dans le milieu, sous un cristal.

On nous fit voir ensuite la main de St Basile, bien conservée, quoique naturellement noircie, amaigrie, desséchée, comme

tout membre détaché du corps et privé de vie. Cette relique est toute recouverte d'or et ornée de quelques pierres précieuses.

Le trésorier, après cela, exhiba la mitre du patriarche, qui est un objet d'incalculable valeur. Tout en or, toute resplendissante d'une masse de solitaires, d'émeraudes, de rubis et de saphirs, elle brille à la lueur des lampes, comme un astre lumineux.

On nous montra ensuite un grand livre, contenant les saints Évangiles, magnifiquement relié. Ce manuscrit, si bien exécuté, qu'on en prendrait le texte pour une gravure au burin, date du premier souverain russe de la maison Romanoff, le Czar Michel Féodorowitch. La reliure est recouverte de plaques en or battu, qu'une profusion de perles fines et de pierres précieuses, d'une eau admirable, transforment en une gerbe de feu, des plus belles nuances.

Finalement, on nous y fit voir toute

une collection d'anciens sabres, qu'on est assez étonné de trouver dans une sacristie. Ces armes ne sont ni remarquables de forme, ni même richement ornées. On prétend, il est vrai, que l'un de ces sabres doit avoir appartenu à l'Empereur Pierre-le-Grand, mais ce n'est pas, à mon avis, une raison pour le garder dans la sacristie de l'église du Saint Sépulcre. D'ailleurs, cette supposition n'est basée que sur une inscription, gravée sur la lance, exprimant un vivat en l'honneur de Pierre I; mais une telle inscription ne prouve nullement que le sabre lui ait jamais appartenu, elle témoignerait plutôt, qu'un de ses sujets en était le possesseur. Ce qui est certain, c'est que ce lieu n'est point fait pour y conserver des armes; il faudrait pour cela que l'Archange Michel y eût laissé son glaive, ou Saint George sa lance.

Jérusalem.

13 — 14 Avril.

Nous avons demandé un service funèbre, afin de prier pour le repos des âmes de ceux, dont la mort nous a ravi l'amitié et la présence. L'office a été célèbré sur le Golgotha. Il a été extraordinairement émouvant.

Nous dînâmes chez notre évêque, qui nous offrit avec une hospitalité naturelle et bienveillante, un repas sans prétention au luxe ni a l'abondance, mais nourissant et proprement servi.

Le Khamsin souffle avec une telle violence, que nous en ressentons tous l'effet pernicieux. Une déception pénible marque le lendemain de cette journée dès son début.

Un raisonnement logique, dicté par la prudence, me fait modifier le plan de notre voyage ultérieur à travers la Terre Sainte.

Nous avions eu d'abord l'intention de nous rendre au Jourdain, d'aller voir la Mer Morte, le monastère de Saint Saba, la terrible Vallée-des-Pleurs, de revenir à Jérusalem, de nous y reposer une couple de jours, pour entreprendre ensuite un plus long voyage par terre, à travers tout le pays, dont l'évangile fournit des traditions si nombreuses et si variées. Nous nous étions proposé de pousser jusqu'à Nazareth, à travers la Samarie et la Galilée, de visiter près de la ville de Sichar, le puits de Jacob, sur le bord duquel Jésus, fatigué du chemin, était assis, quand une femme de Samarie vint y puiser de l'eau et où, après lui avoir demandé à boire, Jésus lui dit:

Quiconque boit de cette eau, aura soif

encore; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif.

Mais l'eau que je lui donnerai, deviendra en lui une source d'eau, jaillissante jusqu'à la vie éternelle. (*)

Nous avions espéré voir encore l'emplacement du champ de blé, le long duquel Jésus passa un jour de sabbat, et où ses disciples ayant faim, arrachèrent des épis pour en manger. Les pharisiens, témoins de ce fait, se plaignirent au Seigneur de ce que ses disciples se permettaient de faire au jour du sabbat. Jésus, leur ayant expliqué l'erreur de leur raisonnement, prononça ces mémorables paroles:

N'avez-vous point lu ce que fit David, quand il eut faim, et ceux qui étaient avec lui?

Comme il entra dans la maison de Dieu et mangea les pains de proposition, dont il

(*) St. Jean, IV, 13 et 14.

n'était permis de manger, ni à lui, ni à ceux qui l'accompagnaient, mais aux prêtres seuls?

Ou n'avez-vous point lu dans la loi, que les prêtres au jour du sabbat violent le sabbat dans le temple, et ne sont pas néanmoins coupables?

Or je vous déclare qu'il y a ici quelqu'un de plus grand que le temple.

Si vous saviez bien ce que veut dire cette parole: J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, vous n'auriez jamais condamné des innocents.

Car le fils de l'homme est maître du sabbat même. (*)

Nous avions cru pouvoir aussi gravir cette montée qui porte le nom de: Montagne des Béatitudes, où Jésus enseignait ses disciples, qualifiant de bienheureux: les pauvres,

---

(*) St. Mathieu, XII, 3, 4, 5, 6, 7 et 8.

les simples, les indigents, les miséricordieux, les élus au cœur pur, les pacifiques, les persécutés, les calomniés; promettant le royaume des cieux aux uns, la possession de la terre aux autres, la consolation à ceux-là, l'abondance à ceux qui ont faim et soif, la miséricorde aux miséricordieux, aux cœurs purs la faveur de voir Dieu; celle de devenir ses enfants à ceux qui aiment la paix; la justice aux persécutés, et enfin, une grande récompense dans les cieux, à tous ceux qui seront calomniés ou maltraités à cause de lui. (*)

Nous voulions après cela voir le lac de Génésareth, cette vaste pièce d'eau traditionnelle, dont tous les Évangélistes ont tant de fois fait mention, l'appelant tantôt lac, tantôt mer de Galilée ou de Tibériade.

(*) St. Mathieu, XII, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9.

Mais encore qu'importe le nom, c'est toujours le même grand bassin, qui vit marcher le Seigneur sur ses flots mugissants, devenus calmes à sa voix, et où s'opérèrent ces pêches miraculeuses, sous le poids desquelles, les filets se déchiraient.

De même nous nous étions proposé de visiter l'endroit, où Jésus délivra les deux hommes furieux, sortis des sépulcres, des démons qui les possédaient, en envoyant ceux-ci dans un troupeau de pourceaux, qui se précipita aussitôt dans l'eau; l'endroit désert, où le Seigneur avec cinq pains et deux poissons rassasia cinq mille hommes avec leurs femmes et leurs enfants; l'emplacement des villes de Corazaïn, Bethsaïde, Capharnaüm, dans lesquelles il opéra tant de miracles, et auxquelles il reprocha de n'avoir point fait pénitence, en leur prédisant le sort qu'elles ont subi depuis.

A Cana, la source, où lors de la cé-

lébre noce, à laquelle Jésus et sa mère avaient été conviés, fut puisée l'eau, que sa puissance divine transforma en vin, et bien d'autres souvenirs intéressants, dont parle l'écriture. Malheureusement nous nous vîmes forcés de renoncer à ces pieuses visites. Les chaleurs naissantes de l'été augmentaient déjà dans une progression sensible. Des fiévres malignes infestaient la contrée et de récents brigandages comprometaient les communications. Je dus céder, on le comprend, à ces puissantes considérations, et me rendre bien qu'à regret, aux conseils réitérés des personnes, qui évidemment, nous voulaient trop de bien, pour se permettre de contrecarrer nos projets sans motifs sérieux. Force me fut donc de renoncer à cet itinéraire, si rationnellement combiné sous la direction compétente de l'intelligent archimandrite Porphyre, qui, pour avoir maintes fois parcouru la Terre Sainte en tous les sens,

en connaîssait par cœur, tous les coins et recoins, et pouvait ainsi, mieux que personne, nous indiquer notre route avec la plus parfaite connaissance de cause. J'appelle un itinéraire tracé avec connaissance de cause, quand le temps est combiné avec l'espace de manière, à ce qu'on puisse tout voir, sans inutilement perdre de temps, sans faire de détours, sans se fatiguer plus qu'il n'est absolument nécessaire, quand les gîtes et les haltes sont choisis selon les endroits qui s'y prêtent le plus avantageusement, quand surtout on sait bien ce qu'il importe de voir, et les impressions qu'on veut recueillir. Cette dernière considération est surtout d'une grande importance, lorsqu'on voyage en Terre Sainte, où tout est souvenir, et où chaque souvenir est un élément de la foi en Jésus Christ. Otez à ce pays cette richesse de réminiscences évangéliques, qu'en reste-

rait-il? une contrée dévastée, triste, déserte, malsaine. Visitez-la au contraire: l'évangile à la main, la foi au cœur, et vous irez de souvenir en souvenir, de recueillement en recueillement, de satisfaction en satisfaction.

Ainsi, j'engage tout d'abord, quiconque a l'intention d'entreprendre un pareil voyage, d'arrêter en principe, qu'il ne fera pas un pas sans avoir sous le bras les récits des Evangélistes, et qu'à chaque endroit, marqué par telle ou telle sainte réminiscence, dont ces témoins élus font mention, il ouvrira le livre sacré, pour y lire attentivement le passage ayant trait à cette réminiscence.

On ne se figure point, je ne le saurais assez le répéter, l'impression que produit chaque mot de la sainte écriture, quand on la lit à l'endroit même, dont elle parle. Comme c'est à la pratique de ce principe, que je suis redevable de mes

meilleures impressions des Lieux Saints, j'ai cru devoir insérer dans ces pages les textes de l'écriture, qui se rapportent aux localités que je décris, afin de rapprocher autant que possible, mes lecteurs des ces impressions et de la réalité.

Les contrariétés individuelles, ne devant pas rendre égoïste, je m'empresse de mettre à la disposition de ceux, qui, plus heureux que moi, visiteront dans tous ses détails la contrée évangélique, le projet de mon itinéraire avec des renvois aux passages de l'écriture, qui s'y rapportent:

1° Journée. En quittant Jérusalem de bon matin, on arrive, après trois heures de marche, à Ramala, et une demi heure après, au village d'El-Bour, où l'on voit les ruines d'une ancienne église des Croisés.

A trois heures de Ramala, vous trouvez les ruines de Béthel, où Jacob vit en songe l'échelle montée et descendue par des anges.

On peut passer la nuit en cet endroit, en comptant, bien entendu, sur la protection de quelques habitants de l'endroit, qui s'y prêtent volontiers, moyennant une modique rétribution, sous la sauvegarde de quelques cavaliers armés de l'escorte du pacha de l'endroit; ceux-ci prétendent à une rémunération un peu plus élevée. Vous avez ne outre le choix d'établir votre bivouac à une petite distance de là, soit près du village Sindgil, soit près d'Ao Tiurmuss. Non loin de cette couchée, vous visitez le puits, où Jésus était assis, pendant qu'il conversait avec la femme samaritaine.

2° Journée. A six heures de chemin de Béthel, vous trouvez la ville de Naplouse, l'ancienne Sichem (*) ou Sichar, selon le nom de l'écriture. Faites vous conduire à l'en-

(*) St. Jean, IV, depuis 1 au 44.

droit où Jacob pleurait sur son fils Joseph, et ensuite visitez la communauté samaritaine. Faites vous montrer dans la synagogue, l'antique exemplaire des cinq livres de Moïse, manuscrit rédigé en dialect samaritain. Sur le sommet du mont Chorazin, on voit les ruines de l'ancien temple samaritain.

Vous pouvez dresser vos tentes dans un petit bois, à l'ombre des oliviers, en vue de Naplouse.

3ᵉ Journée. A trois heures de distance environ de Naplouse, vous vous arrêtez devant les ruines de Sébastia; (*) allez y saluer dans une ancienne église, la tombe de Saint Jean Baptiste, puis allez voir les colonnes du palais d'Hérode. En marchant encore environ six heures, vous pourrez vous arrêter pour la nuit, près de

(*) St. Mathieu, XIV, 1—13.

Dgéni, en rase campagne, sous la protection de quelques habitants de ce village.

4e Journeé. Une route unie vous conduit à travers les champs de Dgéni à Nazareth. (*) Après quatre heures de marche, arrêtez-vous à mi-chemin, pour une halte de deux ou trois heures, en pleine campagne. Vous trouvez à Nazareth, le Métropolitain Niphon, qui possède le français, et dont l'obligeante hospitalité peut vous être d'une grande utilité. Vous visiterez Nazareth, et vous pourrez consacrer une couple de jours à faire des excursions aux environs.

5e Journée. De Nazareth quatre heures de voyage vous amènent au mont Thabor, (**) où vous prenez quelque repos, pour retourner le même jour à Nazareth, et y passer la nuit.

(*) St. Luc, I, 26 — 3.

(**) St. Mathieu, XVII, 1 — 22 et sur la montagne du précipice, St. Luc, IV, 16.

6ᵉ Journée. Il vous faut environ une heure de marche jusqu'à Cana (*) de Galilée. Vous y visiterez les ruines d'une église, qui fut érigée sur l'emplacement même, où se trouvait la maison dans laquelle Jésus, pendant le repas de noce, changea l'eau en vin. De cet endroit vous pourrez visiter la place du Champ de blé, (**) où les disciples de Jésus arrachant des épis, les mangèrent. Le soir vous reviendrez coucher à Nazareth.

7ᵉ Journée. Course à la Montagne des Béatitudes. (***) Vous pouvez y passer la nuit à la belle étoile, ayant soin de charger quelques habitants, chrétiens de Nazareth, de veiller à vos côtés.

8ᵉ Journée. Visite de la ville de Tabaria ou Tibériade, située près du lac de Tibériade, de Galilée ou de Génésareth. Vous

(*) St. Jean, II, 1—12.
(**) St. Mathieu, XII, 1—9.
(***) St. Mathieu, V, 1—13.

pouvez de là, dans la même journée, faire des excursions à Magdala, lieu de naissance de Marie Madelaine; à Capharnaüm et à Betsaïde, tous ces endroits étant au bord du lac, (*) et le chemin y étant uni et bon. Établissez votre camp au bord du lac, et surtout gardez-vous de coucher dans les habitations juives de Tibériade, qui sont exemplairement malpropres.

9e Journée. Vous retournerez à Nazareth par la Montagne des Béatitudes et Cana, et vous passerez la nuit à Nazareth.

10e Journée. En sept heures de marche, plus une ou deux heures de repos à mi-che-

---

(*) St. Mathieu, VIII, 23 — 34; IX, 1—20; XIII, 1 — 54; XIV, 22—36; St. Jean XXI d'un bout à l'autre.

NB. En visitant Bethléem: St. Luc, II, 1—21.
Le Jourdain: St. Marc, 1—12.
Gethsémané: St. Luc, I, 47—56.
La Piscine de Siloé: St. Jean, IX, jusqu'au bout.

A Jérusalem, lisez et relisez tout et revenez y encore et encore.

min, vous pouvez vous transporter de Nazareth à Caïffa, où viennent mouiller tous les vapeurs, retournant du Levant en Europe, et d'où une promenade de moins d'une heure, vous amènera au Mont-Carmel, au sommet duquel le monastère latin de Saint Élie, aussi célèbre par sa situation pittoresque, que par sa cordiale hospitalité, vous ouvrira ses portes et vous donnera un abri.

Jérusalem.

15 Avril.

Pour nous dédommager du projet manqué, de visiter le Jourdain, le Métropolitain Mélétius eut l'obligeante attention de faire venir quatre grandes outres, remplies d'eau, puisée dans le Saint Fleuve. Deux chameaux furent envoyés à cet effet tout exprès au Jourdain, et la quantité considérable d'eau suffit pour remplir plusieurs baquets, destinés à nos immersions. Le Métropolitain bénit cette eau, en y plongeant la Sainte Croix, récita une prière et lut le passage de l'Évangile analogue à la circonstance.

Pour ne pas donner cependant au lecteur le droit, de me reprocher une lacune

dans mon récit, je reporterai mes souvenirs à quinze années en arrière, en insérant ici ce que ma mémoire me fournit sur la course que je fis alors au Jourdain.

Prévenu du peu de sécurité que présentait le voyage, j'ai dû reconnaître que la meilleure, la seule manière même, de l'effectuer sans encombres, serait de se mettre de bon gré, sous la protection d'une société de brigands locaux, lesquels, recevant une rétribution convenue d'avance, par l'entremise d'un des leurs, s'engageraient à me servir d'escorte, témoignant par leur présence à mes côtés, de leur intention de me protéger contre toute attaque de quelqu'autre bande de pillards, lesquels respectant le mot d'ordre donné, se garderaient de faire le moindre désagrément à des voyageurs, accompagnés de gens de leur espèce.

Le marché fut conclu et le départ fixé. Je dois cependant avouer, que c'est là un

mode de voyager assez bizarre que de se mettre, corps et biens, sous la protection de gens qu'on sait être des filous et des assassins, et qui portent parfaitement sur leur traits sauvages et dans leurs regards fauves, l'éxpression de leurs prouesses sanguinaires.

On ne comprend pas, que les autorités locales, les habitants de Jérusalem et ceux des villages environnants, qui connaissent parfaitement ces gens pour ce qu'ils sont, ne songent pas à prendre quelques mesures répressives sérieuses contre eux. Je me suis laissé dire, que cette latitude qu'on leur laisse, au grand préjudice de la sécurité publique, est au fond une spéculation, fort lucrative pour les agents de la police et pour d'autres autorités supérieures, qui se font leur part dans les produits du brigandage.

Le personnel de mon escorte se composait de six individus, dont les figures ré-

barbatives, étaient peu faites assurément pour inspirer de la confiance. Leurs exigences ont été à la hauteur de leur rapacité.

Je ne me souviens plus précisément du chiffre de la rétribution qu'ils m'ont fait payer, mais je sais qu'elle n'a pas été peu considérable, et qu'il a fallu la leur payer, en sus des frais de nourriture et de fourrage, en guise de *bakhschisch*.

Armés jusqu'aux dents, ces gens montaient d'excellents chevaux, qu'ils conduisaient avec une admirable adresse. Tout en chevauchant ils se livraient à des jeux d'adresse, tiraient des coups de feu en l'air, faisaient le moulinet avec leurs sabres tranchants, jetaient tantôt leurs bonnets, tantôt leurs lances en l'air, pour les rattraper. Tous ces tours étaient accompagnés d'éclats de rire, de cris sauvages et de jurons.

La première partie de la route, celle

entre Jérusalem et Jéricho, n'offre aucun interêt, ni sous le rapport historique, ni sous celui du site. Le sol est inculte et l'aspect fort triste, sauf quelques accidents de terrain, quelques descentes escarpées ou montées rocailleuses.

Au sortir de Jérusalem, la route traverse un immense cimetière juif. Nous n'avions pas fait la moité du chemin que nos chevaux, tout blancs d'écume, paraissaient abîmés de fatigue; la chaleur était accablante, et nos malheureuses bêtes, avides d'un peu d'eau pour restaurer leurs forces, avançaient à-peine.

Apercevant tout-à-coup, à l'ombre d'un bouquet d'arbres rabougris, mais touffus, un filet d'eau de source, coulant dans un bassin creusé dans la terre, j'en approchai mon cheval, qui s'empressa d'y plonger son museau enflammé; mais à-peine eut-il aspiré une gorgée de cette eau, qu'il se jeta de côté. Je voulus l'y ramener de force, mais

il résistait opiniâtrement, en poussant des sons rauques, qui attestaient la frayeur que subissait le pauvre animal.

Je descendis de cheval et m'approchai de la fontaine, pour m'assurer de ce qui pouvait, malgré la soif ardente qui paraissait tourmenter la pauvre bête, l'avoir spontanément détournée de cette eau; mais aussitôt que je vis ce que renfermait le bassin, j'éprouvai autant de répugnance et de dégôut qu'avait montré mon cheval.

Dans cette eau, qui de loin paraissait si limpide, fourmillaient des miriades de grosses sangsues.

A mesure que nous approchions de Jéricho, le site devenait de plus en plus aride et triste.

— Voici Jéricho! me dit tout-à-coup un des frères du couvent grec, qui nous accompagnait en qualité de drogman et de cicerone, et ce disant, il nous montra du

doigt un pauvre petit hameau, devant lequel nous eussions sans nul doute passé, sans même apercevoir les chaumières éparses, qui représentaient les ruines d'une grande cité, dont il ne reste plus aujourd'hui, que le nom vivant dans les pages de l'écriture. C'est le tableau de la destruction et de la mort que ces chétives masures, entourées de monticules de sable, sur lesquels on aperçoit à peine quelques brins d'une végétation décolorée.

Du haut de l'une de ces élévations sablonneuses, l'œil embrasse au loin le cours du Jourdain, et à son embouchure, la nappe blanchâtre de la Mer-Morte. Cette proéminence se trouve à l'endroit: *où Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le démon.* (*)

(*) St. Mathieu, IV, 1.

Nous franchîmes ensuite la place où, d'après les traditions, notre Sauveur, se rendant à Béthanie, avait rencontré les amis de Lazare qu'il allait ressusciter.

Non loin de là nous avons dû faire une halte, pour donner quelque repos à nos montures.

Nous fîmes dresser notre tente au bord d'un petit ruisseau. L'eau en paraissait limpide, et serpentait sur un lit de sable blanc.

Lorsque descendu de cheval, je m'en approchai, j'y vis encore une quantité de petites bêtes noires qui s'agitaient. Le souvenir des sangsues de tantôt, me fit de nouveau reculer, mais cette fois, je m'étais trompé, ce n'étaient que des écrevisses, dont nous fûmes heureux de nous régaler à notre déjeuner.

Selon la tradition, ce ruisseau ne fournissait jadis qu'une eau amère et impotable et c'est par un miracle attribué au pro-

phète Élysé qu'elle devint agréable au goût.

Mes brigands se prêterent de la meilleure grâce du monde à dresser ma tente, après avoir soigneusement fauché à l'endroit même, les joncs et les hautes herbes, de manière cependant, à laisser autour de notre bivouac un rideau épais de végétation, précaution, à laquelle ils paraissaient beaucoup tenir, se méfiant, à ce qu'ils disaient, des voyageurs nocturnes, plus que de leurs compères du désert.

Le lendemain, avant le lever du soleil nous étions à cheval, désirant profiter de la fraicheur du matin.

Après avoir traversé une vaste plaine, qui présentait tantôt une nappe de sable, tantôt des buissons clair-semés, au milieu desquels s'élevaient aussi quelques oliviers rabougris et poudreux, nous atteignimes sur les six heures le Jourdain.

La matinée s'annonçait déjà aussi brulante que celle de la veille. A l'endroit où nous mimes pied-à-terre, la rive est boisée, et le fleuve coule avec une extrême rapidité entre des arbres de toute sorte, qu'entrelacent des lianes et de lièrre sauvage.

L'aspect de cette onde vive, entourée de verdure, est gracieux au possible. Les sinuosités du fleuve, les effets de lumière sur les parties éclairées par le soleil, tandis que d'autres restent dans l'ombre, produisent une variété qui caresse l'œil.

L'endroit où avait eu lieu le baptême de Jésus est, dit-on, plus en amont de la rivière. Il s'y trouve un couvent, dédié à Saint Jean Baptiste.

J'ai omis d'observer, que mes protecteurs, les brigands, ne formaient pas exclusivement ma société. J'avais près de moi outre le moine-cicerone, un ami et de plus, deux pauvres pèlerins russes, qui au mo-

ment même de notre départ, nous avaient supplié de leur permettre de faire le trajet avec nous. Un Arabe, du nom de Hassan, nous servait de domestique.

Tandis que celui-ci, de même que les Arabes de l'escorte, donnaient leurs soins aux chevaux, je m'agenouillai sur la rive, et après avoir lu à haute voix les passages de l'Évangile ayant trait au baptême de notre Seigneur, et plongé la croix dans, l'eau, j'ai quitté mes vêtements, ainsi que mes compagnons, pour nous jeter dans le fleuve.

Quelque agréable que nous fut le contact de l'eau fraiche, nous ne voulumes cependant pas que cette immersion, faite en pieuse commémoration du sacrement du baptême, eut d'autre but que la prière et la réminiscence d'un des actes de notre salut. Résistant à la tentation de rester plus longtemps dans l'eau, nous regagnâmes la rive

Avant notre départ de Jérusalem, nous nous étions pourvus de baquets en fer, pour les remplir nous mêmes, d'eau, puisée au Jourdain.

Arrivant en Russie au moment où un grand Duc venait de naître, j'offris de cette eau pour son baptême. Par une coïncidence frappante, le jeune grand Duc (troisième fils de l'Empereur actuel) reçut à son baptême le nom de Wladimir, nom qui mettait ainsi le nouveau-né sous le patronage spirituel de Saint Wladimir, ce grand souverain qui renversa en Russie les idoles du paganisme, et éleva la croix pour le salut spirituel de son peuple.

La Mer-Morte, n'étant pas éloignée de l'endroit où nous nous trouvions, nous primes la direction qui devait nous y conduire.

Toutes les mers se ressemblent, et bien qu'on les distingue par des dénominations

telles que: Mer noire, blanche, rouge etc.; elles n'en sont ni l'une plus noire ni plus rouge, que l'autre n'est blanche. La Mer-Morte seule fait exception. Il est en effet certain, que si jamais un nom a été exactement appliqué, c'est bien à cette mer inerte et désolée, véritable image d'un sépulcre liquide. Qu'on s'imagine un vaste bassin, renfermant une substance d'une teinte de plomb, encaissée dans des rives mornes et incultes. Au fond de cette eau, dont le gout est salé, amer et âpre, aucun poisson ne peut vivre; aucun oiseau ne peut voler au dessus, car les émanations en sont si insalubres, que l'instinct naturel de la conservation les retient loin de ces parages. Pas un soupçon de coquillage d'aucune espèce ne se montre sur le rivage.

Quand les eaux du Jourdain, qui viennent se mêler à celles de la Mer-Morte,

y entraînent parfois quelque poisson égaré, il y trouve instantanément la mort.

Ces émanations planent au dessus de l'eau, semblables à un brouillard, qui enveloppe la mer et son encadrement de montagnes, d'une teinte extraordinaire. C'est un vaste tableau vaporeux qui se présente à votre regard, surpris par cet effet étrange, et par un aspect moelleux qui a un charme tout particulier.

L'eau de la Mer-Morte est tellement pesante, que la brise est incapable de rider sa surface, elle reste unie comme une glace terne, et l'on dirait qu'elle se complait dans son imposante immobilité. Lorsque parfois un coup de vent plus violent, parvient à imprimer à cette onde inerte une impulsion vers tel ou tel côté du rivage, la surface de la mer ne se rompt pas pour cela; les vagues ne s'y succèdent pas en écumant, ni en dessinant des lignes et des

courbes diverses, mais on les voit s'avancer en lignes parallèles, formant une seule vague, épaisse et ronde comme un rouleau de plomb, qui, en approchant de la côte, y dépose une ligne d'écume droite et régulière parallèlement à la direction des vagues, qui suivent celle qui vient de se briser.

Il est vrai que le temps était calme et beau lorsque je visitais cette mer. La brise du matin, bien qu'assez sensible, n'était pas assez forte pour l'agiter, aussi ne saurais-je affirmer, qu'un ouragan ou une tempête ne soient en état de tirer ces eaux de leur stagnation habituelle.

Le moine, qui nous en faisait les honneurs, m'éngagea de porter à ma bouche une goutte de cette eau. Le goût en est si extraordinairement salé et âpre, que la peau de la langue s'envénime aussitôt. La moindre éclaboussure qui tombe sur vos habits, séche immédiatement, en y déposant

des parties cristallines d'un sel astringent et amer.

Afin de me faire voir le degré du poids spécifique de cette eau, l'Arabe *Hassan*, qui ne savait pas nager, s'étant déshabillé, se coucha à plat sur la surface de l'eau, sans faire aucun mouvement avec les mains, et nous assura, qu'il se faisait fort de rester dans cette position aussi longtemps qu'il nous plairait.

On prétend que les émanations pestilentielles qui montent à la surface de l'eau, déjà sensibles près du rivage, sont non seulement pernicieuses, mais qu'elles sont même mortelles, si on pousse plus avant dans la mer.

Deux Anglais, dit on, ne voulant pas tenir compte de cet avertissement, résolurent d'en faire l'expérience. Ils se firent construire à Jaffa une embarcation, qu'ils transportèrent par terre, à grands frais,

jusqu'à la Mer-Morte, et prirent le large pour étudier ce phénomène. Ils étaient surtout curieux de vérifier par eux-mêmes, en combien leur incrédulité était légitime à l'égard de la tradition, qui place à cet endroit-même les cités de Sodome et de Gomorre, célèbres par leurs crimes, et par la punition céleste qui les réduisit à néant. Les touristes anglais espéraient en découvrir quelques traces dans la profondeur de la mer à travers ses eaux.

Inutile d'ajouter, que ces explorateurs intrépides n'ont rien pu découvrir. On ne les a plus revu eux mêmes, et nul doute, qu'ils n'aient péri dans cette mer qu'ils ont voulu sonder.

En retournant à Jérusalem nous fîmes un détour, dans l'intention de visiter le célèbre monastère de Saint Saba, et de jeter un coup d'œil sur la vallée, appelée si justement la Vallée des Pleurs.

En effet, il n'y a pas de lieu, je crois, qui puisse produire sur l'homme une plus douloureuse et plus larmoyante impression. C'est bien ici la plus réelle expression d'un lieu maudit d'en-haut et condamné à tout jamais à présenter l'aspect de la désolation.

Cette vallée, qui n'est que le lit d'un torrent desséché, offre à la vue un noir et tortueux ravin, entre deux élévations rocheuses. On dirait le produit d'une douloureuse convulsion de la terre.

Je n'ai jamais vu de lignes d'une conformation plus extraordinaire, de rochers d'un plus sombre aspect. Pas un brin de végétation, pas un atome de mousse. C'est la nature frappée de mort, à la suite, sans doute, d'une éruption volcanique, qui a tracé ce tortueux et profond abîme, que la tradition et la croyance, encore aujourd'hui vivantes dans le pays, attribuent à un impétueux torrent de feu et de sang, qui,

lors de la destruction de Sodome et de Gomorrhe, se serait précipité dans cette direction, et aurait formé l'horrible Vallée des Pleurs dans le voisinage des villes coupables, que Dieu, dans son juste courroux, fit disparaître de la surface de la terre.

Qu'on se figure la surprise dont on est frappé, lorsqu'on voit au milieu de cette horrible stérilité, où, comme je l'ai dit plus haut, il n'y a aucune trace de végétation, on voit près du mur du monastère de Saint-Saba, élevé sur l'une des rives rocheuses de ce ravin, un arbre, un dattier, un seul, mais le plus beau qui se puisse voir, d'une taille gigantesque, élancé, gracieux et chargé de fruits succulents.

D'après la tradition, c'est S[t] Saba lui-même qui l'y a planté, et c'est la bénédiction d'en-haut qui l'a fait prospérer, pour prouver aux hommes que tout est possible, quand de pieuses pensées invoquent Dieu à leur aide.

Cet arbre est très-vénéré dans la contrée, on le considère comme béni du ciel, et les femmes stériles font des pèlerinages au couvent de Saint Saba, pour y cueillir de ses fruits, réputés parmi tous les chrétiens de la Palestine comme un remède des plus salutaires et des plus efficaces.

Nous connaissons par l'histoire, que lors des cruelles pérsécutions, dirigées contre les premiers chrétiens, un grand nombre d'ardents et de fidèles serviteurs du Seigneur se dérobaient aux poursuites de leurs ennemis, en cherchant un abri dans les fentes des rochers qui couvrent la Vallée des Pleurs, mais à la longue, le nombre de ces fervents adeptes du Christ s'étant multiplié en cet endroit, on parvint à les y découvrir, et plusieurs milliers de martyrs y trouvèrent une mort, qui leur a valu sans doute la palme des bienheureux.

Le couvent a été érigé à l'endroit même, où périrent ces Saintes Victimes.

Nous visitâmes l'église et ses souterrains, où l'on nous fit voir de nombreuses et précieuses reliques, et les cranes de ces martyrs, qui après de longues et horribles souffrances, expirèrent dans ce même lieu, en bénissant le nom de notre divin Sauveur, et en invoquant sa miséricorde sur notre pauvre humanité.

Jérusalem.

Une nuit à l'église.

10 Avril.

Nous approchions du terme de notre séjour à Jérusalem. Comme à notre arrivée, nous avions commencé par y recevoir la sainte communion, nous ne voulûmes pas quitter ce lieu saint par excellence, sans accomplir le même acte de dévotion.

Notre préparation à ce grand devoir nous ramena souvent à l'église et nous y restions le plus longtemps qu'il nous était possible, puisant aux nombreuses sources de piété qui s'y trouvent, des sentiments de ferveur, qu'augmentaient encore : la prière, la lecture des épîtres et des livres traitant de la pas-

sion de Jésus-Christ. Parfois nous nous surprenions, les yeux fixés sur un de ces écrits, mais l'esprit errant dans l'immensité des méditations que nous suggéraient les palpitants souvenirs de celui, vers lequel montaient nos vœux. Les détails des souffrances volontairement subies par le Seigneur, l'explication du sens spirituel de chaque évènement, lus ainsi sur les lieux-mêmes, où se déroula ce drame divin, faisaient, pour ainsi dire, palpiter toutes les fibres de notre cœur, et y réveillaient ces douces et fraiches aspirations, que la vie réelle endort, hélas ! si souvent.

Comme on se préparait à célébrer le lendemain la fête de Marie Madelaine, on chantait des cantiques aux Saintes Femmes. Le clergé, se transportant d'un autel à l'autre, lisait les passages du nouveau testament, ayant trait à la pécheresse absoute par le Seigneur.

Ces prières terminées à dix heures du soir, on ferma l'église; nous y demeurâmes la nuit entière.

C'est pendant le silence mystérieux des heures du repos universel, alors que tout dort dans Jérusalem, et que l'église, elle aussi, paraît se reposer des sons et du bruit, qui n'ont cessé d'y retentir pendant la journée, alors que la majeure partie des lampes et des cierges, qu'on allume pour les offices, sont éteints, c'est dans ce calme et ce mystérieux crépuscule, que ce vaste temple, réceptacle unique des plus saintes choses de ce monde, impose à l'impossible.

Dans cette vague profondeur, qui empêche de saisir les véritables limites, l'église apparaît du double plus grande qu'elle n'est en réalité, et le mystère et la sainteté atteignent leur apogée. Cependant, au milieu de cette obscurité, apparaît la façade de la

grotte du Divin Sépulcre, où une quantité de lampes brûlent jour et nuit. L'intérieur, d'où ressuscita la lumière éternelle, en est également éclairé par des lumières perpétuelles. La rotonde reçoit aussi du jour par la charpente trouée de sa célèbre coupole. La lune et les étoiles l'éclairent de leurs pâles reflets.

L'évêque, resté à l'église pour notre confession, nous fit successivement approcher de lui devant l'autel du Calvaire, où il établit le confessional.

Après avoir parlé à nos cœurs avec la chaleur d'une foi ardente, remué nos sentiments, fortifié nos convictions, et ouvert nos esprits à la conception de ce que le rocher du Calvaire, près duquel nous étions agenouillés, exprime de consolation pour le chrétien, qui, en s'y prosternant, implore le pardon, il prononça la prière d'usage, en faveur de ceux, que le repentir et la foi·

amènent aux pieds du Sauveur, et nous donna l'absolution.

A la pointe du jour, les prières de la messe se firent entendre dans l'enceinte du Saint Sépulcre, et l'odeur de l'encens se répandit de toutes parts.

La messe fut pour nous une nouvelle source d'émotions indéfinissables, malgré le chant défectueux qui l'accompagnait.

L'évêque, pour prouver à tous ceux qui voudraient en douter, que notre rite est en tous points identique à celui des Grecs, fait dire les prières alternativement en slavon, et en grec; ainsi les chantres reproduisent chaque cantique dans leurs idiomes respectifs.

Nous nous approchâmes de la sainte communion.

C'est un moment, comme je l'ai déjà dit, qui ne peut se décrire.

Je m'arrête et me recueille pour res-

saisir pour moi-même, ne fût ce qu'un atôme des douces impressions, que j'éprouvai dans ce moment suprême; la parole ou la plume s'efforceraient d'ailleurs en vain de peindre cette céleste béatitude.

Jérusalem.

17 Avril.

C'est l'anniversaire de la naissance de notre Empereur. Parmi ses soixante et dix millions de sujets, nous eûmes la satisfaction de pouvoir nous dire, que nous étions évidemment les premiers réunis dans la maison de Dieu, adressant au ciel des prières à son intention, car le jour ne faisait que commencer à poindre.

La messe finie, l'évêque dit un Te-Deum en l'honneur de notre solennité nationale, à laquelle nos cœurs parfaitement russes et nos sentiments particulièrement dévoués, apportèrent leur contingent d'ardeur sincère et tous les éléments chaleu-

reux, qui nous inspiraient des vœux non équivoques.

Ce n'est que sur les quatre heures du matin, que nous regagnâmes nôtre demeure.

Après une couple d'heures de repos, nous allâmes exprimer nos félicitations officielles à l'évêque, chef de notre mission spirituelle. Nous fîmes ensuite une visite de circonstance au consul.

L'évêque nous convia à dîner. Des toasts, à l'écho desquels répondirent des cœurs fidèles et franchement dévoués, furent portés à la santé de l'Empereur et de son Auguste épouse.

A cette occasion l'évêque nous entretint des bienfaits dont l'Impératrice Marie, dans son active et pieuse sollicitude, ne cesse de combler les églises, des sommes qu'elle envoie au profit des indigents et des infirmes. La charitable souveraine a daigné en effet se charger de la direction

des dons qui lui affluent de différentes sources particulières, et elle en complète le produit par sa bienfaisance personnelle.

Le soir, nous allâmes saluer les Saints Lieux pour la dernière fois. Un irrésistible attrait y attachait nos sympathies, nos plus pures affections, nos meilleurs sentiments de piété.

Notre émotion était si vive, qu'après avoir appuyé nos lèvres sur la dalle du Saint Sépulcre, sur le rocher du Golgotha, sur la Pierre de l'Onction, nous y revînmes encore et encore, jusqu'à ce qu'un énergique mouvement de résignation nous en eût définitivement séparés.

Nous dûmes nous promettre de ne plus y retourner le lendemain, car il s'agissait de partir à la pointe du jour, et l'expérience nous avait prouvé que pour peu qu'on entre dans cette église, quand ce ne serait qu'avec l'intention de n'y

rester qu'un seul instant, on n'en sort qu'après bien des heures, et le temps passe si vite, que ce n'est qu'en sortant qu'on s'en aperçoit.

Enfin nous nous en séparâmes, le cœur gros, la pensée triste.

FIN DU I. VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page.
Dans l'Adriatique. (15 — 17 Mars)	1
Dans la Méditerranée. (18 — 20 Mars)	22
Alexandrie. (21 Mars)	31
Le Caire. (22 Mars)	66
Le Caire. (23 Mars)	101
Les Pyramides. (24 Mars)	137
Entre le Caire et Alexandrie. (25 — 26 Mars)	164
En mer, pour la Palestine. (27 Mars)	177
Jaffa. (28 Mars)	185
Ramlè. (29 Mars)	204
Jérusalem. (30 — 31 Mars)	222
Jérusalem. (1 Avril)	281
Jérusalem. (2 Avril)	302
Jérusalem. (3 Avril)	342
Jérusalem. (4 Avril)	370
Jérusalem. (5 Avril)	391
Jérusalem. (6 Avril)	413
Jérusalem. (7 Avril)	423
Jérusalem. (8 Avril)	426
Jérusalem. (9 Avril)	430
Bethléem. (10 Avril)	445
Bethléem. (11 Avril)	461
Jerusalem. (12 Avril)	473
Jérusalem. (13 — 14 Avril)	478
Jérusalem. (15 Avril)	494
Jérusalem. (16 Avril)	515
Jérusalem. (17 Avril)	521




3 2044 019 516 897
JUL 28 1973
4131616

